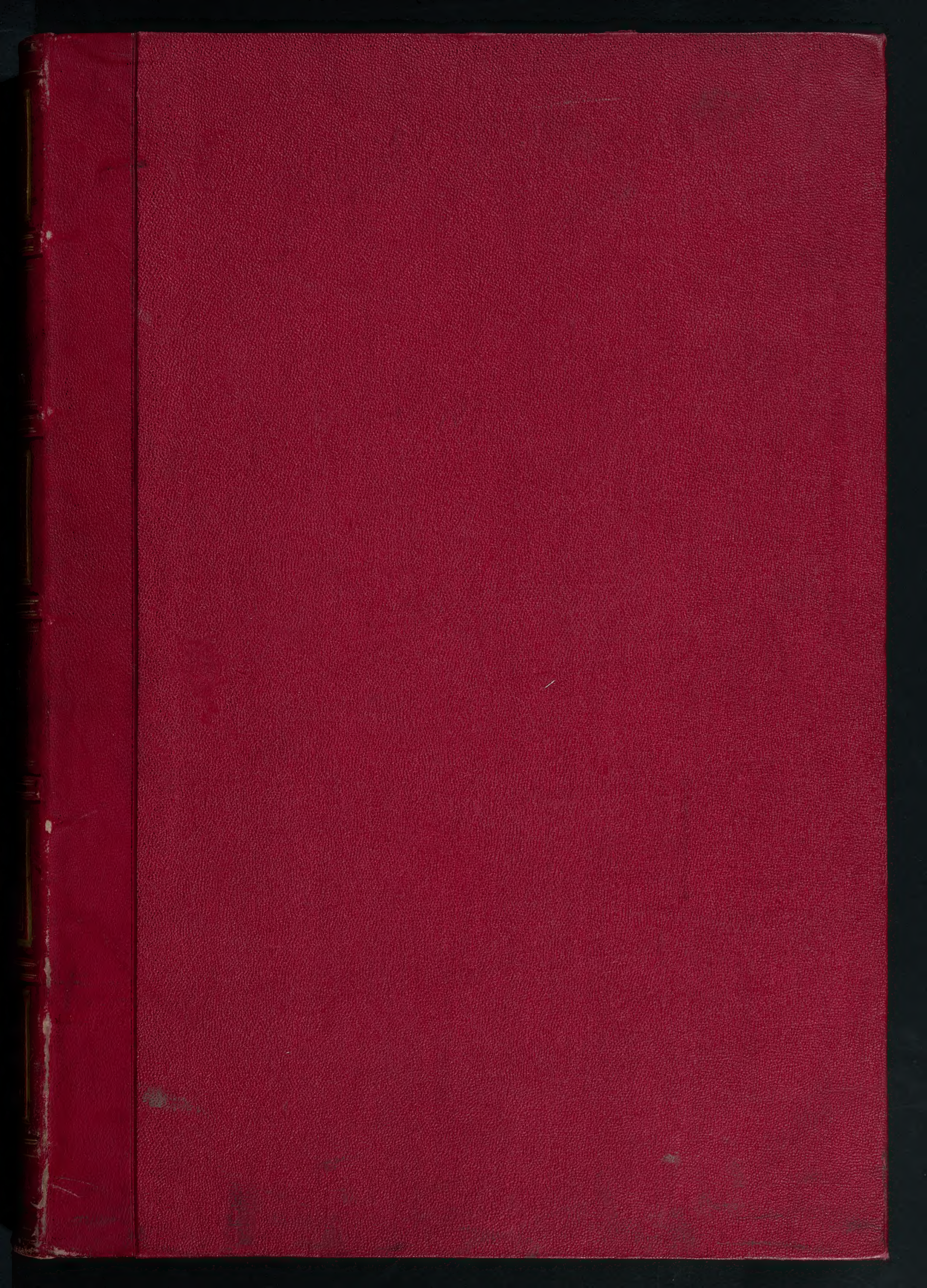
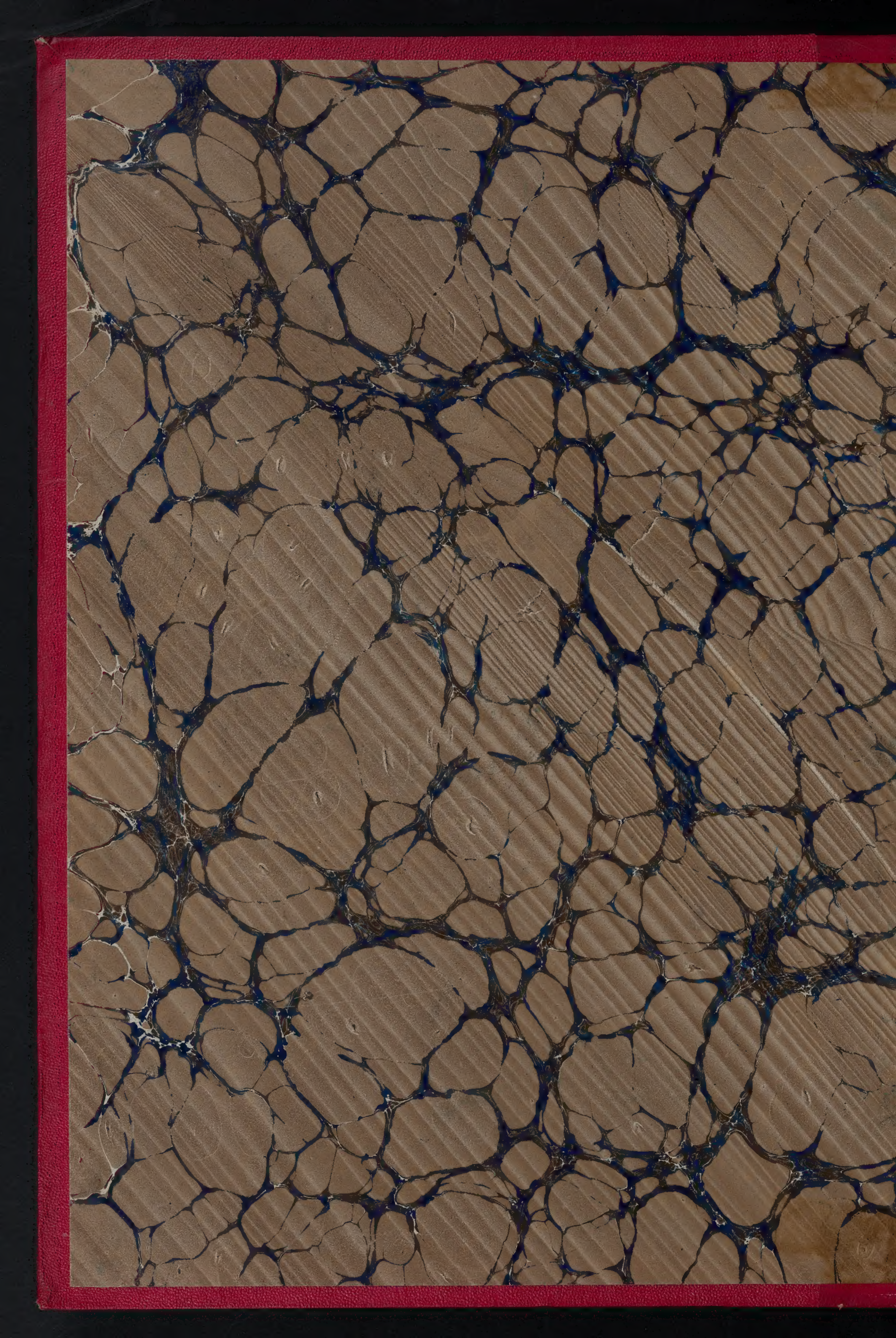
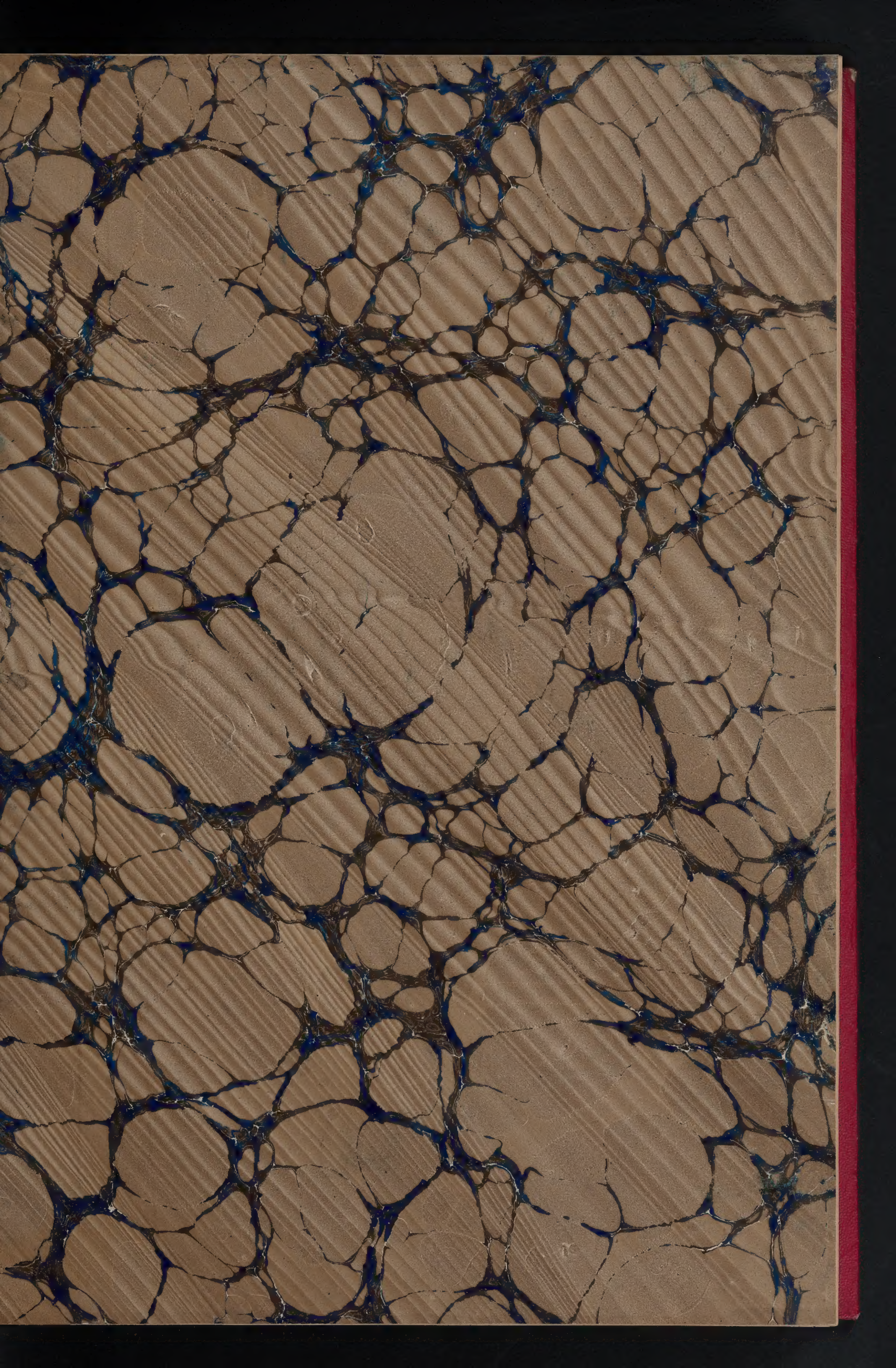






GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



E. Duverger, typ.

SÉRIE VI

CAMPAGNES DE 1796 A 1799. EXPÉDITION D'ÉGYPTE. CONSULAT

SECTION II

EXPÉDITION D'ÉGYPTE

ANNÉES 1799 A 1800

DÉBARQUEMENT
DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ÉGYPTE,

2 JUILLET 1798.

Peint par Pingret, gravé par Aubert fils.

Le 19 juin, le général Bonaparte quitta l'île de Malte. « Les vents de nord-ouest soufflaient grand frais. Le 25 (7 messidor), la flotte est à la vue de l'île de Candie, le 29 (11 messidor) elle est sur les côtes d'Afrique; le lendemain au matin elle découvre la Tour des Arabes; le soir elle est devant Alexandrie.

« Bonaparte fait donner l'ordre de communiquer avec cette ville, pour y prendre le consul français, et avoir des renseignements tant sur les Anglais que sur la situation de l'Égypte.

« Tout devait faire craindre que l'escadre anglaise, paraissant d'un moment à l'autre, ne vînt attaquer la flotte et le convoi dans une position défavorable. Il n'y avait pas un instant à perdre. Le général en chef donna donc, le soir même, l'ordre du débarquement : il en avait décidé le point au Marabout. La distance de l'endroit du mouillage, éloigné de trois lieues de la terre; le vent du nord, qui soufflait avec violence, une mer agitée qui se brisait contre les récifs dont cette côte est bordée, tout rendait le débarquement aussi difficile que périlleux.

« Bonaparte veut être à la tête du débarquement; il monte une galère, et bientôt il est suivi d'une foule de canots sur lesquels les généraux Bon et Kléber avaient reçu l'ordre de faire embarquer une partie de leurs divisions, qui se trouvaient à bord des vaisseaux de guerre.

« Les généraux Desaix, Régnier et Menou, dont les divisions étaient sur les bâtiments du convoi, reçoivent l'ordre d'effectuer leur débarquement sur trois colonnes vers le Marabout.

« La mer en un instant est couverte de canots qui luttent contre l'impétuosité et la fureur des vagues. La galère que montait Bonaparte s'était approchée le plus près du banc de récifs où l'on trouve la passe qui conduit à l'anse du Marabout. Là il attend les chaloupes sur lesquelles étaient les troupes qui avaient eu ordre de se réunir à lui; mais elles ne parviennent à ce point qu'après le coucher du soleil, et ne peuvent traverser que pendant la nuit le banc des récifs. Enfin, à une heure du matin, le général en chef débarque à la tête des premières troupes qui se forment successivement dans le désert, à trois lieues d'Alexandrie.

« Bonaparte envoie des éclaireurs en avant, et passe en revue les troupes débarquées. Elles se composaient d'environ mille hommes de la division Kléber, dix-huit cents de la division Menou, et quinze cents de celle du général Bon.

« Bonaparte marchait à pied avec l'avant-garde, accompagné de son état-major, les chevaux n'ayant pu être encore débarqués; le général Caffarelli le suit à pied malgré sa jambe de bois.

« Le général Bon commandait la colonne de droite; le général Kléber, celle du centre; celle de gauche était sous les ordres du général Menou, qui côtoyait la mer. Une demi-heure avant le jour, un des avant-postes est attaqué par quelques Arabes, qui tuent un officier. Ils s'approchent; une fusillade s'engage entre eux et les tirailleurs de l'armée. A une demi-lieue d'Alexandrie, leur troupe se réunit au nombre de trois cents cavaliers environ; mais à l'approche des Français ils s'enfoncent dans le désert. » (*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier.)

N° 635.
(Série VI, Section 2.)



BATAILLE DES PYRAMIDES,

21 JUILLET 1798

Peint par le baron GROS, gravé par FRILLEY.

Après la bataille de Chebreisse, l'armée continua sa marche vers le Caire. Le 20 juillet 1798 (2 thermidor), elle quittait Omm-el-Dinal à deux heures du matin; à deux heures après midi elle n'était plus qu'à trois quarts de lieue d'Embabé et apercevait de loin le corps de Mameloucks qui se trouvaient dans le village.

« Les troupes, impatientes d'en venir aux mains, sont aussitôt rangées en bataille. Bonaparte appelle les principaux chefs de l'armée, parcourt les rangs, dicte des ordres : « Soldats! rappelez-« vous que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent. » On voyait alors auprès de lui le général Berthier, Desaix, Dugua, généraux de division; Murat, Belliard, généraux de brigade; Duroc, chef de bataillon d'artillerie; Eugène Beauharnais, Lavalette.

« La ligne formée dans l'ordre par échelons et par divisions qui se flanquent reçoit l'ordre de s'ébranler; mais les Mameloucks, qui jusqu'alors avaient paru indécis, préviennent l'exécution de ce mouvement, menacent le centre et se précipitent avec impétuosité sur les divisions Desaix et Régnier qui formaient la droite; ils chargent intrépidement les colonnes, qui, fermes et immobiles, ne font usage de leur feu qu'à demi-portée de la mitraille et de la mousqueterie. La valeur téméraire des Mameloucks essaie en vain de renverser ces murailles de feu, ces remparts de baïonnettes : leurs rangs sont éclaircis par le grand nombre de morts et de blessés qui tombent sur le champ de bataille, et bientôt ils s'éloignent en désordre sans oser entreprendre une nouvelle charge.

« Pendant que les divisions Desaix et Régnier repoussaient avec tant de succès la cavalerie des Mameloucks, les divisions Bon et Menou, soutenues par la division Kléber, commandée par le général Dugua, marchaient au pas de charge sur le village retranché d'Embabé.

« Les Mameloucks attaquent sans succès les pelotons des flanqueurs; ils démasquent et font jouer quarante mauvaises pièces d'artillerie. Les divisions se précipitent alors avec plus d'impétuosité et ne laissent pas à l'ennemi le temps de recharger ses canons. Les retranchements sont enlevés à la baïonnette. Le camp et le village d'Embabé sont au pouvoir des Français. Quinze cents Mameloucks à cheval et autant de Fellahs, auxquels les généraux Marmont et Rampon ont coupé toute retraite en tournant Embabé, et prenant une position retranchée derrière un fossé qui joignait le Nil, font en vain des prodiges de valeur; aucun d'eux ne veut se rendre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat; ils sont tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le Nil. Quarante pièces de canon, quatre cents chameaux, les bagages et les vivres de l'ennemi tombent entre les mains du vainqueur.

« Mourad-Bey, voyant le village d'Embabé emporté, ne songe plus qu'aux moyens d'assurer sa retraite. Déjà les divisions Desaix et Régnier avaient forcé sa cavalerie de se replier. L'armée, quoiqu'elle marchât depuis deux heures du matin et qu'il fût six heures du soir, le poursuit encore jusqu'à Giseh. Il n'y avait plus de salut pour lui que dans une prompte fuite, il en donne le signal, et l'armée prend position à Giseh après dix-neuf heures de marche ou de combats. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 25 à 27.)





LE GÉNÉRAL BONAPARTE

COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE

FAIT GRACE AUX RÉVOLTÉS DU CAIRE,

OCTOBRE 1798.

Peint par Guérin, gravé par Blanchard.

« Les chérifs et les principaux du Caire viennent enfin implorer la générosité des vainqueurs et la clémence de Bonaparte. Le général en chef les reçut sur la place d'El-Bekir. Un pardon général est aussitôt accordé à la ville, et le 2 brumaire (23 octobre 1798), l'ordre est entièrement rétabli. Mais, pour prévenir dans la suite de pareils excès, la place est mise dans un tel état de défense qu'un seul bataillon suffit pour la mettre à l'abri des mouvements séditieux d'une population nombreuse. Des mesures sont prises aussi pour la garantir à l'extérieur contre toute entreprise de la part des Arabes. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 45.)



Dessiné par Girardet, gravé par Czechowicz.



COMBAT
DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA BAYONNAISE
CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE L'EMBUSCADE,

14 DÉCEMBRE 1798.

Peint par Hue en 1802.

La corvette *la Bayonnaise*, de vingt-quatre pièces de canon de 8 et huit de 4 sur ses gaillards, commandée par le lieutenant de vaisseau Edmond Richer, venait de Cayenne le 14 décembre 1798 (24 frimaire an VIII), et n'était plus qu'à trente-cinq ou quarante lieues de Rochefort. Tout à coup elle fut attaquée par la frégate anglaise *l'Embuscade*, de vingt-six pièces de canon de 16, six caronades de 32 et huit de 9 sur les gaillards. L'action s'engagea; on combattit quelque temps bord à bord, ensuite à douze toises de distance. Le feu devint terrible et dura cinq heures sans être décisif. La position de la corvette au vent de l'ennemi décida le commandant à tenter l'abordage. Dans le choc des deux bâtiments, le beaupré de *la Bayonnaise* se brise et tombe à la mer ainsi que le mât d'artimon de *l'Embuscade*. Le contre-coup sépare les deux vaisseaux; la corvette saisit cette occasion et lâche dans le travers de la frégate quatre coups de canon qui balayèrent sa batterie et lui mirent trente ou quarante hommes hors de combat. Au même instant les marins français sautent à bord de l'ennemi. Richer, gravement blessé, est contraint de rester à son bord; le feu y gagnait de toute part; ce capitaine oublie ses blessures, et parvient à le faire éteindre. Enfin, après quarante minutes d'efforts, de courage et de valeur, les Anglais, débusqués de leurs gaillards d'arrière et d'avant, furent forcés de se rendre.

La Bayonnaise avait perdu tous ses mâts dans ce combat, son commandant employa toutes ses ressources et parvint à se rendre à Rochefort.



Flambeau tiré de la Chambre à coucher de Louis XIV, dessiné par Raynaud.



Combat de la Frégate française la Bayonnaise

et la frégate anglaise l'Embuscade 14 [illegible]



Combat de la frégate française la Bayonnaise contre la frégate anglaise l'Embuscade.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

VISITE LES FONTAINES DE MOÏSE PRÈS LE MONT SINAÏ,

25 DÉCEMBRE 1798.

Peint par BARTHÉLEMY, gravé par SAINT-EVE.

« Bonaparte, après avoir imprimé à tout le pays la terreur de ses armes, continue de suivre ses plans d'administration intérieure, sans oublier ce qu'il doit à l'intérêt des sciences, du commerce et des arts.

« Le général Bon reçoit ordre de traverser le désert à la tête de quinze cents hommes avec deux pièces de canon, et de marcher vers Suez, où il entre le 17 brumaire (7 novembre 1798).

« Bonaparte, accompagné d'une partie de son état-major, des membres de l'Institut, Monge, Berthollet, Costaz, de Bourrienne et d'un corps de cavalerie, part lui-même du Caire le 4 nivôse (24 décembre 1798) et va camper à Birket-el-Hadj ou lac des Pèlerins. Le 5 il bivouaque à dix lieues dans le désert, le 6 il arrive à Suez, le 7 il reconnaît la côte et la ville, et ordonne les ouvrages et les fortifications qu'il juge nécessaires à sa défense.

« Le 8 il passe la mer Rouge près de Suez, à un gué qui n'est praticable qu'à la marée basse; il se rend aux fontaines de Moïse situées en Asie, à trois lieues et demie de Suez. Cinq sources forment ces fontaines, qui s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sable. L'eau en est douce et un peu jaunâtre; on y trouve les vestiges d'un petit aquéduc moderne qui conduisait cette eau à des citernes creusées sur le bord de la mer, dont les fontaines sont éloignées de trois quarts de lieue. »

(*Relation de l'expedition d'Egypte*, par Berthier, p. 46.)





Le général Bonaparte visite les fontaines de Moïse
près le Mont Sinaï (Xbre 1798)

HALTE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A SIENNE

(HAUTE-ÉGYPTE),

2 FEVRIER 1799.

Peint par Tardieu, gravé par Masson.

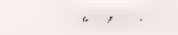
« Après avoir traversé les ruines de Thèbes l'armée se dirigea sur Hesney; elle y était le 28 janvier 1799 (9 pluviôse an VII), et se rendit ensuite à Sienne, où elle arriva le 1er février, rapporte l'auteur de la *Relation de l'expédition d'Egypte*, p. 139, après avoir essuyé des fatigues excessives en traversant les déserts et chassant toujours l'ennemi devant elle.

« Le 2 février (14 pluviôse) le général Desaix marche vers l'île de Philé en Ethiopie, où il prend beaucoup d'effets et plus de cent cinquante barques que les Mameloucks y ont conduites avec des peines infinies et qu'ils sont contraints d'abandonner à l'approche des Français. Desaix, n'ayant point trouvé de barques près de Philé, ne peut entrer dans cette île; mais il confie le soin de s'en emparer au général Belliard, qu'il laisse à Sienne avec la vingt-unième légère.

« Le second jour de notre établissement, dit l'auteur du *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, il y avait déjà dans les rues de Sienne des tailleurs, des cordonniers, des orfévres, des barbiers français avec leur enseigne, des traiteurs et des restaurateurs à prix fixe. La station d'une armée offre le tableau du développement le plus rapide des ressources de l'industrie; chaque individu met en œuvre tous ses moyens pour le bien de la société; mais ce qui caractérise particulièrement une armée française, c'est d'établir le superflu en même temps et avec le même soin que le nécessaire; il y avait des jardins, cafés et jeux publics, avec des cartes faites à Sienne. Au sortir du village une allée d'arbres alignés se dirigeait au nord; les soldats y mirent une colonne militaire avec l'inscription : *Route de Paris, numéro onze cent soixante-sept mille trois cent quarante.* C'était quelques jours après avoir reçu une distribution de dattes pour toute ration qu'ils avaient des idées si plaisantes et si philosophiques. »



Ornement tiré du Meuble de Charles X, dessiné par Massard, gravé par Budzilowicz.





Halte de l'armée française à Syène

Haute Égypte [illegible]



COMBAT DE BENOUTH,

8 MARS 1799.

Peint par Ch. Langlois en 1818, gravé par Danois.



Le général Belliard, détaché du corps d'armée du général Desaix, était resté à Sienne avec la 21e légère. « Tous les rapports réunis et le bruit général du pays firent juger au général Desaix que le point de ralliement des ennemis était à Siouth; en conséquence il rassemble ses troupes, ordonne au général Belliard, qui était descendu de Sienne à la suite des mameloucks, de laisser une garnison de quatre cents hommes à Hesney, et de continuer à descendre en observant bien les mouvements des Arabes d'Yambo, qu'il doit combattre partout où il les rencontrera. »

Et pour ne pas donner à Mourad-Bey le temps de se réunir à Elphi-Bey, il se dirigea également sur Siouth. « Le 18 au matin, le général Belliard, après avoir passé le Nil à Elkamouté, arrive près de l'ancienne Cophtos, et, après avoir repoussé les mameloucks, il fait continuer la marche et il arrive près de Benouth. Le canon tirait déjà sur les tirailleurs. Belliard reconnaît la position des ennemis, qui avaient placé quatre pièces de canon de l'autre côté d'un canal extrêmement large et profond. Il fait former les carabiniers en colonne d'attaque, et ordonne que l'on enlève ces pièces au moment où le carré passerait le canal et menacerait de tourner l'ennemi. »

Après un combat très vif, les carabiniers s'emparent des pièces et s'en servent aussitôt contre les ennemis, « qui se jetaient dans une mosquée, dans une grande barque, dans plusieurs maisons du village, surtout dans une maison de mameloucks dont ils avaient crénelé les murailles, et où ils avaient tous leurs effets et leurs munitions de guerre et de bouche. Alors le général Belliard forme deux colonnes, l'une destinée à cerner de très près la grande maison, l'autre à entrer dans le village et à enlever de vive force la mosquée et toutes les maisons où il y aurait des ennemis.

« Les Arabes d'Yambo font feu de toutes parts; les Français entrent dans la barque et mettent à mort tout ce qui s'y trouve. Le chef de brigade Eppler, excellent officier et d'une bravoure distinguée, commandait dans le village; il veut entrer dans la mosquée, il en sort un feu si vif qu'il est obligé de se retirer. Alors on embrase cette mosquée, et les Arabes d'Yambo qui la défendent y périssent dans les flammes; vingt autres maisons subissent le même sort. En un instant le village ne présente que des ruines, et les rues sont comblées de morts. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 14 à 154.)



Ornements tirés du salon de la Paix et de la Chapelle, dessinés par Raynaud, gravés par Lavoignat, Lacoste aîné et Guillaumot   N° 634.



LE GÉNÉRAL BONAPARTE

VISITE LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA,

11 MARS 1799

Peint par le baron Gros, gravé par Masson.

Avant de quitter Jaffa, Bonaparte y établit un divan, une garnison et un grand hôpital. Des symptômes de peste s'étaient manifestés; plusieurs hommes de la 32e demi-brigade en avaient été atteints, et un rapport des généraux Bon et Rampon alarma sérieusement le général en chef sur la propagation de ce fléau. Bonaparte visita l'hôpital, entra dans toutes les salles, accompagné des généraux Berthier et Bessières, de l'ordonnateur en chef Daure, et du médecin en chef Desgenettes. Le général parla aux malades, les encouragea, toucha leurs plaies en leur disant : « Vous voyez bien que cela n'est rien. » Lorsqu'il sortit, on lui reprocha vivement son imprudence; il répondit froidement : « C'est mon devoir, je suis le général en chef. » Cette visite et la générosité de Desgenettes, qui, s'inoculant la contagion en présence de nos soldats, se guérissait par les remèdes qu'il leur prescrivait, rassurèrent le moral de l'armée, singulièrement ébranlé par l'invasion d'une aussi horrible calamité; et dès ce moment tous les hôpitaux furent soumis au même régime sans distinction.

(*Hist. de Napoléon*, par M. de Norvins, t. Ier, p. 468.)





COMBAT DE NAZARETH,

AVRIL 1799.

Peint par TAUNAY, gravé par AUBERT.

Pendant que l'armée française faisait le siége de Saint-Jean-d'Acre, « Bonaparte est informé par des chrétiens de Damas qu'un rassemblement considérable, composé de Mameloucks, de Janissaires de Damas, de Deleti, d'Alepins, de Maugrabins, se mettait en marche pour passer le Jourdain, se réunir aux Arabes et aux Naplouzains, et attaquer l'armée devant Acre, en même temps que Djezzar faisait une sortie soutenue par le feu des vaisseaux anglais.

« Le général de brigade Junot avait été envoyé à Nazareth pour observer l'ennemi; il apprend qu'il se forme sur les hauteurs de Loubi, à quatre lieues de Nazareth, dans la direction de Tabarié, un rassemblement dont les partis se montrent dans le village de Loubi. Il se met en marche avec une partie de la 2e légère, trois compagnies de la 19e, formant environ trois cent cinquante hommes, et un détachement de cent soixante chevaux de différents corps pour faire une reconnaissance. A peu de distance de Ghafar-Kana il aperçoit l'ennemi sur la crête des hauteurs de Loubi; il continue sa route, tourne la montagne et se trouve engagé dans une plaine où il est environné, assailli par trois mille hommes de cavalerie. Les plus braves se précipitent sur lui; il ne prend alors conseil que des circonstances et de son courage. Les soldats se montrent dignes d'un chef aussi intrépide et forcent l'ennemi à abandonner cinq drapeaux dans leurs rangs. Le général Junot, sans cesser de combattre, sans se laisser entamer, gagne successivement les hauteurs jusqu'à Nazareth; il est suivi jusqu'à Ghafar-Kana, à deux lieues du champ de bataille. Cette journée coûte à l'ennemi, outre les cinq drapeaux, cinq à six cents hommes tués ou blessés. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 75 et 76.)



Sainte Adelaïde en Palestine, bas-relief tiré de la Chapelle, dessiné par GIRARDET, gravé par GUILBAUT.



Combat de Nazareth

BATAILLE DU MONT-THABOR,

16 AVRIL 1799.

Peint par COGNIET et PHILIPPOTEAUX, gravé par POURVOYEUR.

Pendant que l'armée faisait le siége de Saint-Jean-d'Acre, les agents de Djezzar soulevaient toutes les populations environnantes.

Le général Kléber, qui avait été détaché du camp pour soutenir le détachement sous les ordres du général Junot, annonça que l'ennemi, au nombre de plus de dix-huit à vingt mille hommes, descendait de toutes les hauteurs pour déboucher dans la plaine. Les troupes du général Junot et les siennes étaient rentrées dans la position de Safarié et de Nazareth.

« Bonaparte laisse devant Saint-Jean-d'Acre les divisions Régnier et Lannes; il part le 26 germinal (15 avril 1799) avec le reste de sa cavalerie, la division Bon et huit pièces d'artillerie. Le 27, au point du jour, il marche sur Fouli; à neuf heures du matin il arrive sur les dernières hauteurs, d'où il découvre Fouli et le Mont-Thabor. Il aperçoit, à environ trois lieues de distance, la division Kléber, qui était aux prises avec l'ennemi, dont les forces paraissaient être de vingt-cinq mille hommes de cavalerie, au milieu desquels se battaient deux mille Français.

« Le général Kléber avait formé deux carrés d'infanterie et avait fait occuper quelques ruines où il avait placé son ambulance. L'ennemi occupait le village de Fouli avec l'infanterie naplouzaine et deux petites pièces de canon portées à dos de chameau. Toute la cavalerie, au nombre de vingt-cinq mille hommes, environnait la petite armée de Kléber; plusieurs fois elle l'avait chargée avec impétuosité, mais toujours sans succès; toujours elle avait été vigoureusement repoussée par la mousqueterie et la mitraille de la division, qui combattait avec autant de valeur que de sang-froid.

« Bonaparte, arrivé à une demi-lieue de distance du général Kléber, fait aussitôt marcher le général Rampon à la tête de la trente-deuxième pour soutenir et dégager la division Kléber en prenant l'ennemi en flanc et à dos.

« Au moment où les différentes colonnes prennent leur direction, Bonaparte fait tirer un coup de canon de douze. Le général Kléber, averti par ce signal de l'approche de Bonaparte, quitte la défensive; il attaque et enlève à la baïonnette le village de Fouli, passe au fil de l'épée tout ce qu'il rencontre, et continue sa marche au pas de charge sur la cavalerie, qui est aussi chargée par la colonne du général Rampon; celle du général Vial la coupe vers les montagnes de Naplouze, et les guides à pied fusillent les Arabes qui se sauvent vers Jenin.

« L'ennemi cherche un refuge derrière le Mont-Thabor; il gagne pendant la nuit et dans le plus grand désordre le pont de El-Mékanié, et un grand nombre se noient dans le Jourdain en essayant de le passer à gué.

« Le résultat de la bataille d'Esdrelon, ou du Mont-Thabor, est la défaite de vingt-cinq mille hommes de cavalerie et de dix mille d'infanterie par quatre mille Français, la prise de tous les magasins de l'ennemi, de son camp, et sa fuite en désordre vers Damas. Ses propres rapports font monter sa perte à plus de cinq mille hommes. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 79 à 84.)

Ornement tiré du bosquet des Concerts, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.





BATAILLE D'ABOUKIR,

25 JUILLET 1799.

Peint par le baron **Gros**, gravé par **Achille Lefèvre**

Le général en chef avait quitté la Syrie et était de retour au Caire lorsqu'il apprend que Mustapha-Pacha, commandant l'armée turque, avait débarqué avec environ quinze mille hommes, beaucoup d'artillerie, une centaine de chevaux; que le fort d'Aboukir, dont le commandant avait été tué, ainsi que la ville, étaient tombés en son pouvoir, et qu'enfin l'ennemi avait le projet de faire le siége d'Alexandrie.

Le général en chef se rend aussitôt dans cette ville où il arrive le 24 juillet 1799, et ordonne toutes les dispositions pour l'attaque de l'ennemi.

« Mustapha-Pacha avait sa première ligne à une demi-lieue en avant du fort d'Aboukir; environ mille hommes occupaient un mamelon de sables retranché à sa droite, sur le bord de la mer, soutenu par un village à trois cents toises, occupé par douze cents hommes et quatre pièces de canon. Sa gauche était sur une montagne de sables, à gauche de la presqu'île isolée, à six cents toises en avant de la première ligne: l'ennemi occupait cette position, qui était mal retranchée, pour couvrir le puits le plus abondant d'Aboukir.

« Quelques chaloupes canonnières paraissaient placées pour défendre l'espace de cette position; à la seconde ligne, il y avait deux mille hommes environ et six pièces de canon.

« L'ennemi avait sa seconde position en arrière du village à trois cents toises; son centre était établi à la redoute qu'il avait élevée. Sa droite était placée derrière un retranchement prolongé depuis la redoute jusqu'à la mer, pendant l'espace de cent cinquante toises; sa gauche, en partant de la redoute vers la mer, occupait des mamelons et la plage, qui se trouvait à la fois sous les feux de la redoute et ceux des chaloupes canonnières; il avait, dans cette seconde position, à peu près sept mille hommes et douze pièces de canon. A cent cinquante toises derrière la redoute se trouvaient le village d'Aboukir et le fort, occupés ensemble par environ quinze cents hommes; quatre-vingts hommes à cheval formaient la suite du pacha commandant en chef.

« L'escadre était mouillée à une demi-lieue dans la rade.

« Après deux heures de marche, l'avant-garde se trouve en présence de l'ennemi; la fusillade s'engage avec les tirailleurs. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 174 à 178.)

L'engagement devient bientôt général sur toute la ligne.

« Le village est emporté, l'ennemi est poursuivi jusqu'à la redoute, centre de la seconde position: cette position est très forte.

« Pendant que les troupes reprennent haleine, on met des canons en position au village et le long de la mer; on bat la droite de l'ennemi et sa redoute. »

En vain les troupes attaquent cette redoutable position, les Turcs s'y défendent avec acharnement.

Le général en chef donne alors l'ordre au général Lannes de se porter sur cette formidable position, « Mustapha-Pacha était dans la redoute : aussitôt qu'il s'aperçut que le général Lannes était sur le point d'arriver au retranchement et de tourner sa gauche, il fit une sortie, déboucha avec quatre ou cinq mille hommes, et par là sépara notre droite de notre gauche, qu'il prenait en flanc

en même temps qu'il se trouvait sur les derrières de notre droite. Ce mouvement aurait arrêté court Lannes; mais le général en chef, qui se trouvait au centre, marcha avec la 69ᵉ, contint l'attaque de Mustapha, lui fit perdre du terrain, et par là rassura entièrement les troupes du général Lannes, qui continuèrent leur mouvement; la cavalerie, ayant alors débouché, se trouva sur les derrières de la redoute. L'ennemi se voyant coupé se mit aussitôt dans le plus affreux désordre. Le général Destaing marcha au pas de charge sur les retranchements de droite. Toutes les troupes de la deuxième ligne voulurent alors regagner le fort : mais elles se rencontrèrent avec notre cavalerie, et il ne se fût point sauvé un seul Turc sans l'existence du village : un assez grand nombre eurent le temps d'y arriver; trois ou quatre mille Turcs furent jetés dans la mer. »

(*Mémoires de Napoléon écrits à Saint-Hélène,* par le général Gourgaud, p. 555.)

« Le général Murat, qui commandait l'avant-garde, qui suivait tous les mouvements, et qui était constamment aux tirailleurs, saisit le moment où le général Lannes lançait sur la redoute les bataillons de la 22ᵉ et de la 69ᵉ, pour ordonner à un escadron de charger et de traverser toutes les positions de l'ennemi, jusque sur les fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée, cet escadron se trouvait déjà pour couper à l'ennemi toute retraite dans le fort. La déroute est complète, l'ennemi en désordre et frappé de terreur, trouve partout les baïonnettes et la mort. La cavalerie le sabre : il ne croit avoir de ressource que dans la mer. Dix mille hommes s'y précipitent, ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté. Aucun ne se sauve. Les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir. Mustapha-Pacha, commandant en chef l'armée turque, est pris avec deux cents Turcs; deux mille restent sur le champ de bataille : toutes les tentes, tous les bagages, vingt pièces de canon, dont deux anglaises, qui avaient été données par la cour de Londres au Grand Seigneur, restent au pouvoir des Français : deux canots anglais se dérobent par la fuite. Le fort d'Aboukir ne tire pas un coup de fusil; tout est frappé de terreur. Il en sort un parlementaire qui annonce que ce fort est défendu par douze cents hommes. On leur propose de se rendre; mais les uns y consentent, les autres s'y opposent. La journée se passe en pourparlers; on prend position; on enlève les blessés.

« Cette glorieuse journée coûte à l'armée française cent cinquante hommes tués et sept cent cinquante blessés. Au nombre des derniers est le général Murat, qui a pris à cette victoire une part si honorable; le chef de brigade du génie Cretin, officier du premier mérite, meurt de ses blessures, ainsi que le citoyen Guibert, aide-de-camp du général en chef. »

(*Relation de l'expédition d'Egypte*, par Berthier, p. 185.)



BATAILLE DE ZURICH,

25 SEPTEMBRE 1799.



Peint par BOUCHOT, gravé par BEIN.

Les armées sous les ordres du général Suwarof traversèrent l'Allemagne, et dans le mois de septembre 1799 elles commencèrent leurs opérations.

La France fit un grand effort pour couvrir toute l'étendue de ses frontières; le général Masséna commandait en Suisse les troupes françaises qui devaient s'opposer aux entreprises du général Suwarof. La jonction des armées impériales russe et autrichienne était projetée; le général Masséna le savait; et si cette réunion parvenait à s'accomplir, les plus grands dangers menaçaient la France.

Le général Masséna avait pris toutes ses dispositions pour réunir une partie de ses forces dans les environs de Zurich. Trouvant une occasion favorable de prendre l'offensive sur ce point, il ordonna pour le 26 septembre une attaque générale sur toute la ligne; le centre de ses opérations étant dirigé sur Zurich, que le général Korsakof occupait avec un des corps principaux de l'armée russe, il fallait avant tout tenter le passage de la Limmat.

Des ordres avaient été donnés, toutes les dispositions étaient prises, et le passage eut lieu malgré la vive résistance de l'ennemi.

« Masséna donna l'ordre à son chef d'état-major Oudinot de marcher à Hongg avec une partie de la division Lorges et l'avant-garde de Gazan. La brigade Bontems, soutenue par une partie de celle de Quétard, se dirigea sur Dellikon et Regensdorf pour intercepter toute communication entre l'aile droite et le quartier-général des Russes; deux bataillons s'établirent dans le même but en arrière du village d'Ottweil; le reste des troupes de Quétard garda le pont et servit de réserve. »

Zurich tomba au pouvoir des troupes françaises, et le général Korsakof fut contraint d'ordonner la retraite.

« Dès que l'infanterie et une partie de la cavalerie eurent filé, les escadrons français assaillirent l'artillerie et les bagages. Les hussards russes firent de vaines charges pour les délivrer et ne purent y réussir; ils furent culbutés et leur général Likoschin dangereusement blessé. Cent pièces de canon, le trésor de l'armée, tous les équipages, ainsi que tout ce qui se trouvait encore à Zurich, devinrent la proie des vainqueurs. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XII, p. 252 et 257.)

COMBAT DE WESEN,

26 SEPTEMBRE 1799, A MIDI.

Peint par SIMÉON FORT, gravé par CHAVANE.

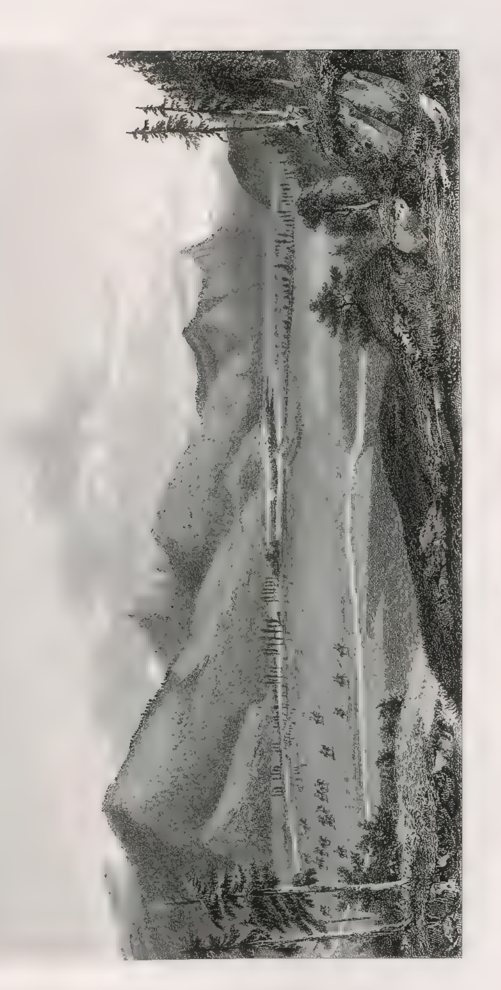
Une partie des troupes du général Soult poursuit les Autrichiens battus la veille à Bitten; elle enlève Wesen et prend sept pièces de canon.

Ornement tiré de la salle des Concerts, dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL.





Bataille de Zurich

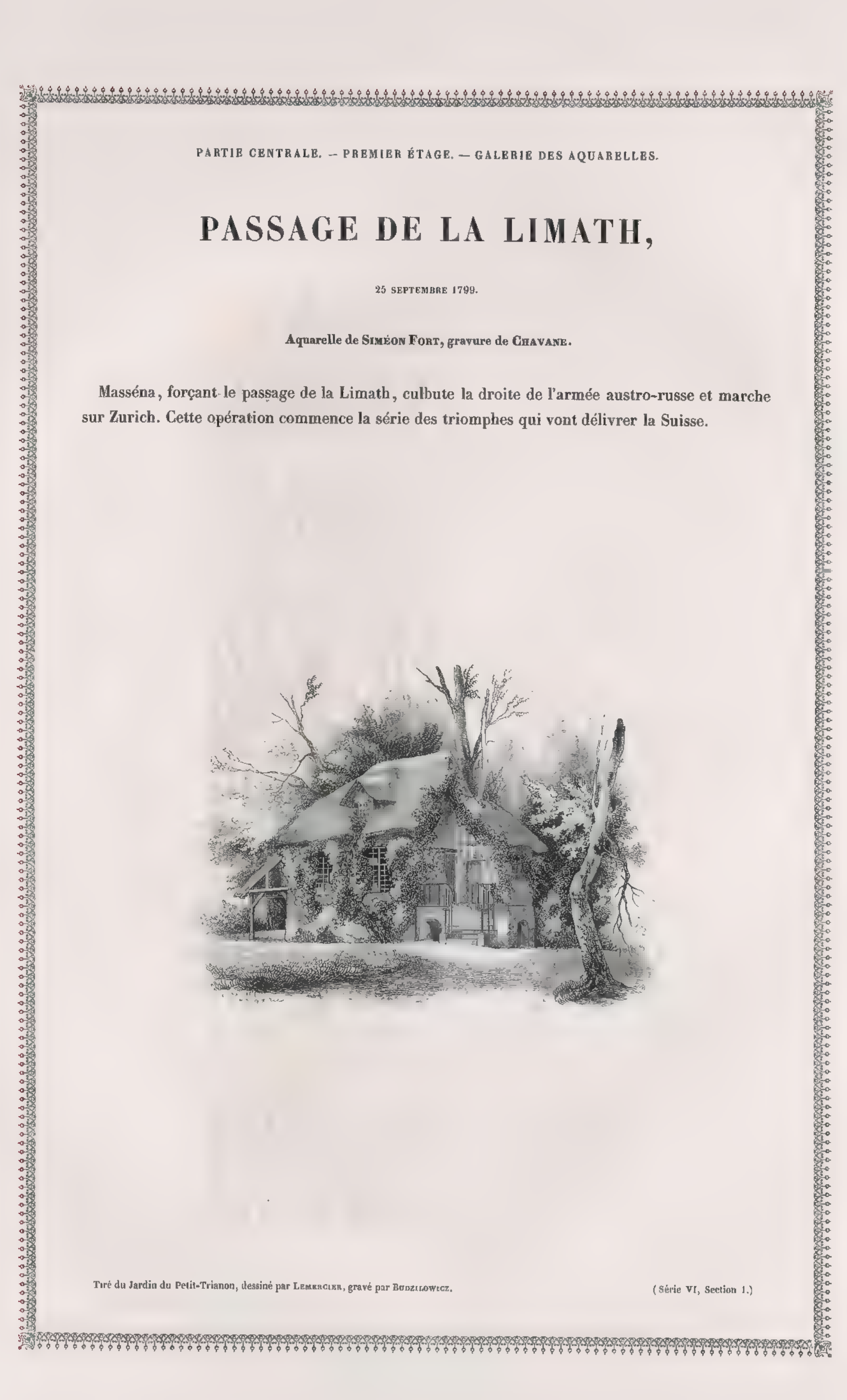


PASSAGE DE LA LIMATH,

25 SEPTEMBRE 1799.

Aquarelle de SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

Masséna, forçant le passage de la Limath, culbute la droite de l'armée austro-russe et marche sur Zurich. Cette opération commence la série des triomphes qui vont délivrer la Suisse.



Tiré du Jardin du Petit-Trianon, dessiné par LEMERCIER, gravé par BUDZILOWICZ.

[illegible]

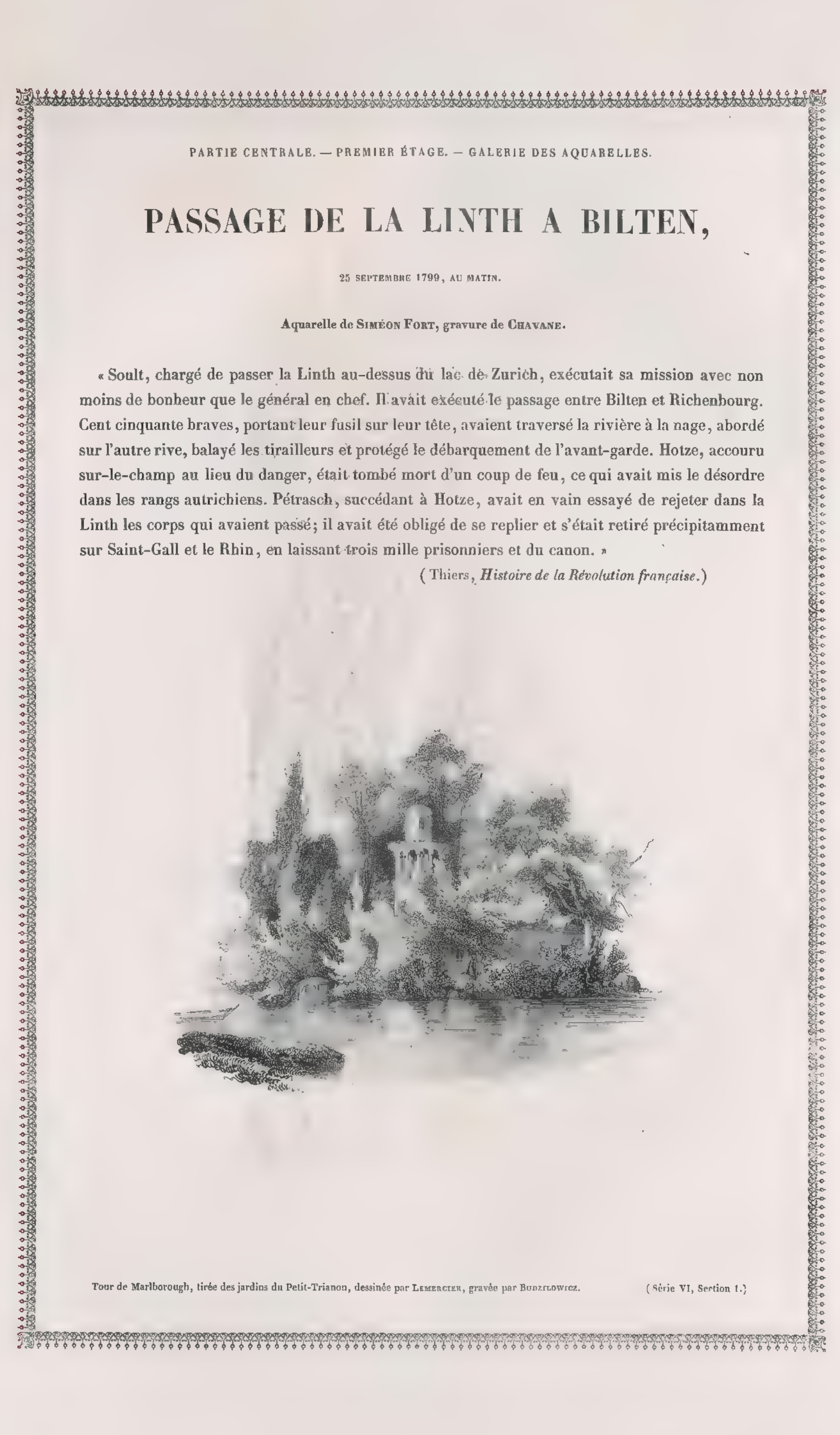
PASSAGE DE LA LINTH A BILTEN,

25 SEPTEMBRE 1799, AU MATIN.

Aquarelle de Siméon Fort, gravure de Chavane.

« Soult, chargé de passer la Linth au-dessus du lac de Zurich, exécutait sa mission avec non moins de bonheur que le général en chef. Il avait exécuté le passage entre Bilten et Richenbourg. Cent cinquante braves, portant leur fusil sur leur tête, avaient traversé la rivière à la nage, abordé sur l'autre rive, balayé les tirailleurs et protégé le débarquement de l'avant-garde. Hotze, accouru sur-le-champ au lieu du danger, était tombé mort d'un coup de feu, ce qui avait mis le désordre dans les rangs autrichiens. Pétrasch, succédant à Hotze, avait en vain essayé de rejeter dans la Linth les corps qui avaient passé; il avait été obligé de se replier et s'était retiré précipitamment sur Saint-Gall et le Rhin, en laissant trois mille prisonniers et du canon. »

(Thiers, *Histoire de la Révolution française.*)



Tour de Marlborough, tirée des jardins du Petit-Trianon, dessinée par Lemercier, gravée par Budzilowicz.

(Série VI, Section 1.)





COMBAT DU PONT DE NOEFFELS,

25 SEPTEMBRE 1799, VERS MIDI.

Aquarelle de Siméon Fort, gravure de Chavane.

Jellachick, rejoignant la gauche des forces austro-russes, veut passer la Linth à Nettsthal et Noeffels; il trouve le premier pont brûlé et ne peut enlever le second. Pris en flanc par la colonne de Wesen, il se retire au travers des montagnes.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lacoste.



Combat du Pont de Laffers

Tyrol

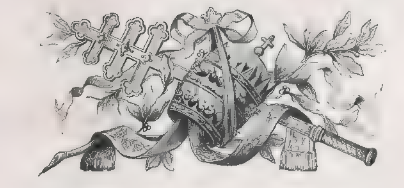


COMBAT DE GLARIS,

5 OCTOBRE 1799

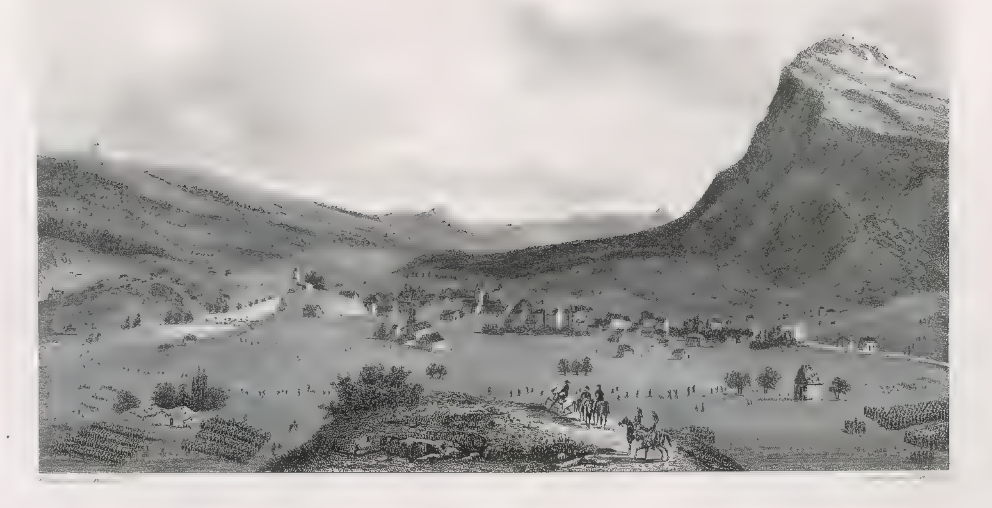
Peint par SIMÉON FORT, gravé par CHAVANE.

Masséna, vainqueur de Korsakow, marcha au-devant de Suwarow qui venait joindre les forces austro-russes pour pénétrer en France, et contraignit le généralissime russe à se retirer en désordre au travers de l'âpre chaîne des Grisons.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par BOURGUIGNON, gravé par GOWLAND. (Série VI, Section 1.)

Gal.rie Hist.que de Versailles





COMBAT D'ABOUMANA

(17 FÉVRIER 1799)

Les Français, toujours combattant dans la Haute-Égypte avec les mameluks et les beys, s'avancèrent, le 19 mars 1798, jusqu'au village d'Aboumana. Le général Friant trouva les Arabes d'Yambo prêts à combattre. En un instant, son armée est rangée en bataille; à son approche, les paysans et la cavalerie prennent la fuite; mais les Arabes, commandés par le chérif Hassan, tiennent bon. Alors le général Friant forme deux colonnes d'attaque pour tourner le village et leur couper la retraite. Ils ne purent résister au choc terrible des Français, et furent taillés en pièces.

Les soldats mirent un tel acharnement à la poursuite, qu'ils s'enfoncèrent de cinq heures de marche dans le désert; mais, heureusement, ils arrivèrent au camp des Arabes yambos, où ils trouvèrent, outre une quantité d'effets de toute espèce, de l'eau et du pain.

DÉBARQUEMENT DU GÉNÉRAL BONAPARTE

EN FRANCE, A SON RETOUR D'ÉGYPTE

(9 OCTOBRE 1799)

« Paris, le 22 vendémiaire an VIII.

« Le général Bonaparte est arrivé le 17 de ce mois à Fréjus, accompagné des généraux Berthier, Lannes, Marmont, Murat et Andréossy, et des citoyens Monge et Berthollet. Il a été reçu par une foule immense de peuple, aux cris de *Vive la République!* Il a laissé l'armée d'Égypte dans la position la plus satisfaisante.

« On ne peut rendre la joie qu'on a éprouvée en entendant annoncer hier ces nouvelles aux spectacles. Des cris de *Vive la République! Vive Bonaparte!* des applaudissements tumultueux et plusieurs fois répétés, se sont fait entendre de tous les côtés; tout le monde était dans l'ivresse. La victoire, qui accompagne toujours Bonaparte, l'avait devancé cette fois, et il arrive pour porter les derniers coups à la coalition expirante. Ah! monsieur Pitt! quelle terrible nouvelle à joindre à celle de la défaite totale des Anglo-Russes en Hollande! Mieux eût valu encore la perte de trois batailles que l'arrivée de Bonaparte. »

(Extrait du *Moniteur*.)

BATAILLE D'HÉLIOPOLIS

(20 MAI 1800)

Au milieu de la nuit (19 mai), Kléber se rendit dans les plaines de Courbé, où il passa son armée en revue. La ligne de bataille était composée de quatre carrés, ceux de la droite obéissant au général Friant, ceux de la gauche au général Régnier. L'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre, et la cavalerie en colonne, dans l'intervalle du centre, était commandée par le général Leclère, ses pièces marchant sur les flancs et étant soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires. Le général Saugis commandait l'artillerie, et le général Samson le génie.

Nasif-Pacha était à la tête de l'avant-garde ennemie; les avant-postes se prolongeaient sur la droite jusqu'au Nil, et sur la gauche jusqu'à la mosquée Sibelli-Hallem; le camp du visir était situé entre El-Hanka et le village d'Abou-Zabel; c'est en cet endroit que son armée, forte de soixante à quatre-vingt mille hommes, était rassemblée.

Vers les trois heures du matin, Kléber donna l'ordre de se mettre en marche. L'aile droite arriva au point du jour à la mosquée. Le combat commença entre les guides et un corps de mameluks qui, après une forte résistance, fut mis en déroute et s'enfuit vers le Caire. Le général Régnier commença l'attaque de Matariéh; des compagnies de grenadiers mises en réserve s'emparèrent des retranchements après un combat opiniâtre. Les fossés, remplis de morts et de blessés, n'arrêtèrent pas un seul instant l'élan des troupes.

Une partie de leur infanterie se jeta dans les maisons, à dessein de s'y défendre; mais on ne leur en laissa pas le temps : ils furent tous égorgés ou livrés aux flammes, et les fuyards tombèrent sous le feu de la division Friant.

La victoire fut complète : drapeaux, artillerie, queues de pacha, tout tomba en notre pouvoir.



GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES.



Passage du mont Saint-Bernard. Tiré de la Salle de Marengo

SÉRIE VI. — SECTION III.

CONSULAT.

ANNÉES 1799 A 1804.



LE DIX-HUIT BRUMAIRE

(9 NOVEMBRE 1799).

Peint par BOUCHOT, gravé par FRILEY.

Bonaparte avait appris en Égypte l'état de la France sous la domination du Directoire. Sa détermination fut prise aussitôt, et le 22 août 1799, il s'embarqua en secret sur la frégate *la Muiron*. Après avoir échappé miraculeusement aux croiseurs anglais, il arriva le 9 octobre à Fréjus et se rendit aussitôt à Paris. Objet d'une attente universelle et bientôt après d'un enthousiasme extraordinaire, il sembla ne songer d'abord qu'à dérober aux regards sa personne et ses desseins. Puis, après avoir tout disposé avec Sièyes et Roger-Ducos, deux membres du Directoire, et avoir mis dans l'intérêt de sa politique le Conseil des Anciens, il se fit donner le commandement des troupes assemblées à Paris. Pendant ce temps le Corps Législatif était transporté à Saint-Cloud, comme pour échapper aux violences dont les conspirateurs menaçaient la capitale. C'était là le théâtre réservé à la grande scène du 18 brumaire.

Les Anciens étaient réunis dans la galerie du château, et les Cinq-Cents dans l'orangerie. La séance des Conseils commença à deux heures. Chez les Anciens on se contenta de donner notification aux Cinq-Cents de la constitution régulière de l'assemblée qui était en majorité et prête à délibérer. Aux Cinq-Cents, la proposition de former une commission chargée de faire un rapport sur les dangers de la république et les moyens d'y pourvoir fut accueillie par de violentes réclamations. Les cris de *Point de dictateur ! à bas les dictateurs !* sont poussés de toute part avec fureur.

Cependant Bonaparte, qui comptait sur un tout autre mouvement des esprits, comprend que le moment est venu d'agir, et de se présenter aux deux Conseils à la tête de son état-major et dans l'appareil menaçant de la force.

Il se rend d'abord à la barre des Anciens. « Il leur peint l'état où la France est placée, les engage à prendre des mesures qui puissent la sauver. « Environné, dit-il, de mes frères d'armes, je saurai vous seconder; j'en atteste ces braves grenadiers, dont j'aperçois les baïonnettes, et que j'ai si souvent conduits à l'ennemi; j'en atteste leur courage, nous vous aiderons à sauver la patrie; et si quelque orateur, ajoute Bonaparte d'une voix menaçante, si quelque orateur payé par l'étranger parlait de me mettre hors la loi, alors j'en appellerais à mes compagnons d'armes. Songez que je marche accompagné du dieu de la fortune et du dieu de la guerre. »

« Bonaparte descendit de la salle et se rendit à celle des Cinq-Cents. A peine avait-il franchi la porte que les cris de *hors la loi!* se font entendre.... Vainement il tâche de prendre la parole, il ne peut y parvenir; ses plus ardents ennemis, au nombre desquels on distingue Arena et Destrem, s'avancent contre lui armés de poignards. Les grenadiers qu'il avait laissés à la porte accourent, repoussent les députés et le saisissent au milieu du corps. »

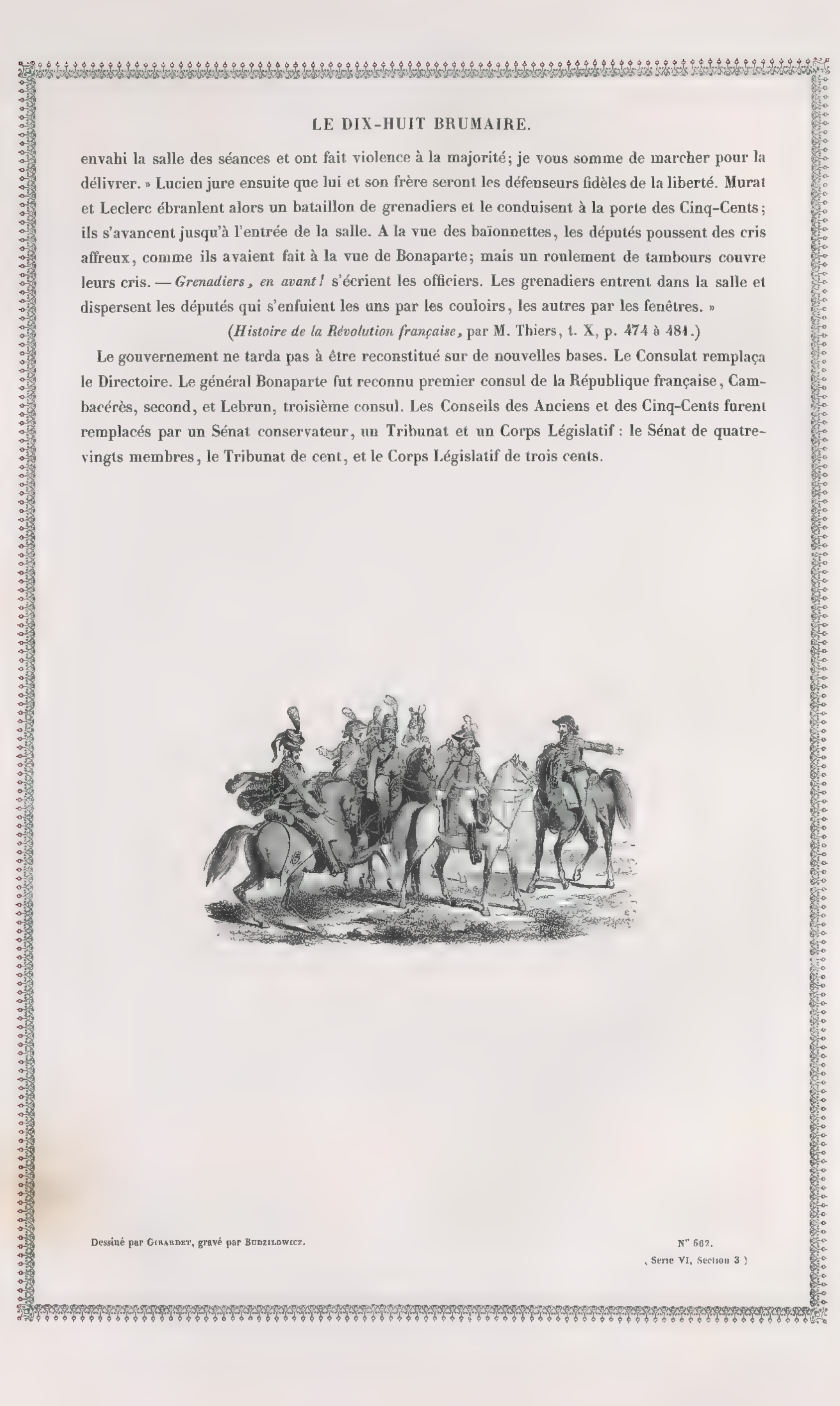
(Jomini, t. XII, p. 406.)

« Pendant qu'il monte à cheval et se rend auprès de ses troupes, l'orage continue de plus en plus violent dans l'assemblée. Le cri de *hors la loi !* se fait partout entendre: on veut forcer Lucien Bonaparte, président de l'assemblée, à prononcer ce terrible décret contre son frère. C'était le moment de prendre un parti : six grenadiers sont envoyés dans la salle pour arracher Lucien aux violences qui le menacent. Celui-ci monte à cheval avec son frère, et haranguant les troupes : « Le Conseil des Cinq-Cents est dissous, leur dit-il, c'est moi qui vous le déclare. Des assassins ont

envahi la salle des séances et ont fait violence à la majorité; je vous somme de marcher pour la délivrer. » Lucien jure ensuite que lui et son frère seront les défenseurs fidèles de la liberté. Murat et Leclerc ébranlent alors un bataillon de grenadiers et le conduisent à la porte des Cinq-Cents; ils s'avancent jusqu'à l'entrée de la salle. A la vue des baïonnettes, les députés poussent des cris affreux, comme ils avaient fait à la vue de Bonaparte; mais un roulement de tambours couvre leurs cris. — *Grenadiers, en avant!* s'écrient les officiers. Les grenadiers entrent dans la salle et dispersent les députés qui s'enfuient les uns par les couloirs, les autres par les fenêtres. »

(*Histoire de la Révolution française*, par M. Thiers, t. X, p. 474 à 481.)

Le gouvernement ne tarda pas à être reconstitué sur de nouvelles bases. Le Consulat remplaça le Directoire. Le général Bonaparte fut reconnu premier consul de la République française, Cambacérès, second, et Lebrun, troisième consul. Les Conseils des Anciens et des Cinq-Cents furent remplacés par un Sénat conservateur, un Tribunat et un Corps Législatif : le Sénat de quatre-vingts membres, le Tribunat de cent, et le Corps Législatif de trois cents.



Dessiné par Girardet, gravé par Budzilowicz.

PRISE DES HAUTEURS A L'EST

ET

DÉFENSE DES HAUTEURS AU NORD DE GÊNES,

30 AVRIL 1800.



Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le général Masséna, ne pouvant tenir la campagne devant une armée supérieure, avait été contraint de se retirer dans Gênes.

Le général Mélas, s'étant posté sur la rivière de Gênes, avait laissé le général Ott devant la place pour en former l'investissement pendant que l'amiral Keith formait le blocus du côté de la mer dans l'espoir de s'emparer de vive force de la ville de Gênes; le général Ott, de concert avec la flotte anglaise, avait ordonné une attaque générale sur tous les points.

Les Autrichiens réussirent d'abord à se rendre maîtres des postes des Trois-Frères et de celui de Gazzi; ils avaient fait en même temps occuper Saint-Pierre d'Arena; le fort du Diamant était cerné et l'ennemi descendait le Bisagno. Pendant que le général Masséna dirigeait ses forces sur Quezzi, il chargea le général Soult de s'emparer du poste des Trois-Frères; on se battit partout avec un acharnement sans égal. Le fort de Quezzi fut attaqué à deux reprises; « les Autrichiens soutinrent de pied ferme cette seconde attaque; on s'y mêla au point de ne pouvoir plus se servir des armes à feu. Masséna chargea lui-même avec les dernières compagnies de sa réserve; il se jeta dans la mêlée avec ses officiers au moment où l'on ne combattait plus qu'à coups de crosse et à coups de pierre. Les Autrichiens furent forcés d'abandonner la position; le général Miollis, qui avait aussi enfoncé et traversé leur ligne, fit sa jonction en avant du fort de Quezzi, et, secondé par une sortie de la garnison du fort Richelieu, il poursuivit son avantage, enleva les deux dernières redoutes du Monte-Ratti, et fit mettre bas les armes à un bataillon qui se trouva enveloppé du côté du nord. »

Pendant que le général Masséna dirigeait les attaques contre le fort de Quezzi, le général Soult se préparait à reprendre la position des Trois-Frères; « il s'était rendu au fort de l'Eperon, d'où il observait attentivement l'issue de l'action principale, dans la rivière du Levant. Vers les cinq heures, voyant que les Autrichiens étaient repoussés sur toute la ligne et ramenés jusqu'à leurs anciennes positions, il saisit cet instant et fit attaquer les Deux-Frères par le général Spital avec la 106e demi-brigade. L'ardeur des soldats s'était accrue par l'exemple de la première division; la résistance fut vigoureuse, mais les Autrichiens ne purent soutenir un choc si violent. »

Le combat fut sanglant; « l'avantage de la journée resta aux Français; elle coûta plus de quatre mille hommes aux Autrichiens. Ils avaient d'abord attaqué et enlevé tous les postes avec un tel élan qu'ils avaient tout entraîné; ils ne s'attendaient pas à être attaqués à leur tour et sur-le-champ avec tant de fureur. »

(*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 237 à 239.)

Ornement tiré du salon des Gardes, dessiné par RAYNAUD.

Nos 663, 664.
(Série VI, Section 2.)



Vue des hauteurs à l'Est de Gênes.



Vue des hauteurs au nord de Gênes

COMBAT DE STOCKACH

(DUCHÉ DE BADE)

3 MAI 1800.



Peint par Philippoteaux, gravé par Aubert fils.

Pendant que le premier Consul se disposait dans le plus profond secret à porter la guerre en Italie, il cherchait à attirer l'attention de la cour de Vienne sur les bords du Rhin.

« Les rapports sur la force toujours croissante de l'armée du général Moreau réveillèrent le conseil aulique; l'ordre d'ouvrir la campagne fut expédié vers le 15 avril au général Kray, à peu près en même temps que le général Moreau reçut du gouvernement consulaire celui de passer le Rhin. »

L'armée française passa le fleuve le 25 avril sur trois points. Le général Lecourbe, à l'aile droite, s'était transporté, suivant les ordres qu'il avait reçus, vers Stein, entre Constance et Schaffhouse, où il passa le Rhin le 1er mai, après que l'aile gauche de l'armée, le centre et la réserve eurent achevé leur mouvement. Par cette manœuvre le général Moreau, prévenant l'ennemi, gagnait deux jours de marche, et étant parvenu à diviser la ligne du général Kray pendant qu'il était occupé à rallier ses troupes, il le fit attaquer à Stockach.

Le 3 mai, à sept heures du matin, le général Lecourbe mit ses colonnes en mouvement et manœuvra pour envelopper la position de Stockach. Le corps qui la défendait, sous les ordres du prince de Vaudremont, était fort d'environ douze mille hommes; tous les détachements qui observaient le Rhin entre Constance et Schaffhouse s'y étaient ralliés, et le général Kray, dès qu'il avait vu ce point important menacé par le corps du général Lecourbe, s'était pressé d'y jeter un gros corps de cavalerie et beaucoup d'artillerie.

« L'attaque commença au débouché des bois près de Steißlingen, Wahlwies et Bodman, où le prince de Vaudremont avait porté son avant-garde; elle fut promptement rejetée sur la ligne de bataille formée en avant de Stockach, et couverte par un déploiement de cavalerie que le général Nansouty, par une charge des plus hardies, à la tête de la réserve, força bientôt à se replier.

« Le combat s'engagea de toutes parts; l'infanterie autrichienne, soutenue par une artillerie nombreuse et bien servie, tint ferme jusqu'au moment où le succès de l'habile manœuvre et des attaques réitérées du général Molitor, sur le flanc gauche de la position, permit au général Vandamme de la déborder et de menacer le point de retraite. Alors la ligne autrichienne s'ébranla; le général Montrichard saisit ce moment, aborda et fit plier le centre; la cavalerie française entra dans la ville de Stockach pêle-mêle avec l'ennemi, la traversa et gagna les hauteurs. Enfoncé de toutes parts et séparé du reste de l'armée par la colonne d'infanterie française qui s'était portée de là sur Indelwangen, le prince de Vaudremont, qui ne pouvait plus rejoindre le général Kray, se retira précipitamment sur Moeskirch et Pfullendorf, laissant entre les mains des Français de trois à quatre mille prisonniers, quelques pièces de canon et des magasins considérables. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 93, 107 et 108.)

Portrait de LECOURBE (Claude-Joseph), lieutenant-colonel au septième bataillon du Jura en 1792, général de division en 1799, mort en 1815. Tiré de la Salle de 1792.

N° 666.

(Série VI, Section 3.)



Combat de [illegible]

PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD,

20 MAI 1800.

Aquarelle par BAGETTI, gravure par SKELTON.



« Le 7 janvier 1800 (17 nivose an VIII), un arrêté des consuls ordonna la formation d'une armée de réserve. Un appel fut fait à tous les anciens soldats pour venir servir la patrie sous les ordres du premier consul. Une levée de trois cent mille conscrits fut ordonnée pour recruter cette armée. Le général Berthier, ministre de la guerre, partit de Paris le 2 avril pour la commander, car les principes de la Constitution de l'an VIII ne permettaient pas au premier consul d'en prendre lui-même le commandement. La magistrature consulaire étant essentiellement civile, le principe de la division des pouvoirs et de la responsabilité des ministres ne voulait pas que le premier magistrat de la république commandât immédiatement en chef une armée; mais aucune disposition, comme aucun principe, ne s'opposait à ce qu'il y fût présent. Dans le fait, le premier consul commanda l'armée de réserve, et Berthier, son major général, eut le titre de général en chef. »

(*Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 196.)

« Il était présumable, dit l'auteur du *Précis des événements militaires*, que le premier consul se bornerait à des opérations défensives. »

(T. III, p. 25.)

« Le 13 mai le premier consul passa à Lauzanne la revue de la véritable avant-garde de l'armée de réserve; c'était le général Lannes qui la commandait : elle était composée de six vieux régiments d'élite parfaitement habillés, équipés et munis de tout. Elle se dirigea aussitôt sur Saint-Pierre pour traverser le Mont-Saint-Bernard; les divisions suivaient en échelons : cela formait une armée de trente-six mille combattants, en qui l'on pouvait avoir confiance; elle avait un parc de quarante bouches à feu. »

(*Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 202.)

« Le passage prompt de l'artillerie paraissait une chose impossible. On s'était pourvu d'un grand nombre de mulets; on avait fabriqué une grande quantité de petites caisses pour contenir les cartouches d'infanterie et les munitions des pièces. Ces caisses devaient être portées par les mulets, ainsi que des forges de campagne, de sorte que la difficulté réelle à vaincre était le transport des pièces. Mais on avait préparé à l'avance une centaine de troncs d'arbre creusés de manière à pouvoir recevoir les pièces, qui y étaient fixées par les tourillons; à chaque bouche à feu ainsi disposée cent soldats devaient s'atteler; les affûts devaient être démontés et portés à dos de mulets. Toutes ces dispositions se firent avec tant d'intelligence par les généraux d'artillerie Gassendy et Marmont, que la marche de l'artillerie ne causa aucun retard; les troupes même se piquèrent d'honneur de ne point laisser leur artillerie en arrière, et se chargèrent de la traîner. Pendant toute la durée du passage, la musique des régiments se faisait entendre; ce n'était que dans les pas difficiles que le pas de charge donnait une nouvelle vigueur aux soldats. Une division entière aima mieux, pour attendre son artillerie, bivouaquer sur le sommet de la montagne, au milieu de la neige et d'un froid excessif, que de descendre dans la plaine, quoiqu'elle en eût eu le temps avant la nuit. Deux demi-compagnies d'ouvriers d'artillerie avaient été établies dans les villages de Saint-Pierre et de Saint-Remi, avec quelques forges de campagne, pour le démontage et le remontage de diverses voitures d'artillerie. On parvint à passer une centaine de caissons. »

(*Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 203 et 204.)



L'armée française au bourg de Saint-Pierre
sur le grand Saint-Bernard



LE PREMIER CONSUL PASSE LES ALPES

20 MAI 1800

Peint par David, gravé par Prevost.

« Le 16 mai le Premier Consul alla coucher au couvent de Saint-Maurice, et toute l'armée passa le Saint-Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai. Le Premier Consul le passa lui-même le 20. » (*Mém. de Napoleon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 204.)



Lustre du cabinet de Louis XVI, dessiné par Raynaud, gravé par Brown et Breval.


NAPOLEON

LE PREMIER CONSUL

VISITE L'HOPITAL DU MONT SAINT-BERNARD,

20 MAI 1800.

Peint par Lebel, gravé par François.

« Sur un espace de six milles, de Saint-Pierre au sommet du Saint-Bernard, l'étroit sentier qui borde le torrent sans détourner par des rochers entassés, toujours roide et souvent périlleux, est encombré de neiges et de glaces; à peine est-il frayé que la moindre tourmente, agitant les flots de nouvelle neige dans ces déserts aériens, efface toutes les traces, et qu'il faut chercher des points indicateurs dans ce chaos de masses uniformes, où la nature presque inanimée n'offre plus de végétation.

« C'est là que gravissant péniblement, n'osant prendre le temps de respirer, parce que la colonne eût été arrêtée, près de succomber sous le poids de leur bagage et de leurs armes, les soldats s'excitaient les uns les autres par des chants guerriers et faisaient battre la charge.

« Après six heures de marche, ou plutôt d'efforts et de travail continus, la première avant-garde arriva à l'hospice fameux dont la fondation immortalise Bernard Menthon, et rend depuis huit siècles son nom cher aux amis de l'humanité; toutes les troupes des divisions qui se succédaient, rivalisant avec celles qui les avaient précédées, reçurent des mains de ces religieux, victimes volontaires dévouées aux rigueurs de la pénitence et d'un éternel hiver, les secours qu'ils vont au loin recueillir de la charité des fidèles, et que leur vigilante charité prodigue aux voyageurs.

« Plus heureux qu'Annibal, Bonaparte ne rencontra pas de hordes sauvages sur ces cimes glacées, mais de pieux cénobites dont il récompensa le généreux empressement. »

(*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 170.)

L'ARMÉE FRANÇAISE

DESCEND LE MONT SAINT-BERNARD,

20 MAI 1800.

Peint par Taunay, gravé par Aubert.

« Après cette halte, avec une nouvelle ardeur et non moins de fatigues, mais avec encore plus de danger, la colonne se précipita sur les pentes rapides du côté du Piémont. Selon les sinuosités et les diverses expositions, les neiges commençaient à fondre, se crevassaient en s'affaissant, et le moindre faux pas entraînait et faisait disparaître dans les précipices, dans des gouffres de neige, les hommes et les chevaux. »

(*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 170.)

Ornement tiré de la salle des Concerts, dessiné par Raynaud, gravé par Breval.



Le premier Consul visite l'Hospice du Mont St Bernard



MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

POUR ENTRER DANS LA VALLÉE D'AOSTE,

21 MAI 1800.

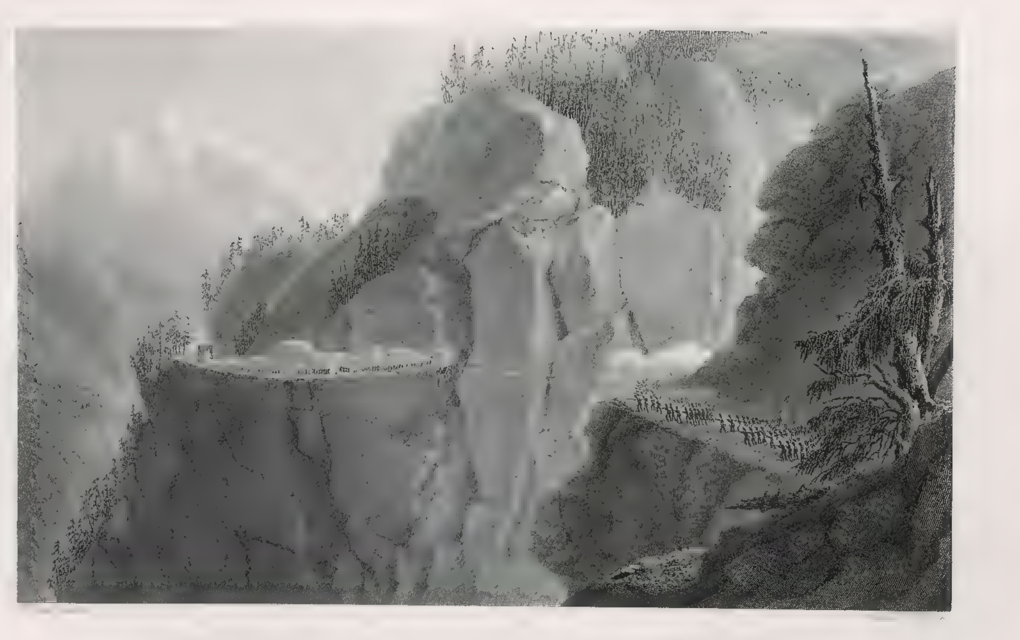
Aquarelle par **BAGETTI**, gravure de **SKELTON**.

Le général Lannes arriva bientôt à Etroubles; il ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour rallier ses troupes. Il poursuivit ensuite sa route jusqu'à Aoste, et arriva le 19 devant Châtillon. « Il y trouva quinze cents Croates occupant, à l'embranchement des deux vallées, une position resserrée et bien appuyée à la rive gauche de la Dora; il la fit tourner par la droite, et, l'attaquant en même temps de front, il déposta les Autrichiens, leur prit trois cents hommes, trois pièces de canon, et poursuivit le reste jusque sous le fort de Bard. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 172.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils et GUILLAUMOT.



L'ARMÉE FRANÇAISE

TRAVERSE LE DÉFILÉ D'ALBAREDO PRÈS DU FORT DE BARD,

21 MAI 1800.

Peint par MONGIN, gravé par SCHROEDER.

L'armée française, après le passage du Saint-Bernard, croyait avoir franchi tous les obstacles, « lorsque tout à coup elle fut arrêtée par le canon du fort de Bard.

« Ce fort, entre Aoste et Ivrée, est situé sur un mamelon conique et entre deux montagnes à vingt-cinq toises l'une de l'autre; à son pied coule le torrent de la Doria dont il forme absolument la vallée; la route passe dans les fortifications de la ville de Bard qui a une enceinte et est dominée par le feu du fort. Les officiers du génie attachés à l'avant-garde s'approchèrent pour reconnaître un passage, et firent le rapport qu'il n'en existait pas d'autre que celui de la ville. Le général Lannes ordonna dans la nuit une attaque pour tâter le fort, mais il était partout à l'abri d'un coup de main.

« Mais le Premier Consul, déjà arrivé à Aoste, se porta aussitôt devant Bard; il gravit sur la montagne de gauche le rocher Albaredo qui domine à la fois et la ville et le fort, et bientôt reconnut la possibilité de s'emparer de la ville. Il n'y avait pas un moment à perdre; le 25, à la nuit tombante, la cinquante-huitième demi-brigade, conduite par le chef Dufour, escalada l'enceinte et s'empara de la ville qui n'est séparée du fort que par le torrent de la Doria. Vainement, toute la nuit, il plut une grêle de mitraille à une demi-portée de fusil sur les Français qui étaient dans la ville; ils s'y maintinrent.

« L'infanterie et la cavalerie passèrent un à un par le sentier de la montagne de gauche, qu'avait gravie le Premier Consul, et où jamais n'avait passé aucun cheval; c'était un sentier connu seulement des chevriers. »

(*Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 206.)



Ornement tiré du bosquet des Dômes, dessiné par BOURGUIGNON, gravé par BUDZILOWICZ.



L'armée française traverse le défilé d'Albaredo
près du fort de Bard. 21 Mai 1800.

PASSAGE DE L'ARTILLERIE FRANÇAISE

SOUS LE FORT DE BARD,

21 MAI 1800.

Peint par RODOLPHE GAUTHIER, gravé par AUBERT père.

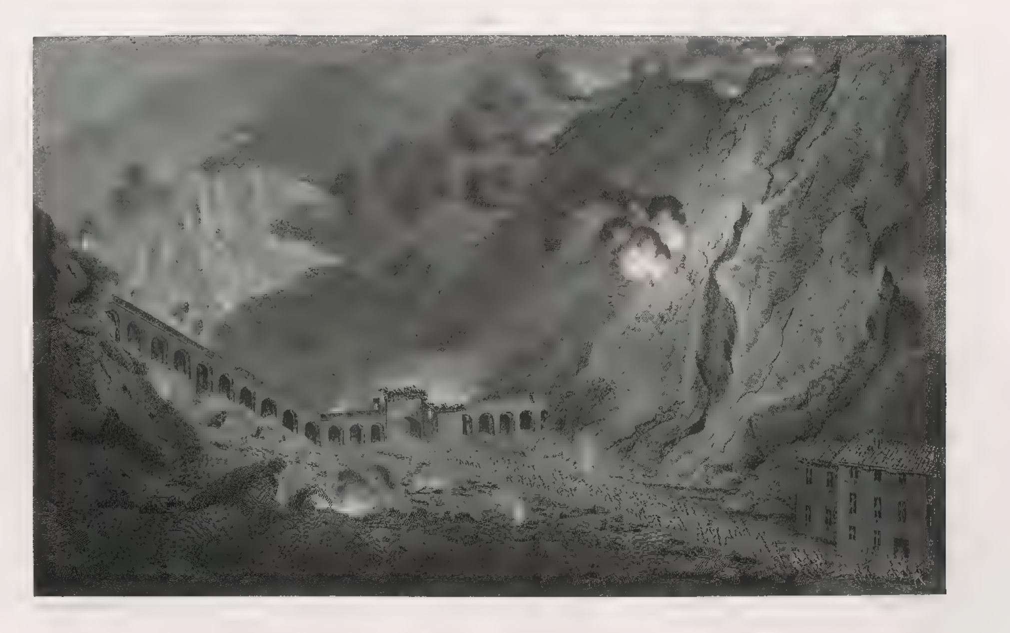
« Le général Lannes, qui dès le 20 mai avait porté le corps d'avant-garde sur Ivrée, pouvait être attaqué et n'avait point encore d'artillerie. L'encombrement au-dessus du fort de Bard s'augmentait. Le général en chef Berthier ne prit conseil que du désespoir et de la nécessité, et secondé par la décision et l'intrépide activité du général Marmont, il osa faire passer les pièces et les caissons à travers la ville, sous le feu du fort, à demi-portée de fusil; la route fut jonchée de fumier, les rouages garnis de paille et les pièces traînées à la prolonge, chacune par cinquante braves, dans le plus grand silence et dans les instants que la profonde obscurité semblait rendre plus favorables. Ces moments étaient toujours trop courts, et la vigilance de l'ennemi, dont le tir était fixé et éprouvé sur les divers points de la route, et qui d'ailleurs pour l'éclairer et la fouiller ne cessait de lancer des obus, des grenades et des pots à feu, rendirent cette belle opération très périlleuse*. »

(*Précis des Evénements militaires*, *année* 1800, par le général Matthieu Dumas, t. III, p. 182.)

(*) Voir ci-après, même série, même section, le texte du *Combat du Pont de la Chiusella* (26 mai 1800) gravé sur la même planche que le sujet ci-dessus.



Dessus de porte du salon de la Reine, dessiné par RAYNAUD, gravé par LAVOIGNAT.



Passage de l'Artillerie française sous le fort de Bard
2 Mai 1800

PRISE DE LA VILLE

ET DE LA CITADELLE D'IVRÉE.

21 Mai 1800.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

« Le 24, le général Lannes, avec l'avant-garde, arriva devant Ivrée; il y trouva une division de cinq à six mille hommes : depuis huit jours on avait commencé l'armement de cette place et de la citadelle, quinze bouches à feu étaient déjà en batterie; mais sur cette division de six mille hommes, il y en avait trois mille de cavalerie qui n'étaient pas propres à la défense d'Ivrée, et l'infanterie était celle qui avait déjà été battue à Chatillez. La ville, attaquée avec la plus grande intrépidité, d'un côté, par le général Lannes, et de l'autre, par le général Vatrin, fut bientôt enlevée, ainsi que la citadelle, où l'on trouva de nombreux magasins de toute espèce. L'ennemi se retira derrière la Chiusella et prit position à Romano pour couvrir Turin, d'où il reçut des renforts considérables. » (*Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 210.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ



Vue de la ville et de la citadelle d' [illegible]

DÉFENSE DE GÊNES,

25 MAI 1800

BOMBARDEMENT DE LA VILLE PAR LES ANGLAIS.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le général Masséna, enfermé dans Gênes, y avait appris la formation de l'armée de réserve et l'arrivée du Premier Consul en Italie. Soutenu par l'espoir d'être secouru, il opposait la plus vive résistance aux attaques sans cesse renouvelées de l'ennemi. Après avoir tenté tous les efforts pour faire lever le siége, il s'était vu contraint de songer à la sûreté intérieure de la ville; le 20 mai il avait évacué tous ses postes extérieurs pour concentrer ses forces dans la place.

« Pendant les dix jours qui suivirent, du 20 au 30 mai, il ne se passa aucun événement qui dût changer le sort de cette malheureuse ville et la situation des débris de l'armée française; le blocus fut plus resserré et le bombardement fut aussi plus fréquent. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 254.)



Ornement tiré du Cabinet des Chasses, dessiné par GIRARDET, gravé par LACOSTE jeune.



Défense de Gênes, 23 Mai 1800.
Bombardement de la ville par les Anglais.

COMBAT DU PONT DE LA CHIUSELLA

(ENTRE IVRÉE ET TURIN)

26 MAI 1800.

Peint par Rodolphe Gauthier, gravé par Aubert père.

« Malgré ses premiers succès l'armée française n'était point solidement établie, et il importait surtout de lui procurer une base plus large, autant pour assurer son approvisionnement que pour donner plus de champ à ses opérations. Lannes ne resta donc pas longtemps oisif à Ivrée; soutenu par une division de réserve sous les ordres du général Boudet, il marcha à l'ennemi, qui comptait vainement sur la protection de la Chiusella pour couvrir l'avenue de Turin et y attendre des renforts. »

Le général Haddick, qui défendait le passage de la Chiusella, avait divisé ses troupes en cinq détachements; le premier gardait San-Martino, le deuxième éclairait Verceil, le troisième couvrait Vische et Chivasco, le quatrième et le cinquième défendaient les hauteurs de Romano et l'autre le pont de la Chiusella.

« Lannes fit attaquer ce dernier poste par la sixième légère; les Autrichiens, la voyant un peu ébranlée par le feu de cinq pièces, eurent l'imprudence de passer le pont pour la charger, et, après un succès passager contre les premiers pelotons, ils furent vigoureusement ramenés *. »

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 192 et 193.)

(*) Voir ci-dessus, même série, même section, la gravure du *Combat du Pont de la Chiusella*, réunie sur la même planche a celle du *Passage de l'artillerie française sous le fort de Bard* (21 mai 1800)



Dessus de porte de l'escalier des Princes, dessiné par Raynaud, gravé par Budzilowicz.





[illegible]ombardement [illegible]



[illegible]mbat au [illegible] Chiusella [illegible]

[illegible] Mai 18[illegible]

PASSAGE DE LA CHIUSELLA,

26 MAI 1800.

PASSAGE DE LA CHIUSELLA

26 mai 1800

Aquarelle de **Bagetti**, gravure de **Chavane**.

Le colonel du sixième léger, irrité des obstacles que son régiment éprouvait au passage du pont de la Chiusella, s'étant jeté dans la rivière, il força l'ennemi à lui abandonner le poste. Palfy, accouru des hauteurs de Romano pour le « reprendre, se précipite à la tête de quatre escadrons sur les Français; mais il tombe frappé à mort, et ses troupes ébranlées reprennent le chemin de Romano. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. VIII, p. 198.)

L'ennemi, repoussé sur tous les points, se retira en désordre sur Turin, « et l'avant-garde de l'armée française prit aussitôt la position de Chivasco, d'où elle intercepta le cours du Pô et s'empara d'un grand nombre de barques chargées de vivres, de blessés, et enfin de toute l'évacuation de Turin. »

(*Mém. de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, t. VI, p. 211.)



Sujet tiré de l'aile du Midi, rez-de-chaussée, peint par Araux et H. Lecomte.

N° 687.
(Série VI, Section 3.)



Passage de la Chiusella

(26 Mai 1800)

PASSAGE DE LA SESIA ET PRISE DE VERCEIL,

27 MAI 1800.

Aquarelle par BAGETTI, gravure par CHAVANNE.

Cependant le général Mélas ne pouvait plus douter de l'arrivée de l'armée française en Italie. Les Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, rapportent qu'un parlementaire autrichien, qui connaissait le premier consul, avait été envoyé aux avant-postes par le général Mélas, et que son étonnement fut extrême en reconnaissant Bonaparte si près de l'armée autrichienne.

Mélas s'empressa alors de diriger des renforts sur tous les points, et réunit ses troupes pour marcher au-devant du premier consul et s'opposer aux entreprises de l'armée française.

« Le général Murat reçut l'ordre de se porter à Santhia, avec une avant-garde de quinze cents chevaux; il y fut joint par les divisions Boudet et Loison, et marcha sur Verceil. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 190.)

Le pont sur la Sesia étant brûlé, il passa la rivière à gué, et n'éprouva qu'une faible résistance pour s'emparer de la ville.

PRISE DES HAUTEURS DE VARALLO,

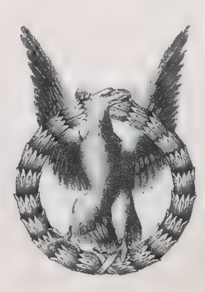
28 MAI 1800.

Aquarelle par BAGETTI, gravure par CHAVANNE.

Pendant ce temps le premier consul se dirigeait sur Milan.

« Après le combat de Châtillon, le général Lecchi, qui commandait un corps de deux mille Italiens, s'était porté le 21 mai sur la haute Sesia; il eut un engagement assez vif contre les troupes autrichiennes, et il s'empara des hauteurs de Varallo, qui commandaient les débouchés du Simplon.»

(*Extrait des Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. Ier, p. 271.)



Ornement tiré de la galerie de l'Empire, dessiné par RAYNAUD, gravé par BROWN et BRÉVAL.

Nos 689, 690.



Vue de Verret

Mai 180…



Vue des Hauteurs de Vanté

21 Juin

ATTAQUE ET PRISE DU PONT DE PLAISANCE,

6 JUIN 1800.

Peint par ALAUX et VICTOR ADAM.



Dessiné par SANDOZ, gravé par BOUZITOWICZ.

Dans le temps où le général Lecchi se portait sur Leno, les quinze mille hommes que conduisait le général Moncey arrivèrent. Le Premier Consul en passa la revue le 6 et le 7; le 9 il s'était dirigé sur Pavie dans le dessein d'agir au-delà du Pô. Le 6 juin le général Murat s'était porté devant Plaisance; l'ennemi y avait un pont et une tête de pont; Murat eut le bonheur de surprendre la tête de pont et de s'emparer de la presque totalité des bateaux.

(*Extr. des Mémoires de Napoléon écrits à Sainte-Hélène*, par le général Gourgaud, t. Ier, p. 211.)

Cependant les Autrichiens, dans la nuit du 6 au 7 juin, avaient coupé le pont sur le Pô vis-à-vis Plaisance; les armées françaises et autrichiennes se canonnèrent quelque temps sur les deux rives. Alors le général Murat, ayant rassemblé à Noceto, au-dessous de la ville, une vingtaine de barques, effectua le passage du fleuve et fit aussitôt attaquer Plaisance.

« De son côté le général Lannes, après avoir réuni toutes les barques disponibles, venait aussi de passer le fleuve du Pô en face de Belgiojoso. »

La ville de Plaisance fut aussitôt attaquée par les colonnes réunies devant ses murs. Les Français venaient de s'emparer des faubourgs. « Un combat très vif s'engagea à la porte de Parme; Munier, soutenu par des débarquements successifs, en demeura maître; le régiment de Klebeck fut dispersé, partie sur la route de Bobbio, partie sur celle de Stradella; la moitié fut refoulée dans la ville et y tomba au pouvoir du vainqueur. Les débris de ce régiment, ayant rejoint le reste de la brigade dans la vallée de Bobbio, errèrent avec elle, sans ordre, durant plusieurs jours. La garnison laissée par le général Mosel à son départ pour Parme se jeta en partie dans le château. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 248 et 252.)

La division Boudet reçut immédiatement l'ordre d'investir la citadelle de Plaisance.

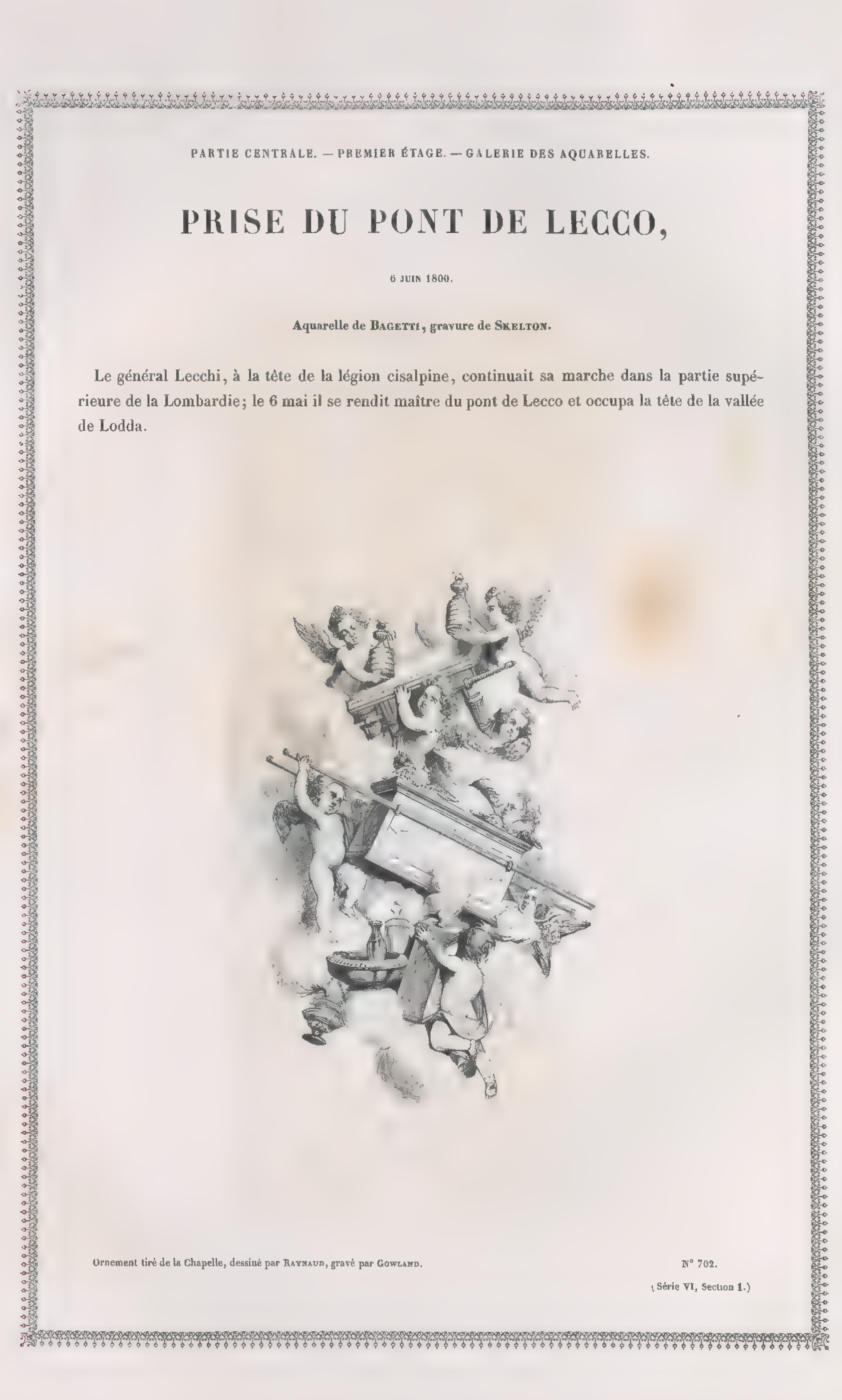
N° 696.
(Série VI, Section 3.)

PRISE DU PONT DE LECCO,

6 JUIN 1800.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Le général Lecchi, à la tête de la légion cisalpine, continuait sa marche dans la partie supérieure de la Lombardie; le 6 mai il se rendit maître du pont de Lecco et occupa la tête de la vallée de Lodda.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOWLAND.





BATAILLE DE MONTEBELLO,

JUIN 1800.

PREMIÈRE ATTAQUE EN VUE DE CASTEGGIO,

Peint par ALAUX et VICTOR ADAM.



Dessiné par SANDOZ, gravé par BUDZILOWICZ.

L'armée française avait pris position au-delà du Pô, et le reste de l'armée effectuait son passage lorsque le premier Consul apprit la capitulation de Gênes. « Il lui importait de livrer bataille avant la réunion de toutes les forces qui devaient assurer à l'ennemi l'avantage du nombre et dans une proportion presque double en cavalerie. Aussi, voyant que le général Ott, qui amenait de Gênes le renfort le plus considérable et surtout l'excellente infanterie qui avait combattu contre Masséna, lui offrait l'occasion qu'il souhaitait le plus ardemment, celle d'un engagement partiel, il se hâta d'en profiter. Les corps des lieutenants généraux Lannes, Murat et Victor se trouvant déjà sur la rive droite, il n'attendit pas que le reste de l'armée eût achevé de passer le Pô et décida le mouvement en avant. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 292.)

« Le général Ott occupait la position de Casteggio, bourg situé au pied du contrefort de l'Apennin, qui vient aboutir vers Stradella, dans la plaine du Pô, et dont la grande route de Turin et de Gênes suit les sinuosités. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIII, p. 257.)

Il n'avait conservé qu'un petit corps de réserve à Montebello.

« Le 9 juin le général Lannes reçut l'ordre de marcher avec son corps sur Casteggio; il fit d'abord attaquer l'aile droite du général Ott. L'attaque fut vive; les Autrichiens, d'abord repoussés de leur position, étaient parvenus à l'occuper de nouveau; attaqués cinq fois dans le même ordre et avec le même succès, ils furent culbutés; ils passèrent le torrent de Coppo, et se retirèrent sur les hauteurs de Montebello.

« Pendant ce combat contre l'aile droite du général Ott, le général Lannes marchait à la tête de

sa colonne du centre par la grande route et directement sur Casteggio; sa droite était aussi sérieusement engagée. Le général Ott, voulant reprendre sa première position, fit des efforts extraordinaires pour soutenir son aile gauche. Il ralliait l'infanterie derrière son artillerie, tirant à mitraille et à découvert avec une admirable fermeté; l'artillerie de la garde des Consuls la suivait constamment, recevait et rendait ce feu épouvantable à trente pas de distance. Casteggio fut deux fois pris et repris; la cavalerie autrichienne, formée à gauche du bourg, couverte par de fortes haies qu'on avait coupées par intervalles, combattait avec avantage, pouvant se rallier et réitérer ses charges lorsqu'elle était vivement poussée par la cavalerie française.

« Après cinq heures de combat, le général Lannes resta maître de Casteggio. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 293 à 296.)

SECONDE ATTAQUE, PASSAGE DU COPPO,

JUIN 1800.

Aquarelle de BAGETTI, gravure de SKELTON.

Repoussé à Casteggio, « le général Ott tenait encore dans sa seconde position à Montebello. Le premier Consul fit soutenir le corps d'avant-garde par une réserve de six bataillons sous le commandement du général Victor. La nouvelle attaque du centre fut extrêmement vive; les Français, voulant forcer un pont garni d'artillerie et opiniâtrément défendu, s'élancèrent trois fois sous le feu de mitraille pour enlever les pièces à la baïonnette et furent trois fois repoussés. Alors le général Gency, qui avait fait plier la gauche des Autrichiens, passa le torrent au-dessous de Casteggio avec cinq bataillons et un régiment de hussards, tourna cette batterie et se réunit à l'attaque centrale. Le général Rivaud ayant continué de combattre et d'avancer par les hauteurs jusque dans le village de Montebello, le corps d'armée autrichien allait être enveloppé; le sort de la bataille était enfin décidé.

« Le général Ott ordonna la retraite, trop tard sans doute, puisque, indépendamment de trois mille hommes qu'il avait sacrifiés sur ces deux champs de bataille, cinq mille prisonniers, six pièces de canon et plusieurs drapeaux restèrent entre les mains des Français. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 296 et 297.)

Le général Ott ne put rallier que la moitié de son corps d'armée sous les murs de Tortone.

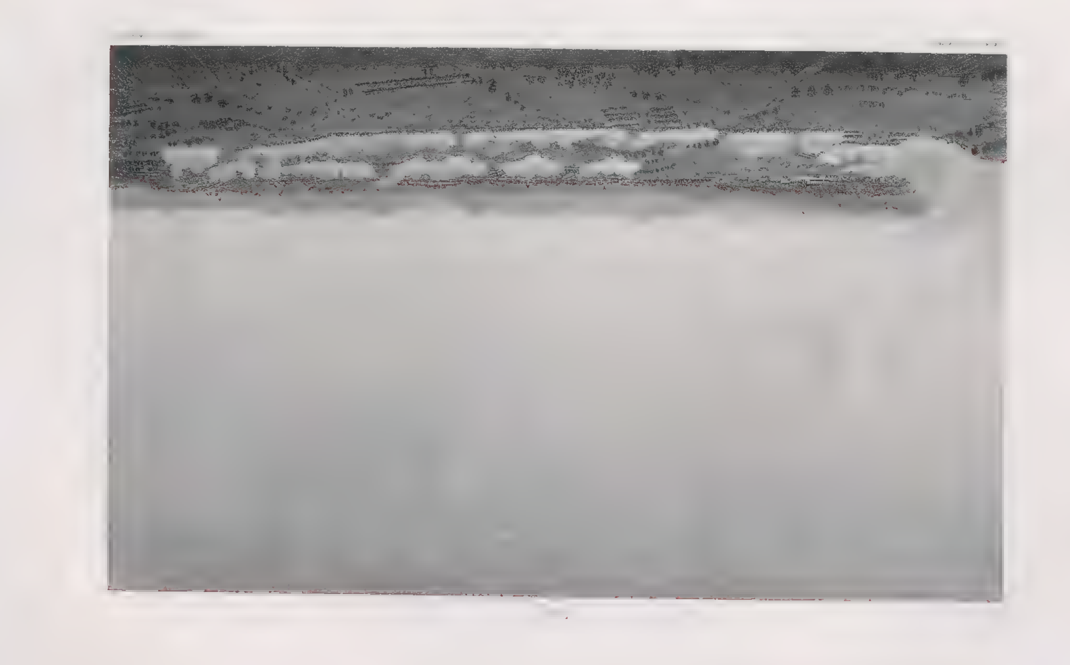


LANNES (JEAN),

Sous-lieutenant en 1792, général de division en 1799, maréchal de France en 1804, duc de Montebello en 1808.
Blessé mortellement à la bataille d'Essling en 1809.

Portrait tiré de la Salle de 1792.

Nos 703 et 706.
(Série VI, Section 3.)



BATAILLE DE MARENGO

(*ALLÉGORIE*)

14 JUIN 1800.

Peint par CALLET.



Dessiné par LOEILLOT, gravé par GOWLAND.

Le 24 prairial (13 juin 1800) l'armée était à Castel-Nuovo; on battit la plaine de Marengo où se trouvaient les avant-postes de l'ennemi. Le premier Consul fit attaquer le village de Marengo et s'en empara. « Cependant Mélas avait son quartier-général à Alexandrie; toute son armée y était réunie depuis deux jours; sa position était critique parce qu'il avait perdu sa ligne d'opération. »

Ce général ayant résolu de livrer bataille, son premier effort dut se porter sur Marengo.

Les lignes autrichiennes, après quelques escarmouches d'avant-poste, se mirent en mouvement à huit heures du matin; un combat vif et meurtrier s'engagea en avant de Marengo; ce village était devenu le centre de l'attaque. « Plusieurs fois les Autrichiens y entrent avec fureur, mais ne peuvent s'y établir; nos troupes, par des prodiges de valeur, conservent cet important appui du centre de la ligne. »

Cependant la cavalerie ennemie, s'étant déployée sur toute la droite de l'armée française, menace de la prendre en arrière; c'est alors que le premier Consul ordonne un mouvement de conversion et fait continuer cette manœuvre par les grenadiers de la garde avec leurs canons. « Isolés à plus de trois cents toises de la droite de notre ligne, ils paraissent une redoute de granit au milieu d'une plaine immense. »

L'ennemi, cherchant toujours à tourner l'armée française sur la gauche et à lui couper le chemin de Tortone, forme « alors cette colonne de cinq mille grenadiers qui se portent sur la grand'route afin de prévenir et d'empêcher le ralliement des corps de l'armée française qu'il suppose en désordre.

BATAILLE DE MARENGO.

« Cependant, pendant les quatre heures que notre armée mit à faire ce mouvement de conversion, elle offrit le spectacle le plus majestueux et le plus terrible.

« L'armée autrichienne dirigeait ses principales forces sur notre centre et sur notre gauche; elle suivait le mouvement de retraite de la première ligne, laissant à sa cavalerie le soin de déborder notre droite au-delà de Castel-Ceriolo.

« Nos échelons faisaient leur retraite en échiquier par bataillon dans le silence le plus profond; on les voyait sous le feu de quatre-vingts pièces de canon manœuvrer comme à l'exercice, s'arrêter souvent et présenter des rangs toujours pleins, parce que les braves se serraient quand l'un d'eux était frappé.

« Bonaparte s'y porta plusieurs fois pour donner au général Desaix le temps de prendre la position qui lui était désignée. Il était six heures du soir; Bonaparte arrête le mouvement de retraite dans tous les rangs; il les parcourt, s'y montre avec ce front serein qui présage la victoire, parle aux chefs, aux soldats, et leur dit que pour des Français c'est avoir fait trop de pas en arrière, que le moment est venu de faire un pas décisif en avant : « Soldats, ajouta-t-il, souvenez-vous que « mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

« Au même instant il donne l'ordre de marcher en avant; l'artillerie est démasquée; elle fait pendant dix minutes un feu terrible. L'ennemi étonné s'arrête; la charge est battue en même temps sur toute la ligne.

« La division Desaix, qui n'avait pas encore combattu, marche la première à l'ennemi. Une légère élévation de terrain couverte de vignes dérobait à ce général une partie de la ligne ennemie; impatient, il s'élance pour la découvrir; l'intrépide neuvième légère le suit à pas redoublés; l'ennemi est abordé avec impétuosité, la mêlée devient terrible; plusieurs braves succombent, et Desaix n'est plus. Son dernier soupir fut un regret vers la gloire pour laquelle il se plaignit de n'avoir pas assez vécu.

« Les Autrichiens, surpris, s'arrêtent ébranlés; la division Desaix, passée aux ordres du général Boudet, charge avec impétuosité l'ennemi. A peine a-t-elle poussé et mis en retraite les Autrichiens que le général Bonaparte ordonne à la cavalerie qu'il avait conservée en réserve de passer au galop par les intervalles et de charger avec impétuosité cette formidable colonne de grenadiers.

« Cette manœuvre hardie s'exécute à l'instant avec autant de résolution que d'habileté. Le général Kellermann se porte au galop hors des vignes, se déploie sur le flanc gauche de la colonne ennemie, et par un quart de conversion à gauche lance sur elle la moitié de sa brigade, tandis qu'il laisse l'autre moitié en bataille pour contenir le corps de cavalerie ennemie qu'il avait en face et lui masquer le coup hardi qu'il allait lui porter.

« Les ennemis furent repoussés sur tous les points, et l'armée autrichienne profita de la nuit pour repasser les ponts; les Français, au milieu de leurs sanglants trophées, bivouaquent sur la position qu'ils occupaient avant la bataille.

« Les Autrichiens eurent dans cette journée quatre mille cinq cents morts, huit mille blessés et sept mille prisonniers; ils perdirent douze drapeaux et trente pièces de canon.

« Les Français eurent onze cents hommes tués, trois mille six cents blessés et neuf cents prisonniers. »

(*Relation de la bataille de Marengo*, par Berthier, p. 24 à 35.)



CONVENTION
APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO



Peint par **Drolling**, gravé par **Leroux**.

« Le soir même de la bataille de Marengo, Bonaparte fit des dispositions pour enlever la tête de pont et passer la Bormida de vive force. Le lendemain 15 juin, à la pointe du jour, la fusillade était déjà engagée aux avant-postes, lorsqu'un parlementaire annonça que le général Mélas demandait à faire passer un officier de son état-major chargé de propositions. Celui-ci fut conduit au quartier-général français. Après une première conférence du général en chef, Berthier, muni de pleins pouvoirs pour traiter avec M. de Mélas, se rendit à Alexandrie, et revint quelques heures après présenter à l'acceptation du consul la capitulation connue sous le titre de *Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale en Italie.* »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. III, p. 328.)

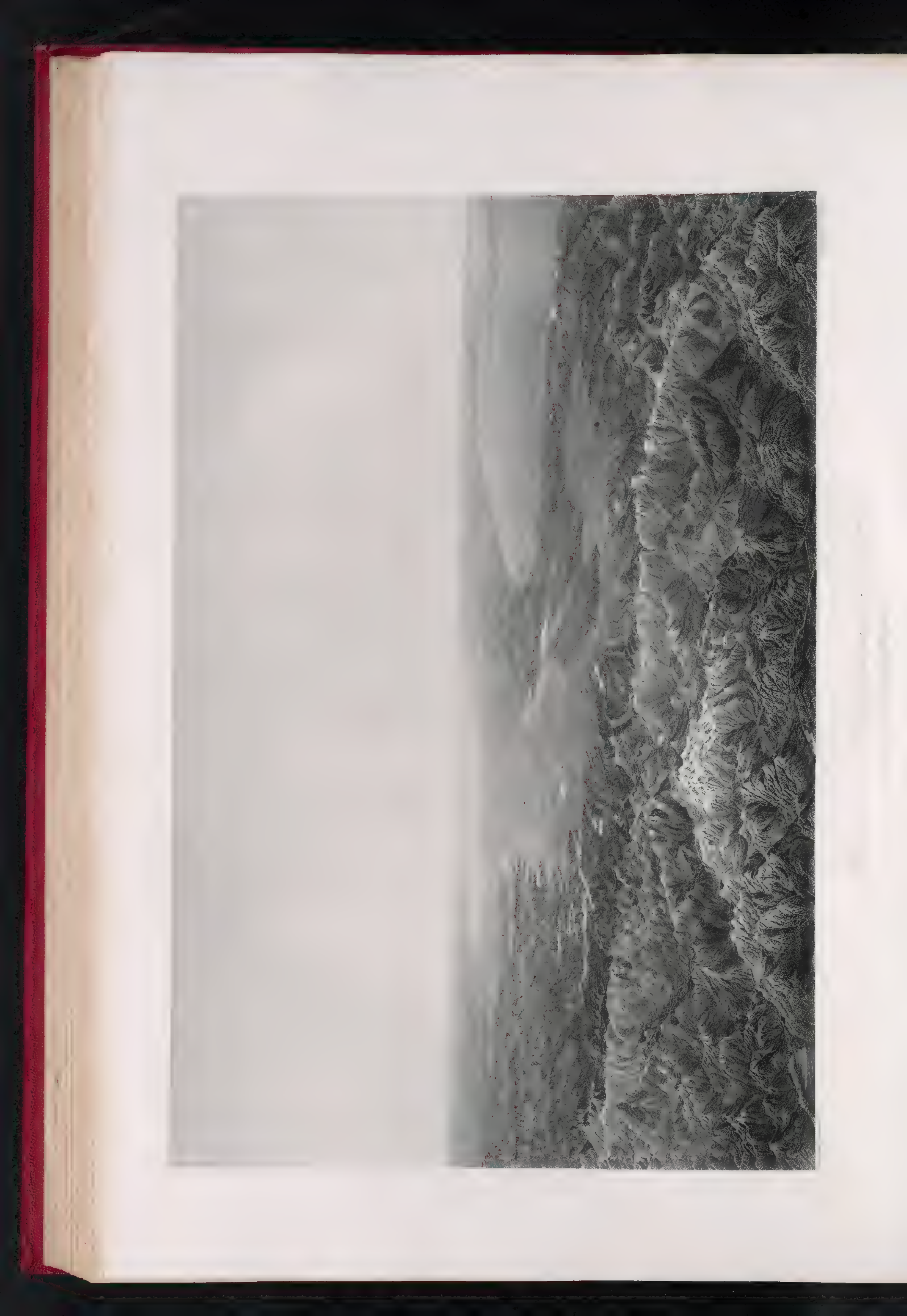
Il y eut suspension d'hostilités entre les deux armées jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighettone, d'Arona, de Plaisance, de Ceva, de Savone, la place de Coni, la ville de Gênes et le fort Urbain furent remis à l'armée française. L'armée autrichienne dut se retirer sur Mantoue.

(Art. 1, 6, 7, 8 et 11 *de la Convention.*)



Convention apres la bataille de Marengo



MARCHE
DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE
PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO,
1800.

Peint par Bagetti, gravé par Skelton.



Dans les premiers jours de mai de l'année 1800, cinq armées ou divisions françaises parurent en même temps sur les pics les plus élevés de la chaîne des Alpes. Bonaparte, sur le grand Saint-Bernard; Moncey, sur le Saint-Gothard; Bethancourt, sur le Simplon; Chabran, sur le petit Saint-Bernard; Thureau, sur le Mont-Cenis; tous, convergeant vers le même but, marchaient sur Milan.

L'armée de réserve, formée à Dijon, avait été dirigée à marches forcées sur Genève, où le premier Consul la rejoignit le 8 mai. Les troupes ayant immédiatement reçu l'ordre d'entrer dans le Valais, se mirent en mouvement. L'armée, le premier Consul à sa tête, passa le grand Saint-Bernard du 18 au 20 mai. Bonaparte arriva le 20 au bourg Saint-Pierre, et visita le même jour l'hôpital du Mont-Saint-Bernard; le général Lannes, qui commandait l'avant-garde et avait passé le 15 le grand Saint-Bernard, s'emparait d'Aoste le 17, et entrait le 19 à Châtillon.

Le 21 mai, l'armée traversait le défilé d'Albaredo près du fort de Bard, s'emparait de la ville et effectuait le passage de l'artillerie sous les murs du fort.

Le même jour, le général Lannes prenait la ville et le fort d'Ivrée, poursuivait, avec les divisions Watrin et Boudet, l'ennemi qui se retirait sur la Chiusella pour couvrir Turin, livrait les combats de la Chiusella et de Romano, entre Ivrée et Turin, le 26 mai, et prenait position le 27 à Chivas, d'où il interceptait le cours du Pô.

Le 26, la division Chabran, qui avait traversé le petit Saint-Bernard, se réunissait à la colonne principale devant le fort de Bard.

Pendant ce temps, Thureau passait le Mont-Cenis, forçait le Pas-de-Suze le 21 mai, et inquiétait Turin.

L'arrière-garde, commandée par le général Murat, devient tête de colonne et se porte sur Santhia, où le général Murat est rejoint par la division Boudet. Il marche sur Verceil, prend cette ville le 27, passe le Tesin le 31, et bat les Autrichiens à Turbigo et à Buffalora.

Le 2 juin, Bonaparte fait son entrée à Milan.

Le général Lecchi, qui, après l'entrée des troupes à Châtillon, avait reçu l'ordre de suivre, avec la légion italique, le pied des montagnes du val d'Aoste au lac Majeur, dans le double but de flanquer la route de l'armée et de se lier au corps du général Moncey, s'emparait le 28 des hauteurs de Varallo, forçait le 1er juin l'ennemi de se renfermer dans le fort d'Arona et de livrer le passage du Tesin à Sesto-Calende, et joignait à Varreze, entre le lac de Côme et le lac Majeur, le corps du général Moncey qui avait escaladé le Saint-Gothard et se dirigeait sur Milan.

MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE.

De son côté le général Bethancourt, après avoir franchi le Simplon et s'être emparé de Domo-Dossola, arrivait le 2 juin devant le fort d'Arona par la partie occidentale du lac Majeur.

Le général Lannes, parti de Chivas le 28 mai, se dirigeait sur Pavie par Crescentino, Trino et Mortara.

L'armée, dans la journée du 6 juin, passa le Pô à Crémone, à Plaisance, à Belgiojoso, et le premier Consul établit le quartier-général à Pavie, d'où il dirigea le général Lannes sur Casteggio.

Le 8 juin, Bonaparte livre la bataille de Montebello, fait ensuite déboucher ses troupes par San-Giuliano, et le 13 il attaque le village de Marengo, dont il s'empare.

Le 14 juin, bataille de Marengo.

POSITION DES FRANÇAIS EN ITALIE LE JOUR DE LA BATAILLE.

Le fort de Bard, Ivrée, Chivas, Crescentino, Treno, Verceil, occupés par la division Chabran; devant Arona, la division Bethancourt; devant le château de Milan, la division Gilly; à Crema, la division Lorge; à Brescia, la division italique; à Crémone, devant le château de Plaisance, devant Pizzeghettone, à Castel-Saint-Jean, le lieutenant général Duhesme avec la division Loison; à Pavie, la division Lapoipe; à Salé, la brigade de cavalerie de Rivaud; à Torre di Garafolo, le quartier-général et la division Monnier; en avant de San-Giuliano, le lieutenant général Lannes avec la division Watrin; à Marengo, le lieutenant général Victor avec les dragons Gardanne, Chambarlhac et les brigades de cavalerie Kellermann et Champeaux; à Rivalta, le lieutenant général Desaix avec la division Boudet; à Cassino, Acqui, Spigno, Dego et en avant de Savone, le général Masséna réuni avec le général Suchet; à Bussolino, près Suze, la division Thureau.

POSITION DES AUTRICHIENS EN ITALIE LE JOUR DE LA BATAILLE.

A Alexandrie, le général en chef Mélas avec une armée de quarante mille hommes composée des divisions d'Ott, d'Elnitz, de Haddick et de Kaim. Valence, Casale, Verrue, Turin, Ceva, Coni, Savone, Gênes, Gavi, Tortone, Bobbio, Parme, occupées par les troupes autrichiennes; Mantoue, le général Wucassowitsch; Peschiera, sa garnison; le Haut-Adige, Delowitsch; Vessona, sur les frontières du Tyrol, le général Laudon; le château de Plaisance, Pizzeghettone, le château de Milan, le fort d'Arona, occupés par les Autrichiens et assiégés ou masqués par les Français.



Village de Marengo à l'époque de la bataille (Desaix expirant)

Vue prise en avant de la Spinetta, à gauche de la grande route de Tortone à Alexandrie, d'après l'aquarelle de Bagetti. N° 715.

(Serie VI, Section 3.)

1 Dent de la Breuleire	16 Brescia	31 Pizzighettone	46 Aiguille d'Argentiere	61 Trino	76 Cherasco	91 le Grand Mont	106 Termignon	121 Mont du Chat
2 Mont Moleson	17 Bergame	32 Stradella	47 le Cramont	62 Cigliano	77 Quiers	92 Savone	107 Pont du Vant	122 S. Michel
3 Mont Cubli	18 Lecco	33 Montebello	48 le Buet	63 Rondissone	78 Pino	93 Voli	108 Modane	123 Lachambre
4 Claren	19 Turbigo	34 Broni	49 le Ourches	64 Chivas	79 Riva	94 Loano	109 S.t Andre	124 Aiguebelle
5 Tortemagne	20 Arona	35 Verceil	50 le Bouchet	65 Crescentino	80 Montcalier	95 Borghetto	110 Aiguille de Rochemre	125 Col de la Fleche
6 Gelterhorn	21 Varallo	36 Santia	51 les Fs	66 Lucane	81 Carignano	96 Ligure	111 S.t Jean de Bellevill	126 Miraval
Tete de Moutn	22 S.t Branchier	37 Buffalora	52 Bourg S.t Pierre	67 la Gauniere	82 Pignerol	97 Mondovi	112 Col de la Madeleine	127 Ventimiglia
8 Villeneuve	23 Avillano pres Turin	38 Novarre	53 Chaes	68 le Grand Vante	83 Villefranche	98 Fossano	113 Dent du Corbeau	128 Monaco
9 Dent d'Oche	24 Col de Coux	39 Mont Very	54 Tortone	69 Col du Bonhomme	84 S.t Antonio	99 Busca	114 Col Girard	129 Col de Lalbert
10 Aigle	25 Vallon	40 Verres	55 Alexandrie	70 Beaufort	85 Bussolin	100 Ch.au S.t Bernard	115 Albenga	130 Aiguille d'Arv
11 Dent de Morcl	26 Crema	41 Fort de Bard	56 Valenza	71 Col de Aranns	86 Roche Melon	101 Saluces	116 Oneglia	131 Col de la Croix
12 Saint Maurice	27 Castiglione	42 Ivree	57 Asti	72 Rapallo	87 Col d'Arna	102 Suse	117 Coni	132 Vernet
13 Col de Abondance	28 Lodi	43 Col de Cogne	58 Alba Pompeia	73 Arenzano	88 Mont Bernet	103 Chaumont	118 Mont Genevre	133 Valard d'Arvenne
14 Chatel	29 Cremone	44 Cogne	59 Lane	74 S.t Stefano di Bello	89 Tiges	104 Exilles	119 Briançon	
15 Bec Chatel	30 Plaisance	45 le Geant	60 Caval	75 Villanova	90 Montag.ne de la Paranga	105 Lans-le-bourg	120 Mont Thabor	



REPRISE DE GÊNES

LE 24 JUIN 1800.

Le 5 juin 1800, Masséna, après une défense à jamais mémorable, avait évacué Gênes, et les glorieux débris de l'armée de Ligurie se rallièrent à Savone au corps du général Suchet qui poursuivait les Autrichiens après l'abandon de la ligne du Var.

Masséna, en quittant Gênes, avait dit aux généraux autrichiens qu'il y rentrerait avant quinze jours. Le 14 juin suivant, Bonaparte était vainqueur à Marengo, et par la célèbre convention signée le lendemain à Alexandrie, les Autrichiens, en se retirant, s'engageaient à livrer aux Français, dans un délai de dix jours, toutes les places qu'ils occupaient encore en Italie. En conséquence, le général Suchet rentra à Gênes le 24 juin 1800.

PRISE DE CASTELLETTO

12 JUIN 1800.

L'armée française continuant son mouvement de concentration dans la plaine de Marengo, l'avant-garde arriva le 12 juin devant Castelletto (Castelgio).

Le général Watrin se précipita sur le bourg qu'il enleva et perdit deux fois. Le général Ott ayant fait donner ses derniers bataillons, le combat se renouvela avec plus de fureur; de part et d'autre on faisait des prodiges de valeur. Les troupes autrichiennes, aguerries par tant d'exploits autour de Gênes, combattaient pour le salut de leur armée, et les Français, conduits par un chef intrépide, n'ignoraient pas qu'il y allait de leur existence s'ils reculaient d'un pas.

Enfin l'arrivée du général Victor, avec quelques bataillons de la division Gardane, fixa la victoire. Oreilly, pressé dans Castelletto, ne parvint à s'en tirer qu'en sacrifiant un grand nombre de prisonniers.

Cette sanglante journée, où Lannes s'était couvert de gloire, coûta quatre à cinq mille hommes aux Autrichiens, résultat d'autant plus funeste pour eux qu'il ébranla le moral de leur armée à l'instant où les Français, électrisés par tant de succès, voyaient redoubler leur courage.





Bataille de [illegible]

[illegible]

BATAILLE DE HOCHSTETT,

19 JUIN 1800.

Peint par H. Lecomte, gravé par Outhwaite.

L'armée d'Allemagne, après avoir passé le Rhin et livré les batailles d'Engen, de Moeskirch, de Biberach, le combat de Stockach et celui de Memmingen, forcé l'armée autrichienne à se retirer sur la rive gauche du Danube et dans le camp retranché d'Ulm, s'était avancée jusqu'au-delà de l'Iller. Cet heureux début de la campagne promettait de plus grands avantages; mais le général Moreau, ayant détaché de son armée douze mille hommes de troupes d'élite, demandés par le premier Consul pour renforcer l'armée de réserve en Italie, se vit alors contraint d'arrêter sa marche et de se borner à conserver les positions qu'il occupait dans l'Allemagne. Cependant, rapporte l'auteur du *Précis des événements militaires*, « l'armée française subsistait difficilement; elle avait épuisé les ressources du pays compris entre le Danube et le Tyrol; celles de la Haute-Souabe avaient été détruites ou dévorées dès l'ouverture de la campagne; la Suisse n'en pouvait fournir que de très faibles et trop éloignées, tandis que l'armée autrichienne était au contraire abondamment pourvue. Ses magasins à Ulm étaient alimentés par le duché de Wurtemberg, le haut Palatinat, la Bavière, et même par la Bohême, dont les convois ne pouvaient être inquiétés. Le général Moreau, jugeant bien que dans ce système de temporisation prescrit au baron de Kray la balance allait pencher en faveur de celui qui pourrait subsister le plus longtemps sur son terrain, hâta l'exécution du plan qu'il avait conçu.

« Passer le Danube au-dessus de Donauwert, couper la ligne d'opérations de l'armée autrichienne, la forcer, en l'isolant de ses magasins et de sa base, à abandonner la place d'Ulm, à combattre sur un terrain où les chances seraient égales, à faire une retraite excentrique en livrant la Bavière au vainqueur, tel était ce projet si hardi que, sans les motifs pressants que nous venons d'exposer, on pourrait le taxer de témérité. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 39.)

« Moreau commence par se rendre maître du cours du Lech; cette rivière, grossie par la fonte des neiges, n'étant plus guéable, il en détruisit tous les ponts, et pendant qu'il dirigeait la plus grande partie de ses troupes du côté de Donauwert, il faisait agir sa gauche sur l'Iller, où, en attaquant les postes avancés de l'armée autrichienne, il attirait l'attention du général Kray et l'isolait dans son camp retranché d'Ulm. Le 16 juin, l'armée française avait pris position, en avant de Laz, en face de la rive droite du Danube, et cependant l'armée autrichienne occupait Gunzbourg et Wertingen, qui restait toujours immobile dans Ulm.

« Le général Moreau fit alors attaquer les postes autrichiens qui défendaient la rive droite du Danube, et, pendant qu'il ordonnait des démonstrations d'un côté à Gunzbourg et de l'autre entre Lewingen et Dilengen, il se portait pendant ce temps avec une partie de ses forces et sa réserve derrière les bois vis-à-vis Blendheim et Greinheim. »

(*Extrait du précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas.)

Enfin le 19, à la pointe du jour, l'armée française ayant attaqué sur différents points et commencé le passage du Danube à Blendheim, « l'alarme, dit l'auteur du *Précis des événements militaires*, p. 49, fut donnée sur toute la ligne, et les commandants autrichiens ne purent plus avoir de doute sur le véritable point d'attaque; ceux des places les plus voisines, Delhugoa et Donauwert, accoururent avec tout ce qu'ils purent rassembler de forces, etc. »

BATAILLE DE HOCHSTETT.

« Le général Kray, promptement averti à Ulm, avait détaché la plus grande partie de sa cavalerie sous les ordres du général Klinglin et toute son artillerie légère pour soutenir l'infanterie, qui, plus rapprochée du lieu de l'action, s'était déjà mise en mouvement vers les cinq heures du soir. Lorsque ces troupes arrivèrent, une partie de l'armée française avait passé le Danube à Lewingen; l'action devint bientôt générale. On se battait avec acharnement; le général Moreau pressait le passage de ses troupes sur la rive gauche; il voulait prévenir l'arrivée des colonnes d'infanterie que le général Kray pouvait tirer de son camp d'Ulm et qui pouvaient arriver pendant la nuit; il se porta de sa personne avec la réserve de cavalerie à son aile droite qui formait alors son avant-garde. Il restait à peine deux heures de jour, lorsque, cette réserve étant réunie à la cavalerie du général Lecourbe, le général en chef la forma par échelons, fit soutenir ses flancs par l'artillerie et ordonna d'attaquer.

« La cavalerie française s'avança en bon ordre; elle aborda franchement celle des Autrichiens, qui resserra ses lignes pour la recevoir. Le combat s'engagea sur tous les points; il fut sanglant, opiniâtre, et se prolongea bien avant dans la nuit. La cavalerie autrichienne soutint dans cette grande mêlée sa réputation de valeur et de solidité; la cavalerie française y fonda la sienne, et, quoique inférieure en nombre, prit, par la précision de ses mouvements, par sa force d'impulsion, par la prestesse de ses ralliements et la vivacité de ses attaques, une supériorité décidée. Les généraux Moreau et Lecourbe, au plus fort de l'action, chargèrent eux-mêmes plusieurs fois, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir forcé les Autrichiens à repasser la Brentz. Ceux-ci ne pouvaient se soutenir plus longtemps dans cette position avancée, le corps d'infanterie qui servait d'appui, de pivot à leur aile droite ayant été repoussé, et Gundelfengen enlevé de vive force.

« Ainsi finit cette longue bataille ou plutôt cette suite de grands combats, dans un espace de sept à huit lieues, sur la rive gauche du Danube, dans les plaines d'Hochstett. C'est une circonstance digne de remarque qu'à la même époque, seulement à trois jours de différence, du 16 au 19 juin, Moreau, qui aurait pu recevoir à Hochstett la nouvelle de la bataille de Marengo, remportait sur le Danube, et par la même manœuvre, un avantage pareil à celui que Bonaparte remportait sur le Pô.

« Les trophées des combats d'Hochstett sur le champ de bataille ne furent pas moindres pour les Français que ceux de Marengo, puisque cinq mille prisonniers, vingt pièces de canon, plusieurs drapeaux et étendards restèrent entre leurs mains. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 53 à 56.)



MOREAU (Jean-Victor)

Né à Morlaix en 1763; — lieutenant-colonel au premier bataillon d'Ille-et-Vilaine en 1792; général de division en 1794; général en chef de l'armée du Nord en 1796. — mort le 26 août 1813.

Portrait tiré de la Salle de 1792, dessiné par Massard, gravé par Nivet. N° 717.

(Série VI, Section 3.)



de Hohenlinden

BATAILLE DE HOHENLINDEN,

3 DECEMBRE 1800.

Peint par SCHOPIN en 1837, gravé par FRILLEY.



La bataille d'Hochstett, ainsi que la bataille de Marengo, ne tardèrent pas à être suivies d'un armistice. Les hostilités furent successivement suspendues, d'abord en Italie et ensuite en Allemagne. On ouvrit des négociations, on parla de paix; mais ces négociations n'ayant point eu le résultat qu'on en attendait, on se prépara de part et d'autre à recommencer la guerre.

La France avait profité de l'armistice pour porter au complet toute son armée. Celle d'Allemagne avait reçu de nombreux renforts; elle occupait sur la rive gauche de l'Inn tout le pays compris entre les gorges du Tyrol, depuis le Voralberg jusqu'au-delà de la forêt d'Ebersberg, en avant de Munich.

L'armée impériale avait été considérablement augmentée; elle ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes et s'étendait sur la rive droite de la rivière, également jusqu'au Tyrol.

L'archiduc Jean la commandait, et, fort de sa supériorité, il avait résolu de prendre l'offensive.

« Lors de la dénonciation de l'armistice, les deux armées se trouvant dans ces positions, séparées par le cours de l'Inn, et les Autrichiens étant maîtres des passages à cause de la forte domination de la rive droite, depuis Wasserbourg jusqu'à Passau, il était difficile de pénétrer leurs desseins et de juger s'ils prendraient l'offensive en avant de cette rivière, ou s'ils se borneraient à en défendre le passage.

« L'Inn, sortant du Tyrol après s'être ouvert un passage par la gorge de Kuffstein, coule avec la rapidité des torrents à travers les débris de la barrière qu'il a forcée, dans la direction du sud au nord, jusqu'à Wasserbourg; il fléchit et dévie ensuite à l'est, au-dessous de Craybourg. L'intervalle entre le lit profond et resserré de cette grande rivière et celui de l'Iser, à la hauteur de Munich, est de douze à quinze lieues. Vers le milieu de cet intervalle, et précisément au partage des eaux, se trouvent la forêt ou plutôt les bois de Hohenlinden, qui, jetés, pour ainsi dire, par masses presque contiguës, forment, parallèlement aux cours des deux rivières, une ligne, une estacade naturelle de six à sept lieues d'étendue et d'une profondeur moyenne d'une lieue et demie. Les deux chaussées de Munich à Wasserbourg et de Munich à Mühldorf traversent cette forêt de sapins, épaisse et serrée dans plusieurs parties, et principalement entre le hameau de Hohenlinden, où se trouve la poste, et le village de Mattenpot, qui est dans une éclaircie, à l'entrée du défilé, en venant de Mühldorf. Le village d'Ebersberg, sur la chaussée de Wasserbourg, à deux lieues sur la droite de Hohenlinden, est sur la lisière de la forêt et à la tête du second défilé. On ne trouve entre ces deux routes que des chemins vicinaux, des communications pour les coupes de bois, et qui sont presque impraticables en hiver.

« A la gauche de Hohenlinden la forêt continue, bordant la route qui va à Mosbourg et Landshut par Hartof et Erding.

« Depuis Mühldorf jusqu'à Hohenlinden, qui est le point central entre l'Inn et l'Iser, le pays est montueux, tourmenté, coupé par des ruisseaux, parsemé de bouquets de bois, et ce n'est qu'a-

près avoir traversé la forêt et dépassé Hohenlinden, qu'on entre dans la belle plaine qui s'étend jusqu'aux bords de l'Iser. »

Le général Moreau, dans la position de Hohenlinden, attendait le résultat des premières opérations de l'armée impériale. Il s'était retiré avec une partie de ses troupes, l'aile gauche de son armée, entre Hohenlinden et Hartoffen. Une division, celle du général Richepanse, occupait Ebersberg en dehors de la forêt, sur la droite de Hohenlinden; une autre, celle du général Decaen, se trouvait en arrière.

L'armée autrichienne était en marche; « le mouvement des principales forces de l'ennemi, décidément dirigé sur Munich par la grande chaussée de Mühldorf, et ceux des corps détachés de son aile droite indiquant l'effort qu'il méditait de faire contre la gauche de l'armée française, le général Moreau envoya au général Richepanse, à Ebersberg, l'ordre de se mettre en mouvement à la pointe du jour, et de marcher par Saint-Christophe sur Mattenpot, pour tomber sur les derrières de l'armée autrichienne, lorsqu'elle serait engagée dans le défilé. Le général Decaen reçut à Zornottingen celui de suivre le général Richepanse.

« Le 3 décembre, l'armée impériale, sur trois colonnes, suivait son mouvement sur Munich; elle marchait à travers la forêt d'Ebersberg, traversant Mattenpot, et elle arriva à Hohenlinden où elle rencontra les troupes françaises.

« Le général Moreau, qui lui barrait le passage avec le corps du général Grenier, y soutint tous les efforts de l'armée impériale. »

Pendant ce temps on se battait à Mattenpot. Le général Richepanse, parti d'Ebersberg, avait porté sa division à Saint-Christophe suivant l'ordre qu'il en avait reçu; « il marchait à la tête de sa colonne à travers les bois, par des chemins affreux, dont les guides ne pouvaient même reconnaître la direction, parce que la neige, qui tombait comme par nuées, effaçait toutes les traces et ne permettait pas de démêler les objets à dix pas devant soi. La moitié de la division (la huitième et la quarante-huitième de ligne, et le premier régiment de chasseurs) avait dépassé Saint-Christophe, » lorsqu'elle rencontra un corps considérable de l'armée autrichienne, qui, en l'attaquant par le flanc, l'avait séparé de la moitié de ses troupes. Ne s'arrêtant pas à combattre, et suivant l'ordre qu'il avait reçu, après avoir recommandé au général Drouet de tenir jusqu'à l'arrivée du général Decaen qui venait sur les derrières et pouvait le dégager, il suivit sa route à travers les bois, marchant toujours dans la direction qui lui était ordonnée.

Le général Richepanse arrivant à Mattenpot y rencontra l'arrière-garde de l'armée impériale, qui défendait l'entrée de la forêt; il n'avait plus que cinq mille hommes sous ses ordres, le régiment de chasseurs par qui il avait fait commencer l'attaque ayant été ramené.

« Le général Richepanse, rapporte l'auteur du *Précis des événements militaires*, se détermine à se jeter en masse dans le défilé pour porter le désordre sur les derrières de l'ennemi.

« Cette manœuvre fut exécutée avec la rapidité de la foudre. Le général Walther, prenant le commandement de la droite, en se dirigeant vers la forêt, contint la cavalerie, lui faisant tête et combattant en arrière-garde, pendant que Richepanse, à la tête de la quarante-huitième, pénétra dans la forêt de Hohenlinden.

« Plusieurs décharges à mitraille, et la mousqueterie des tirailleurs répandus dans les bois des deux côtés de la route, ne firent qu'accélérer le mouvement des Français. Trois bataillons de grenadiers hongrois réunis en colonne serrée, barrant la chaussée, s'avancèrent au pas de charge. » Dans ce moment décisif, Richepanse, à la tête des grenadiers de la quarante-huitième, chargea à la baïonnette. « Le choc fut terrible, les Hongrois furent culbutés; l'impulsion une fois donnée, la colonne française renversa toutes les masses qui lui furent successivement opposées.

BATAILLE DE HOHENLINDEN.

« Ceci se passait au moment même où le général Ney enfonçait, à la sortie du défilé, vers Hohenlinden, les bataillons qui tentaient de s'y maintenir. On vit alors cette énorme colonne, pressée de toutes parts dans le défilé, tourbillonner, rompre ses rangs et se précipiter en désordre dans la forêt.... Quatre-vingt-sept pièces d'artillerie furent abandonnées sur la chaussée couverte de cadavres, de blessés, de chevaux épouvantés, d'armes et de débris de toute espèce. Ce fut au milieu de cette scène de carnage que les troupes de Ney et de Richepanse se reconnurent, et annoncèrent par leurs cris de victoire que la réunion était opérée.

« A quatre heures du soir, onze mille prisonniers, dont cent soixante-dix-neuf officiers, les généraux Deroy et Spanocchi, cent pièces de canon, étaient entre les mains des Français. »

(*Extrait du Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. V, p. 98 à 129.)



Ornement tiré du bassin de la Pyramide, dessiné par Raynaud, gravé par Gouland.

N° 718

PASSAGE DE L'INN,

9 DÉCEMBRE 1800.

Peint par SIMEON FORT, gravé par SKELTON.

La retraite des Autrichiens du champ de bataille de Hohenlinden s'était opérée dans la nuit du 3 au 4 décembre avec une grande confusion... L'armée de Moreau s'était mise en marche dès le 4 au matin pour suivre l'ennemi. Le 9 novembre, à six heures du matin, la division Montrichard se serra en masse vers Kirchdorf; une batterie de vingt-huit pièces fut établie pour protéger les travaux : les pontonniers, dirigés par les colonels Negre et Galbois, se jetèrent dans les premières barques avec quelques compagnies de tirailleurs. Les travaux commencèrent aussitôt, et on les poussa avec tant d'activité qu'en moins de trois heures le pont fut achevé. Dans l'intervalle on avait continué à débarquer successivement quelques bataillons pour assurer la protection des travailleurs et doubler les probabilités du succès.

Les faibles pelotons ennemis qui surveillaient ce point, hors d'état de résister au feu violent de l'artillerie et à des forces supérieures, se retirèrent sur Stephanskirch.

En même temps que ceci se passait, Lecourbe avait fait placer une batterie en face de Rosenheim, non-seulement pour faire diversion à l'attaque, mais encore pour empêcher l'ennemi d'incendier les piles de ce pont, afin que les trois divisions du centre pussent franchir l'Inn sans faire le long détour de Neu-Peurn. Ces précautions devinrent inutiles; les restes du pont ayant été réduits en cendre, les divisions Grouchy et Decaen furent obligées de suivre celle de Montrichard; Richepanse resta seul devant Rosenheim pour marquer ce passage et rétablir le pont.

Cependant les impériaux, avertis par le bruit du canon et par le rapport de leurs postes, avaient eu le temps de renforcer le cordon de l'Inn; mais attaqués par les brigades Schinner et Roussel, ils opérèrent bientôt leur retraite. On les suivit derrière la Sinzbach d'où ils furent également culbutés. Leur perte, qui s'éleva à trois cents hommes, eût été plus considérable si la brigade Puthod qui devait les tourner par Endorf, pour leur couper la route de Seebruck, avait pu arriver à sa destination...

Ainsi une des lignes militaires, les plus formidables de l'Europe, avait été franchie en quelques heures sans perdre un homme, et Moreau, encouragé par des succès si faciles, conçut l'espoir de renverser les deux seules barrières que l'Autriche eût à lui opposer.

(*Histoire des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIV, p. 144-145.)



N° 718 *bis*.
(Serie VI, Section 3.)



Passage de l'Inn
[illegible] décembre 1800

PASSAGE DU MINCIO, BATAILLE DE POZZOLO,

25 DÉCEMBRE 1800

Peint par Bellangé, gravé par Brunellière.

L'armistice ne fut dénoncé en Italie que le 5 décembre, et les hostilités étaient à peine commencées que déjà la nouvelle de la victoire de Hohenlinden avait parcouru tous les rangs de l'armée.

Le général Brune, qui avait remplacé le général Masséna dans le commandement général, voulant porter la guerre au-delà de l'Adige, avait résolu d'exécuter le passage du Mincio de vive force; il avait en conséquence transmis ses ordres à tous les commandants des divers corps de son armée. Le général Dupont devait se porter à la Volta avec le sien composé d'environ huit à neuf mille hommes, destiné à exécuter une fausse manœuvre, « en jetant un pont à Molino della Volta, en face de Pozzolo, pendant que le grand passage s'exécuterait le même jour, 25 décembre, à Montzambano.

« Le lieutenant général Suchet, en quittant la Volta pour remonter le fleuve et se réunir à l'aile gauche, à l'avant-garde et à la réserve pour le passage de Montzambano.

« Un retard survenu dans la réunion des troupes au rendez-vous général, retardant le passage à Montzambano, le général Dupont reçut l'ordre de ne commencer aucune action importante sur la rive gauche, etc.

« C'était trop tard, l'affaire était fortement engagée; il fallait livrer ou recevoir la bataille; la moindre hésitation entraînait la perte totale de tout ce qui avait passé le pont. »

On se trouvait en présence d'un corps de l'armée autrichienne fort de quarante-cinq bataillons et douze régiments de cavalerie (environ quarante mille hommes), et on se battait déjà à Pozzolo.

Le général Bellegarde ayant concentré ses attaques sur Pozzolo était parvenu à s'en emparer. « Le pont était à découvert, une colonne autrichienne, longeant le Mincio, n'en était pas éloignée de plus de cent toises. Dans cette situation presque désespérée, le général Dupont, ralliant la division Monnier, que celle de Gazan vint soutenir, et saisissant un moment d'hésitation de l'ennemi, ordonna une charge générale sur toute la ligne; elle fut exécutée avec tant d'ensemble et d'impétuosité, et si bien secondée par les feux bien dirigés de la rive droite, que les Autrichiens perdirent en un instant tout le terrain qu'ils avaient gagné. Le général Watrin leur enleva près de mille prisonniers, un drapeau et cinq pièces de canon. Le général Gazan attaqua à la baïonnette et reprit le village de Pozzolo. »

Le combat, commencé dès le matin, ne se termina que dans la nuit; le village de Pozzolo fut pris et repris jusqu'à trois fois.

« Les Autrichiens eurent dans cette journée plus de quatre mille hommes hors de combat, parmi lesquels se trouvait le lieutenant général Kaim, grièvement blessé; deux mille prisonniers et neuf pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français, qui firent aussi dans cette journée des pertes très sensibles, quoique dans une moindre proportion, eu égard à leur infériorité numérique; ils eurent de mille à douze cents tués ou blessés. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. V, p. 252 à 266.)



COMBAT NAVAL DANS LA BAIE D'ALGÉSIRAS,

5 JUILLET 1801.

Peint par MOREL FATIO, gravé par CHAVANE.



Le contre-amiral Linois, à la tête d'une division navale, faisait voile vers Cadix où il devait faire sa jonction avec l'escadre espagnole. Arrivé dans le détroit de Gibraltar, il apprit que Cadix était étroitement bloqué, et que l'amiral Saumarès marchait à sa rencontre avec des forces supérieures. Il se retira alors à Algésiras, où il se plaça sous la protection des batteries de terre pour se défendre en cas d'attaque.

L'escadre anglaise, composée de six vaisseaux de ligne : *le Vénérable*, *le Pompée*, vaisseau amiral, *l'Audacious*, *le Cæsar*, *le Spencer* et *l'Annibal*, arriva devant Algésiras le 6 juillet.

L'amiral Linois n'avait que trois vaisseaux et une frégate : *le Formidable*, *le Desaix*, *l'Indomptable* et *le Muiron*. Il donna l'ordre de s'embosser.

« La droite des Français appuyait à une batterie de sept pièces de vingt-quatre placée sur une île rocailleuse, nommée l'île Verte, et la gauche se trouvait dans la direction d'une autre batterie qui portait le nom de Saint-Jacques, mais dont elle se trouvait assez éloignée pour rendre possible la manœuvre du général anglais.

« Linois, qui s'était placé lui-même à cette extrémité de sa ligne, ne balança pas un moment pour la replier obliquement, faisant échouer ses vaisseaux entre les deux batteries, et, afin de mieux assurer ce flanc gauche, huit chaloupes canonnières espagnoles furent disposées au nord de la batterie de Saint-Jacques.

« Ses adversaires se présentèrent au combat avec l'assurance que leur donnait une supériorité de plus du double. Linois les reçut avec la même résolution.

« Le parti qu'il venait de prendre avait mis l'avant-garde ennemie dans l'impossibilité de le doubler; *l'Annibal*, qui en formait la tête, tombé sous le triple feu des canonnières espagnoles, du *Formidable*, que montait Linois, et de la batterie de Saint-Jacques, servie par le général Devaux, avec des troupes de terre françaises, fut démâté et mis hors de combat; le vaisseau qui suivait, presque aussi maltraité, dut se faire remorquer par une frégate.

« A l'aile opposée le vaisseau anglais *le Pompée* ne fut pas plus heureux; *l'Indomptable* l'accueillit par un feu aussi vif que bien dirigé, et la batterie de l'île Verte le seconda d'abord de son mieux. Cependant les Espagnols se relâchant de leur zèle, et les Anglais ayant paru vouloir enlever l'île, la frégate *le Muiron* fit débarquer les troupes qu'elle avait à bord, et ces braves fantassins servirent la batterie avec tant de vivacité que le vaisseau anglais, foudroyé de tous côtés, perdit ses mâts et tomba en dérive. Saumarès fit cesser le combat et se replia sur Gibraltar avec les quatre vaisseaux qui lui restaient. »

(*Hist. des guerres de la Révolution*, par Jomini, t. XIV, p. 366 à 368.)

Ornement tiré de la Salle des Marines, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.





Combat naval dans la baie d'Algésiras.

Juillet 1801

COMBAT NAVAL DEVANT CADIX,

13 JUILLET 1801.

Peint par Gilbert, gravé par Skelton.

L'escadre espagnole était sortie de Cadix et avait opéré sa jonction à Algésiras avec la division du contre-amiral Linois; l'armée combinée faisait route pour rentrer à Cadix. Le vaisseau *le Formidable*, commandé par le capitaine Troude, n'ayant pu suivre la marche à cause du mauvais état où se trouvait sa mâture depuis le combat d'Algésiras, se trouva, le 13 juillet, à la pointe du jour, en présence de trois vaisseaux anglais, *le Cæsar*, *le Spencer*, *le Vénérable*, et la frégate anglaise *la Tamise* faisant partie de l'escadre de l'amiral Saumarès. Le vent étant venu à tomber, « *le Vénérable* put seul s'engager avec *le Formidable*. Le feu commença à sept heures et demie, et la distance entre les deux vaisseaux diminua jusqu'à portée de pistolet. Après une heure d'engagement le grand mât du *Vénérable* tomba, et les deux autres étaient criblés. *Le Formidable*, débarrassé de ce vaisseau, qui pouvait seul retarder sa marche, fit voile et gagna le large. *Le Vénérable* ne pouvant plus gouverner, alla à la côte, près de Santi-Petri. Il en fut retiré par la frégate *le Thames* et les canots des autres vaisseaux anglais, qui le remorquèrent jusqu'à Gibraltar. »

(*Annales maritimes*, par M. Bajot, t. II, p. 726.)



Ornement tiré de la Nappe d'Eau (parc de Versailles), dessiné par Raynaud, gravé par Lavoignat.



Combat Naval devant Cadix

(Juillet [illegible])

COMBAT NAVAL DEVANT BOULOGNE

ENTRE LA FLOTTILLE FRANÇAISE ET LA CROISIÈRE ANGLAISE

LE 26 AOUT 1804.

Avant de quitter Boulogne, Napoléon eut occasion d'assister à un combat de la flottille contre la division anglaise. Le 26 août, à deux heures de l'après-midi, il était en rade, inspectant dans son canot la ligne d'embossement, composée, suivant l'usage, de cent cinquante à deux cents chaloupes et péniches. L'escadre anglaise, mouillée au large, était forte de deux vaisseaux, deux frégates, sept corvettes, six bricks, deux lougres et un cotre, en tout vingt voiles. Une corvette, se détachant du gros de la division ennemie, vint se placer à l'extrêmité de notre ligne d'embossement, pour l'observer et lui envoyer quelques bordées. L'amiral alors donna l'ordre à la première division des canonnières, commandée par le capitaine Leray, de lever l'ancre et de se diriger toutes ensemble sur la corvette, manœuvre qu'elles exécutèrent et qui força celle-ci à se retirer immédiatement. Voyant cela, les Anglais formèrent un détachement composé d'une frégate, de plusieurs corvettes ou bricks, et du cotre, pour contraindre nos canonnières à se replier à leur tour, et les empêcher de regagner leur position accoutumée. L'empereur, qui était dans son canot avec l'amiral Brueix, les ministres de la guerre et de la marine et plusieurs maréchaux, se porta au milieu des chaloupes qui combattaient, et, pour leur donner l'exemple, fit mettre le cap sur la frégate, qui s'avançait à toutes voiles. Celle-ci, voyant le canot impérial tout pavoisé, avait réservé son feu. Napoléon, la lunette à la main, l'observait, lorsque tout à coup elle lâcha sa bordée sur le canot qui portait César et sa fortune. Personne ne fut blessé. Tous les bâtiments français, témoins de cette scène, s'étaient avancés pour couvrir, en le dépassant, le canot de l'empereur. La division anglaise, assaillie à son tour par une grêle de boulets et de mitraille, se mit à rétrograder peu à peu. Cependant la seconde division de chaloupes canonnières, commandée par le capitaine Pevrieu, avait levé l'ancre et s'était portée sur l'ennemi. Bientôt la frégate, maltraitée et gouvernant à peine, fut obligée de gagner le large à toutes voiles. Les corvettes suivirent ce mouvement de retraite, quelques-unes fort avariées, et le cotre tellement criblé qu'on le vit couler à fond.

(THIERS, *Histoire du consulat et de l'empire*, livre XX.)





LA CONSULTA DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE

RÉUNIE EN COMICES A LYON

DÉCERNE LA PRÉSIDENCE AU PREMIER CONSUL BONAPARTE

26 JANVIER 1802.

Peint par MONSIAU, gravé par TORLET.

« Le 14 novembre 1801 une proclamation de la commission extraordinaire du Gouvernement annonça au peuple cisalpin la convocation d'une consulta extraordinaire à Lyon, pour fonder les bases de la république, sous les auspices et en présence du premier Consul de la république française. »

Tous les membres de la consulta, au nombre de quatre cent cinquante-deux, furent réunis le 31 décembre.

La consulta ouvrit ses séances le 4 janvier 1802, et le premier Consul devait assister à la séance de clôture fixée au 26 janvier.

« On avait élevé dans la salle destinée à l'assemblée générale, en face du fauteuil du président, une tribune pour le premier Consul; elle était ornée de trophées qui rappelaient ses victoires en Italie et en Egypte.

« Le général Bonaparte, accompagné de ses ministres et d'un nombreux cortége civil et militaire, se rendit à la séance de la consulta. »

Après le discours du premier Consul, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, conseiller d'état, donna lecture de la constitution de la république cisalpine. Les membres de la consulta demandèrent ensuite à l'unanimité qu'elle prît le nom de République italienne, et avant la clôture de la séance on proclama les listes des colléges et les noms des principaux membres du Gouvernement :

« Le général Bonaparte, président;

« De Melzi, vice-président;

« Guicciardi, secrétaire d'état;

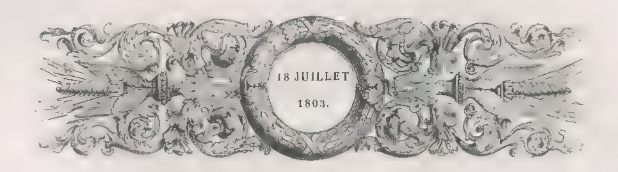
« Et Spanocchi, grand-juge. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. VIII, p. 46 à 57.)

Ornement dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.



La Consulte de la République Cisalpine réunie à Lyon, défère la présidence au premier Consul Bonaparte [illegible]



ENTRÉE DE BONAPARTE A ANVERS,

Peint par **Van Brée**, gravé par **Brunelière**.

On lit dans le *Moniteur* du 6 messidor an XI (25 juin 1803) : « Le Premier Consul est parti aujourd'hui pour les départements du Nord; il arrivera samedi soir (25 juin 1803) à Amiens. »

Le général Bonaparte se rendit ensuite à Abbeville, Boulogne, Dunkerque et Lille, où il séjourna quelques jours; il se dirigea ensuite sur Gand, et il arriva à Anvers le 18 juillet, à cinq heures du soir; il était accompagné de madame Bonaparte. Le général Bonaparte fut reçu dans le port à son débarquement par toutes les autorités : le général Paradis, commandant de la ville d'Anvers; M. d'Herbouville, préfet du département, et les conseillers de préfecture; M. Werenbrouck, maire de la ville, avec tous les membres du corps municipal, les présidents et juges des tribunaux.

Le Premier Consul et madame Bonaparte, accompagnée de mesdames de Talhouet et de Rémusat, étaient dans un canot avec l'amiral Decrès, ministre de la marine, le général Duroc, M. Maret, secrétaire d'état, et le préfet du palais Salmatoris. Dans le même canot, dirigé par le capitaine Hourt, se trouvait aussi le mamelouck Roustan.

M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, M. Chaptal, ministre de l'intérieur, les généraux Caulaincourt, Savary, Lauriston et le colonel Lebrun, aides-de-camp du Premier Consul, le général Soult, colonel général de la garde, le conseiller d'état Forfait, les généraux Belliard et de Rilly, débarquèrent avant le Premier Consul.

Les chasseurs à cheval, commandés alors par Eugène Beauharnais, formaient l'escorte; ils passèrent la rivière dans plusieurs canots.



Ornement tiré de la salle de Marengo, dessiné par Raynaud, gravé par Porret et Belhatte.

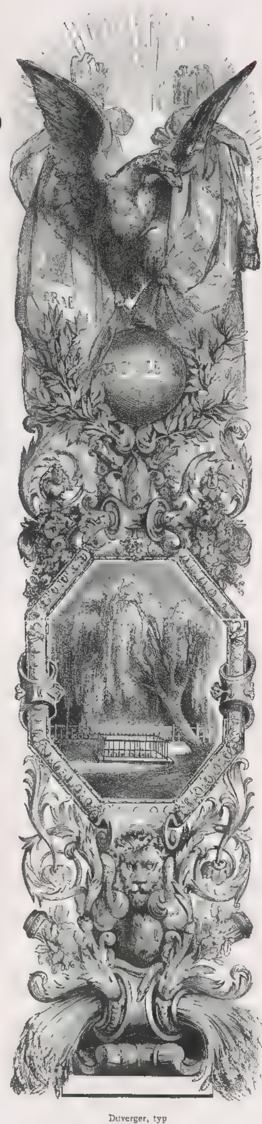


GALERIES HISTORIQUES

DE

VERSAILLES





SÉRIE VII

RÈGNE DE NAPOLÉON

EMPIRE

ANNÉES 1804 A 1814

Duverger, typ

GALERIES

HISTORIQUES

DE VERSAILLES



Duverger typ

SÉRIE VII — SECTION I

EMPIRE

DE LA PROMOTION A L'EMPIRE AU 30 SEPTEMBRE 1806

CAMPAGNE D'AUTRICHE

NAPOLÉON

RECOIT A SAINT-CLOUD

LE SÉNATUS-CONSULTE QUI LE PROCLAME EMPEREUR DES FRANÇAIS,

18 MAI 1804.

Peint par ROUGET, gravé par PIGEOT.

Le *Moniteur* du 29 floréal an XII (19 mai 1804) rapporte, à l'article Paris :

« Le Sénat, présidé par le consul Cambacérès, a décrété dans la séance de ce jour, à laquelle assistait le consul Lebrun et où les ministres étaient présents, le sénatus-consulte organique qui défère le titre d'Empereur au premier consul.

« Il a été arrêté de se transporter sur l'heure à Saint-Cloud, à l'effet de présenter le sénatus-consulte organique à l'Empereur. Il s'est mis en marche immédiatement après la fin de la séance. Le cortége était accompagné de plusieurs corps de troupes.

« Le Sénat à son arrivée a été admis aussitôt à l'audience de l'Empereur. »

La réception eut lieu dans la grande galerie : le premier consul était accompagné de madame Bonaparte, de ses aides-de-camp et des officiers généraux de service auprès de sa personne.



Tiré du Petit-Trianon, dessiné par LEMERCIER, gravé par BRUDZLOWICZ.



NAPOLÉON

AUX INVALIDES

DISTRIBUE LES CROIX DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

15 JUILLET 1804.

Peint par DEBRET, gravé par CHAILLOT.

Une loi, en date du 19 mai 1802, avait institué l'ordre de la Légion-d'Honneur Les membres n'étaient pas encore reçus. La première cérémonie de réception eut lieu le 26 messidor an XII (15 juillet 1804) dans l'église des Invalides.

L'Empereur, précédé par les maréchaux de l'empire, par le prince Connétable, et suivi des colonels généraux de sa garde et des grands-officiers de la couronne, se rendit à cheval aux Invalides, où il fut reçu en dehors de la grille par le gouverneur qui lui présenta les clefs de l'hôtel. Le cardinal archevêque de Paris avec son clergé le reçut à la porte de l'église et lui présenta l'encens et l'eau bénite.

Sa Majesté s'étant placée sur le trône, le cardinal-légat célébra la messe.

« Après l'Evangile les grands-officiers de la Légion-d'Honneur, appelés successivement par le grand-chancelier, se sont approchés du trône et ont prêté leur serment.

« L'appel des grands-officiers fini, l'Empereur s'est couvert, et, s'adressant aux commandants, officiers et légionnaires, a prononcé d'une voix forte et animée ces mots :

« Commandants, officiers, légionnaires, citoyens et soldats, vous jurez sur votre honneur de vous dévouer au service de l'empire et à la conservation de son territoire, dans son intégrité; à la défense de l'Empereur, des lois de la République et des propriétés qu'elles ont consacrées; de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise qui tendrait à rétablir le régime féodal; enfin vous jurez de concourir de tout votre pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité, bases premières de nos constitutions. Vous le jurez.

« Tous les membres de la Légion, debout, la main élevée, ont répété à la fois : *Je le jure.*

« La messe finie, les décorations de la Légion ont été déposées au pied du trône dans des bassins d'or.

« M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, a pris les deux décorations de l'ordre et les a remises à M. de Talleyrand, grand-chambellan. Celui-ci les a présentées à Son Altesse Impériale Monseigneur le prince Louis qui les a attachées à l'habit de Sa Majesté.

« M. le grand-chancelier de la Légion a invité MM. les grands-officiers à s'approcher du trône pour recevoir successivement des mains de Sa Majesté la décoration que lui présentait sur un plat d'or le grand-maître des cérémonies.

« Ensuite M. le grand-chancelier a appelé d'abord les commandeurs, puis les officiers et enfin les légionnaires, qui sont tous venus au pied du trône recevoir individuellement la décoration des mains de l'Empereur.

« La fête a été terminée par un *Te Deum*, et à trois heures l'Empereur est sorti de l'église pour retourner aux Tuileries. » (*Moniteur* du 28 messidor an XII, 17 juillet 1804.)



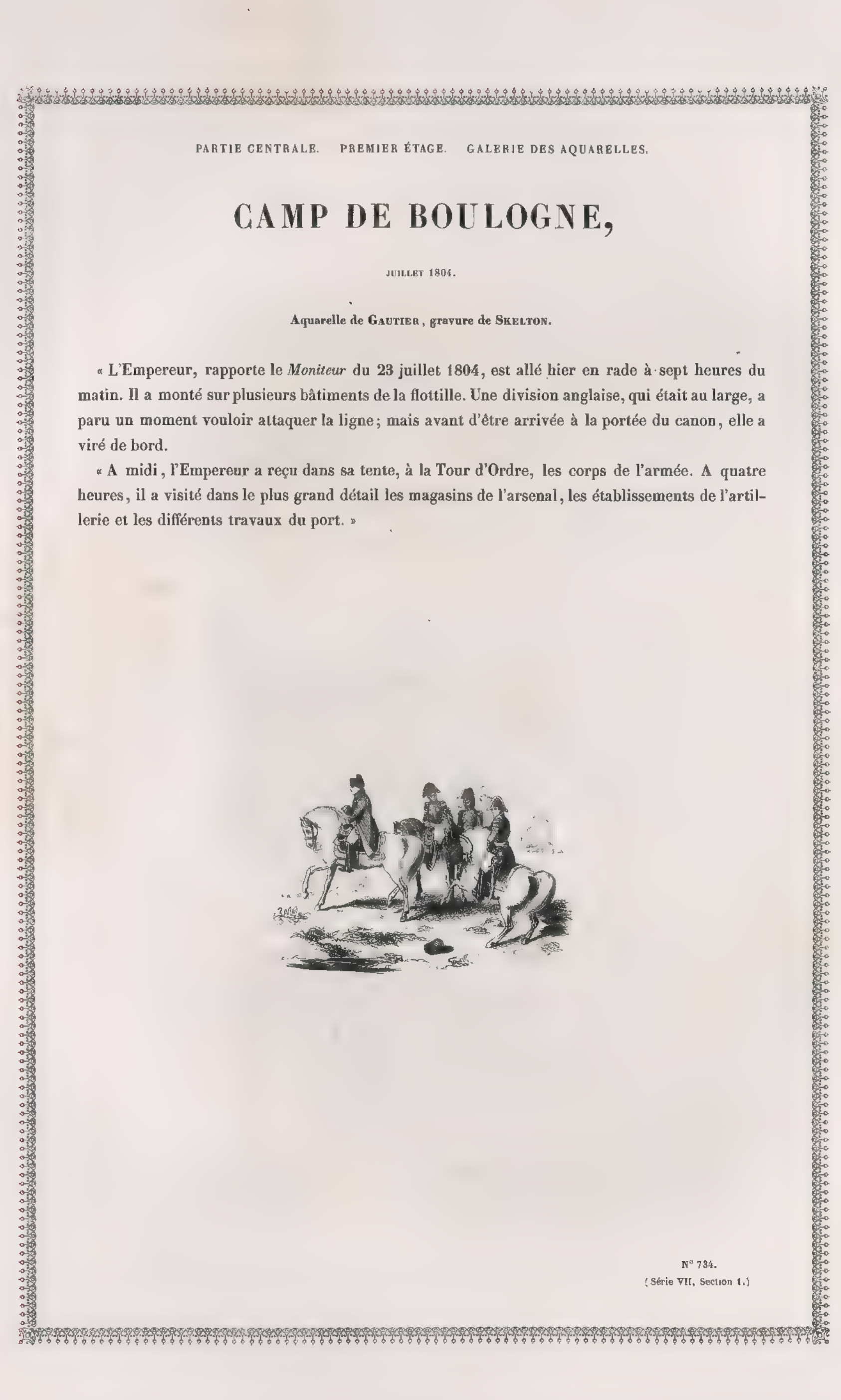
CAMP DE BOULOGNE,

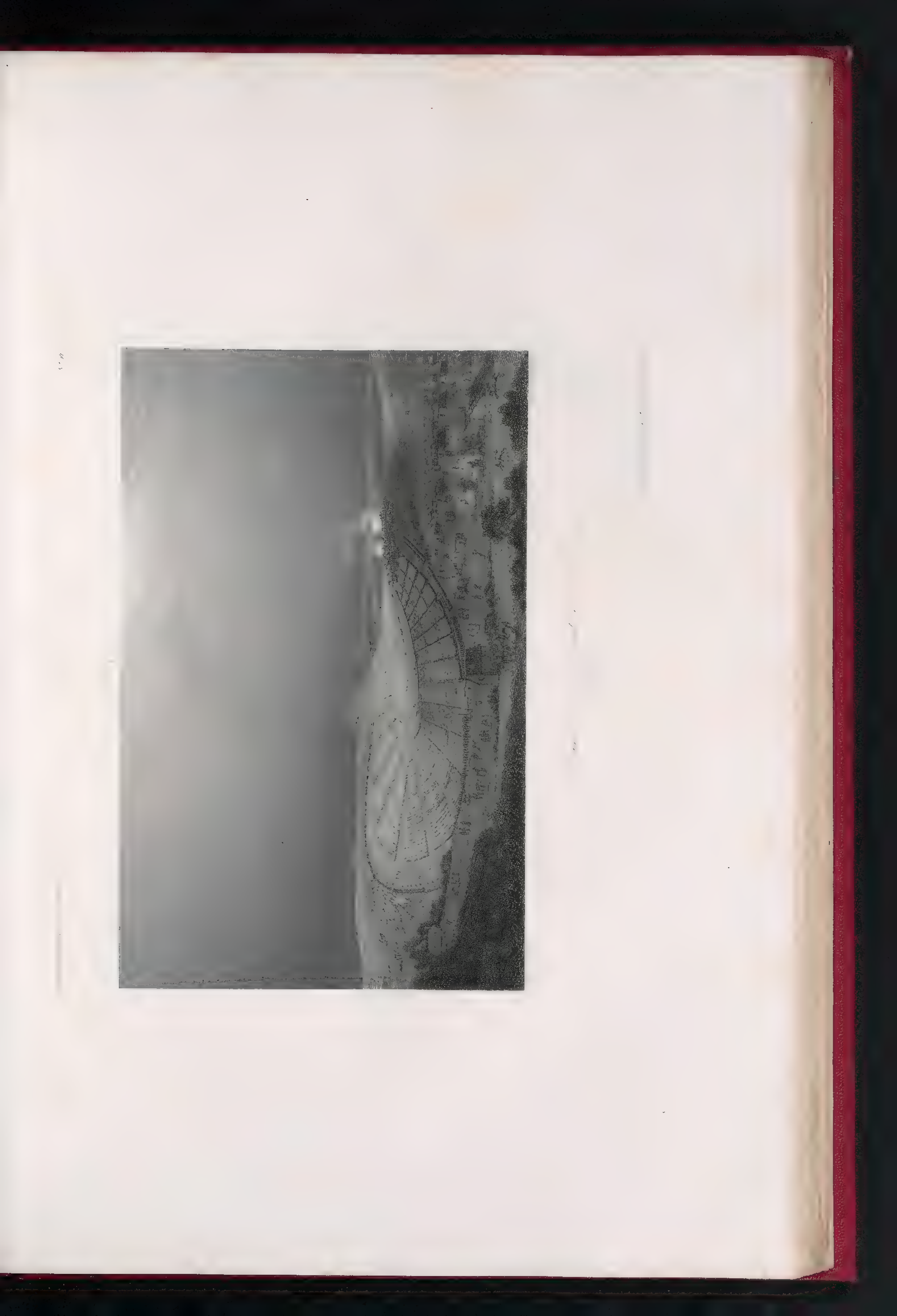
JUILLET 1804.

Aquarelle de GAUTIER, gravure de SKELTON.

« L'Empereur, rapporte le *Moniteur* du 23 juillet 1804, est allé hier en rade à sept heures du matin. Il a monté sur plusieurs bâtiments de la flottille. Une division anglaise, qui était au large, a paru un moment vouloir attaquer la ligne; mais avant d'être arrivée à la portée du canon, elle a viré de bord.

« A midi, l'Empereur a reçu dans sa tente, à la Tour d'Ordre, les corps de l'armée. A quatre heures, il a visité dans le plus grand détail les magasins de l'arsenal, les établissements de l'artillerie et les différents travaux du port. »





ENTREVUE

DE NAPOLÉON ET DU PAPE PIE VII

DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU,

26 NOVEMBRE 1804.

Peint par DEMARNE et DENOUI, gravé par PILINSKI.

« Aujourd'hui dimanche 4 frimaire, Sa Sainteté est arrivée à Fontainebleau à midi et demi.

« Sa Majesté l'Empereur, qui était sortie à cheval pour chasser, ayant été avertie de l'approche du Pape, a été au-devant de Sa Sainteté et l'a rencontrée à la croix de Saint-Herem. L'Empereur et le Pape ont mis pied à terre à la fois; ils ont été l'un au-devant de l'autre et se sont embrassés. Six voitures de Sa Majesté se sont alors approchées : l'Empereur est monté le premier en voiture pour placer Sa Sainteté à sa droite, et ils sont arrivés au château au milieu d'une haie de troupes et au bruit des salves de l'artillerie. »

(*Moniteur* du lundi 5 frimaire an XII (26 novembre 1804.)



Ornement tiré de la salle de l'Œil-de-Bœuf, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE père et fils.



Entrevue de Napoléon et du pape Pie VII dans la forêt de Fontainebleau
[illegible]

SACRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON

ET COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE PARIS,

2 DÉCEMBRE 1804.

Peint par **DAVID**, gravé par **FRILLEY**.

Le 11 frimaire an XIII (2 décembre 1804), jour fixé pour le sacre de l'Empereur, le Pape partit à neuf heures du palais des Tuileries pour aller à l'archevêché, où il se rendit en grand cortége; il précéda ainsi celui de l'Empereur, qui ne quitta les Tuileries qu'à dix heures, et se mit en marche suivant l'ordre réglé par le cérémonial. Une salve d'artillerie annonça le départ.

La voiture de l'Empereur, dans laquelle étaient Leurs Majestés Impériales et les princes Louis et Joseph, était attelée de huit chevaux blancs. Une nouvelle salve d'artillerie annonça l'arrivée de Leurs Majestés au portail de l'église métropolitaine.

« L'eau bénite a été présentée à l'Impératrice par le cardinal Cambacérès et à l'Empereur par le cardinal archevêque de Paris. » Ils ont complimenté Leurs Majestés et les ont conduites sous un dais jusqu'aux fauteuils qui avaient été préparés dans le sanctuaire.

« L'Empereur et l'Impératrice étant placés, les maréchaux Kellermann, Pérignon et Lefebvre, grands-officiers qui portaient les honneurs de Charlemagne, sont allés se ranger de front et en face de l'autel au bas de la dernière marche du sanctuaire. »

Le Pape est alors descendu de son trône et s'est rendu à l'autel.

Toutes les cérémonies pendant le couronnement, les onctions, la bénédiction de l'épée impériale, celles des manteaux, des anneaux impériaux, des couronnes de l'Empereur et de l'Impératrice, étant terminées, « Leurs Majestés se sont rendues au pied de l'autel, conduites par S. E. monseigneur le cardinal Fesch, grand-aumônier de France; S. E. monseigneur le cardinal de Belloy, le premier des cardinaux français archevêques; monseigneur de Rohan, premier aumônier de l'Impératrice, le plus ancien archevêque; monseigneur de Beaumont, évêque de Gand, le plus ancien évêque français, et par M. l'abbé de Pradt, aumônier ordinaire de l'Empereur.

« La tradition des ornements de l'Empereur a été faite par le Pape à S. M. dans l'ordre qui suit:

« L'anneau, l'épée, le manteau, le globe que l'Empereur a remis à l'instant au grand-officier chargé de le recevoir, la main de justice, le sceptre.

« L'Empereur, portant dans ses mains ces deux derniers ornements, a fait sa prière.

« Pendant ce temps, la tradition des ornements de l'Impératrice a été faite à Sa Majesté par le Pape dans l'ordre suivant : L'anneau, le manteau.

« Ensuite l'Empereur a remis la main de justice à l'archichancelier et le sceptre à l'architrésorier, est monté à l'autel, a pris la couronne et l'a placée sur sa tête; il a pris dans ses mains celle de l'Impératrice, est revenu se mettre auprès d'elle, et l'a couronnée. L'Impératrice a reçu à genoux la couronne; pendant ce temps le Pape a fait les prières du couronnement, etc. »

(*Extrait du procès-verbal de la Cérémonie du Sacre et du Couronnement de Leurs Majestés l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine.*)





NAPOLÉON DONNE DES AIGLES A L'ARMÉE,

5 DECEMBRE 1804.

Peint par **David**, gravé par **Frilley**.

Le troisième jour des fêtes du couronnement eut lieu au Champ-de-Mars l'imposante et auguste cérémonie de la distribution des aigles.

La façade principale de l'Ecole Militaire était décorée d'une grande tribune représentant plusieurs tentes à la hauteur du premier étage. Celle du milieu couvrait le trône de l'Empereur et celui de l'Impératrice. Les princes, les dignitaires, les ministres, les maréchaux, les grands-officiers de la couronne, les princesses, les dames de la cour et le conseil d'état étaient placés à la droite du trône.

Les galeries qui occupaient la façade principale de l'édifice étaient divisées en huit parties de chaque côté.

Le Sénat, les officiers de la Légion-d'Honneur, la Cour de cassation et les chefs de la comptabilité nationale étaient à la droite; le Corps Législatif et le Tribunat étaient à la gauche.

La tribune impériale, destinée aux princes étrangers, occupait le pavillon à l'extrémité du côté de la ville.

Le corps diplomatique et les étrangers étaient placés dans l'autre tribune, faisant pavillon à l'extrémité opposée.

Les présidents de canton, les préfets, les sous-préfets et le conseil municipal se trouvaient au-dessous des tribunes, sur le premier rang des gradins, dans toute la façade.

On descendait au Champ-de-Mars par un grand escalier dont les gradins étaient occupés par les colonels des régiments et les présidents des colléges électoraux de département, qui portaient les aigles impériales.

Au signal donné toutes les colonnes se mirent en mouvement et s'approchèrent au pied du trône.

Alors, se levant, l'Empereur prononça ces paroles d'une voix forte, expressive et accentuée :

« Soldats! voilà vos drapeaux : ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement; elles seront partout où votre Empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple.

« Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire : Vous le jurez? »

« Nous le jurons! » ont à la fois répété avec un cri unanime les présidents des colléges et tous les chefs de l'armée, en enlevant dans les airs les aigles qu'ils allaient confier à leur vaillance. »





NAPOLÉON

REÇOIT AU LOUVRE LES DÉPUTÉS DE L'ARMÉE

APRÈS SON COURONNEMENT.

8 DÉCEMBRE 1804

Peint par SERANGELI, gravé par ROCA.

Hier, 17 frimaire (8 décembre 1804), les députations de tous les corps des armées de terre et de mer, celles des gardes d'honneur et celles des gardes nationales, au nombre de plus de sept mille hommes, se sont réunis dans le Musée Napoléon (galeries des tableaux et des antiques), sous les ordres de M. le maréchal Murat, gouverneur de Paris. Le grand-maître des cérémonies ayant informé l'Empereur que le maréchal avait réuni toutes les députations, Sa Majesté s'est rendue dans les galeries, précédée par le grand-maître des cérémonies, par M. le maréchal Murat, par son altesse impériale monseigneur le connétable.

Après avoir passé la revue de toutes les députations, l'Empereur s'est ensuite rendu dans la salle du trône, où elles ont défilé devant lui. »

***Moniteur* du 19 frimaire an XIII (10 décembre 1804).**





Napoléon reçoit au Louvre les députés de l'armée
après son couronnement (décembre 1804)

PRISE DU ROCHER LE DIAMANT

PRÈS LA MARTINIQUE.

2 JUIN 1805.

Peint par **Mayer** en **1837**, gravé par **Chavanne**.

L'amiral Villaret de Joyeuse commandait à la Martinique lorsqu'une escadre partie de Toulon le 30 mars 1805, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, vint mouiller le 13 mai dans la rade du Fort-Royal à la Martinique.

L'amiral Villaret, capitaine général de cette île, avait tenté plusieurs fois de s'emparer du rocher *le Diamant*, situé au sud-ouest de la Martinique, à peu de distance du Fort-Royal. Ce rocher, armé de quatre canons de vingt-quatre, de deux de dix-huit et d'une caronade de trente-deux, ayant une garnison de deux cents soldats et marins, sous le commandement d'un capitaine, avait toujours opposé la plus vive résistance.

Persuadé qu'on ne pourrait réussir qu'autant que les attaques seraient protégées par des bâtiments de guerre, le capitaine général Villaret s'empressa de profiter de la présence de l'escadre de l'amiral Villeneuve et réclama son assistance. Une division composée des vaisseaux *le Pluton* et *le Berwick*, de la frégate *la Syrène*, et de trois corvettes, commandée par le contre-amiral Cosmao Kerjulien, ayant été mise à sa disposition, il lui donna ses instructions pour l'attaque du *Diamant*.

La division française, à bord de laquelle on avait embarqué environ deux cents hommes de troupes, appareilla de la rade du Fort-Royal le 29 mai au soir. Le 30, les vaisseaux ayant fait taire les batteries qui défendaient le seul point de débarquement, les chaloupes et canots, chargés de soldats et de marins, quittèrent les bâtiments, et malgré le feu des batteries élevées et la fusillade des Anglais dans les crevasses du rocher, le débarquement s'effectua sous les ordres du colonel Boyer, chef d'état-major du capitaine général, chargé de diriger l'attaque. Le quatrième jour après le débarquement, le 2 juin, les Anglais se virent forcés de capituler. Le *Diamant* fut remis aux Français, et la garnison anglaise conduite à la Grenade pour être échangée.



Statue de bronze tirée du parc de Versailles (parterre d'eau), dessinée par Raynaud, gravée par Lavoignat.



L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LE RHIN

A STRASBOURG,

25 SEPTEMBRE 1805.

Aquarelle par BAGETTI.

L'Angleterre était parvenue à entraîner dans sa politique les cabinets d'Autriche et de Russie. Des traités ayant été conclus à Pétersbourg et à Vienne, la troisième coalition fut décidée, et la guerre recommença.

Le 23 août, Napoléon donna l'ordre de la levée des camps de Boulogne, d'Ambleteuse et de Saint-Valery.

« On n'a jamais vu (Introduction aux *Bulletins de la Grande-Armée*) un tel mouvement d'artillerie et de chevaux; au premier appel, vingt mille voitures de réquisition se sont trouvées sur tous les points. « Soldats! dit l'Empereur en s'adressant à l'armée, la guerre de la troisième coalition est « commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, attaqué notre allié dans sa capitale; vous-mêmes, « vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé « le Rhin; nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du Corps germa- « nique, secouru nos alliés. Soldats! nous avons des marches forcées à faire, des fatigues et des « privations de toute espèce à endurer; quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons! »

NAPOLÉON

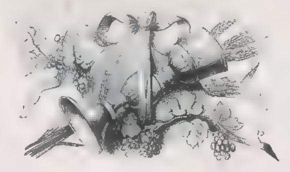
REÇU A ETTLINGEN PAR LE PRINCE ÉLECTEUR DE BADE,

1er OCTOBRE 1805.

Peint par JEAN-VICTOR BERTIN en 1812, gravé par DOHERTY.

« Sa Majesté l'Empereur, parti de Strasbourg le 9 vendémiaire (1er octobre) à trois heures après midi, est arrivé à huit heures du soir à Ettlingen. L'électeur de Bade, le prince Frédéric, fils de son altesse électorale, et le prince électoral, son petit-fils, s'y étaient rendus, et lui ont été présentés. »

(Introduction aux *Bulletins de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.

Nos 751, 752.





NAPOLÉON

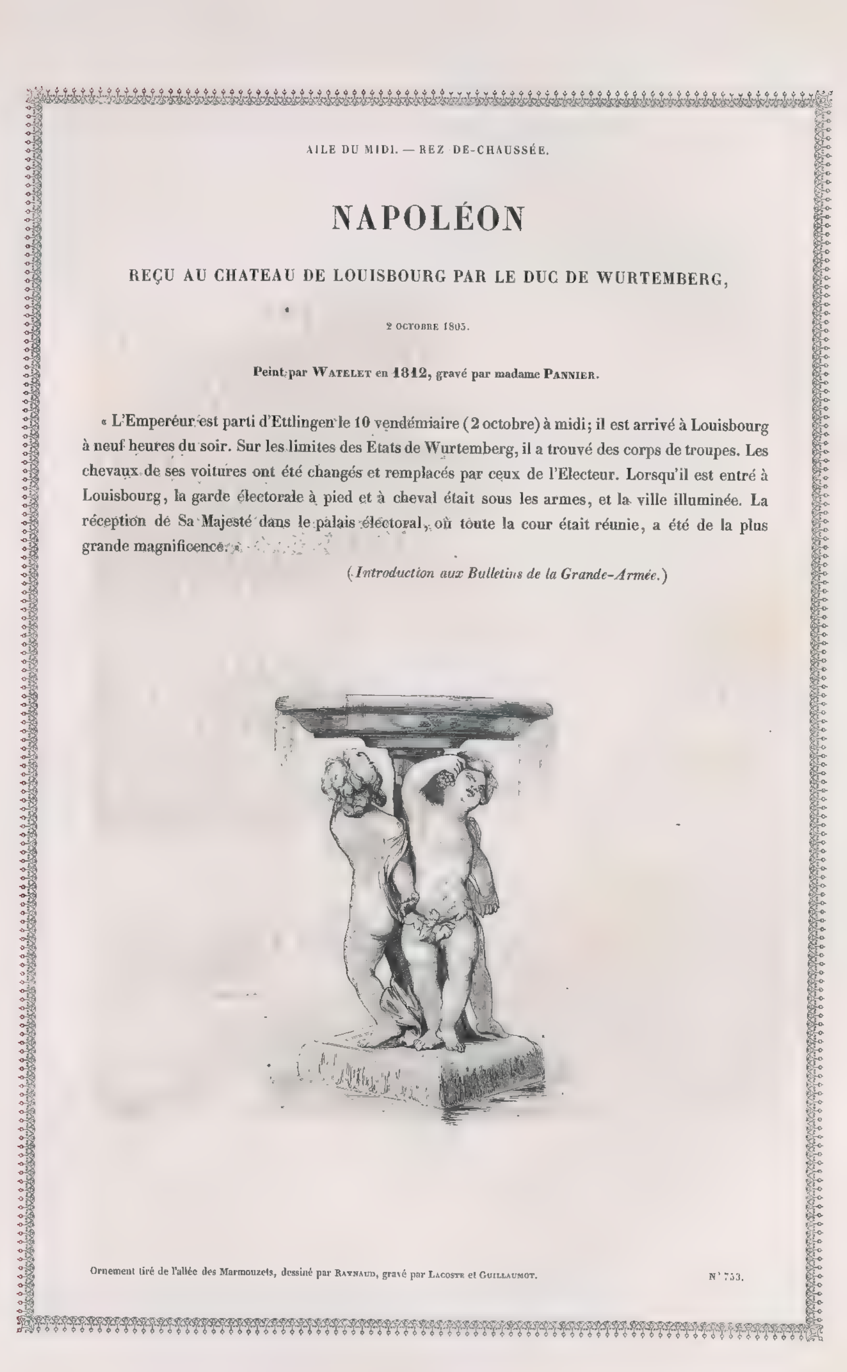
REÇU AU CHATEAU DE LOUISBOURG PAR LE DUC DE WURTEMBERG,

2 OCTOBRE 1805.

Peint par WATELET en 1812, gravé par madame PANNIER.

« L'Empereur est parti d'Ettlingen le 10 vendémiaire (2 octobre) à midi; il est arrivé à Louisbourg à neuf heures du soir. Sur les limites des États de Wurtemberg, il a trouvé des corps de troupes. Les chevaux de ses voitures ont été changés et remplacés par ceux de l'Electeur. Lorsqu'il est entré à Louisbourg, la garde électorale à pied et à cheval était sous les armes, et la ville illuminée. La réception de Sa Majesté dans le palais électoral, où toute la cour était réunie, a été de la plus grande magnificence. »

(*Introduction aux Bulletins de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré de l'allée des Marmouzets, dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE et GUILLAUMOT.



[illegible]

COMBAT DE WERTINGEN,

8 OCTOBRE 1805.

Peint par EUGÈNE LEPOITTEVIN en 1836, gravé par BRUNELLIÈRE.

« Le 16 vendémiaire an XIV (8 octobre 1805), à la pointe du jour, le prince Murat, à la tête des divisions de dragons des généraux Beaumont et Klein, et de la division de carabiniers et de cuirassiers commandée par le général Nansouty, s'est mis en marche pour couper la route d'Ulm à Augsbourg. Arrivé à Wertingen, il aperçut une division considérable d'infanterie ennemie, appuyée par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Il enveloppe aussitôt tout ce corps. Le maréchal Lannes, qui marchait derrière ces divisions de cavalerie, arrive avec la division Oudinot, et après un engagement de deux heures, drapeaux, canons, bagages, officiers et soldats, toute la division ennemie est prise. »

(*Deuxième Bulletin de la Grande-Armée.*)

COMBAT D'AICHA PRÈS AUGSBOURG,

9 OCTOBRE 1805.

Peint par JOLLIVET en 1836, gravé par BRUNELLIÈRE.

« Le maréchal Soult a poursuivi la division autrichienne qui s'était réfugiée à Aicha. »

(*Troisième Bulletin de la Grande-Armée.*)

Aicha est une petite ville à huit lieues et sur la route d'Augsbourg.

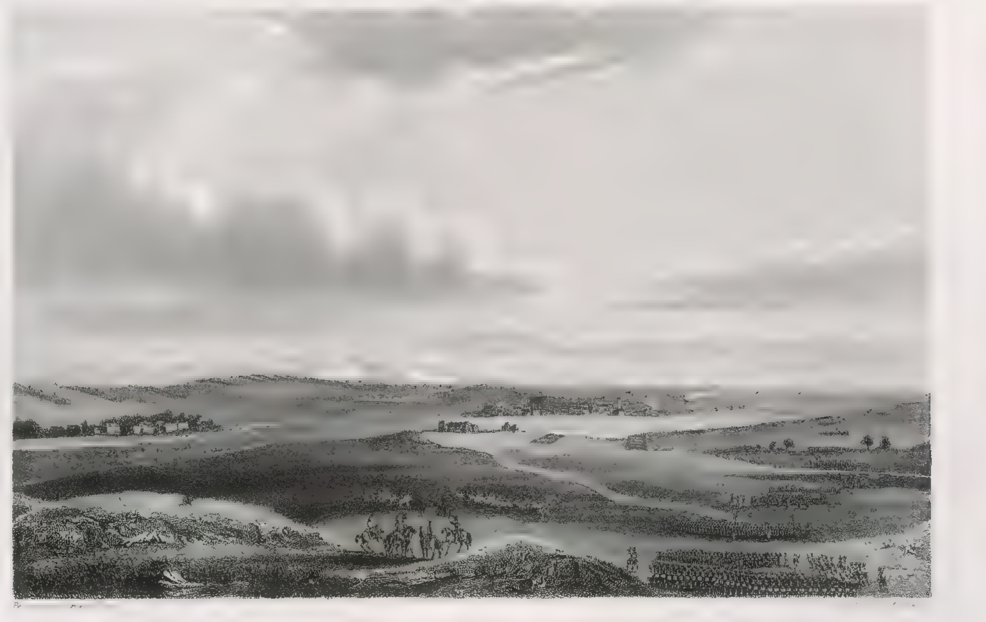
Le rapport du maréchal commandant du quatrième corps de la Grande-Armée, sous la date du 16 vendémiaire an XIV (8 octobre 1805), porte : « En avant du village de Walahofen, il y a eu une charge de cavalerie dans laquelle le huitième régiment d'hussards, deux escadrons du onzième chasseurs et le vingt-sixième régiment de chasseurs, ainsi qu'un escadron du troisième de dragons, que le général Sébastiani avait amenés, ont été engagés. On a tué une vingtaine de hulans, blessé un très grand nombre et fait une douzaine de prisonniers. Le huitième d'hussards s'est particulièrement distingué; tous les autres corps ont parfaitement fait, et les généraux Margaron et Sébastiani ont mérité que je les cite à Votre Majesté.

« A huit heures on se battait encore entre Aicha et Walahofen; en ce moment les divisions qui arrivaient seulement prennent position; l'artillerie n'a pu tirer que quelques coups de canon, n'ayant pu arriver assez à temps pour nuire à l'ennemi.

« Les Autrichiens avaient trois pièces de canon, mais ils n'ont pu s'en servir; en sortant du bois nous avons trouvé quelque poste d'infanterie. »



Ornement tiré du salon des Pages, dessiné par RAYNAUD, gravé par GOULAND.



Combat de Wertingen.

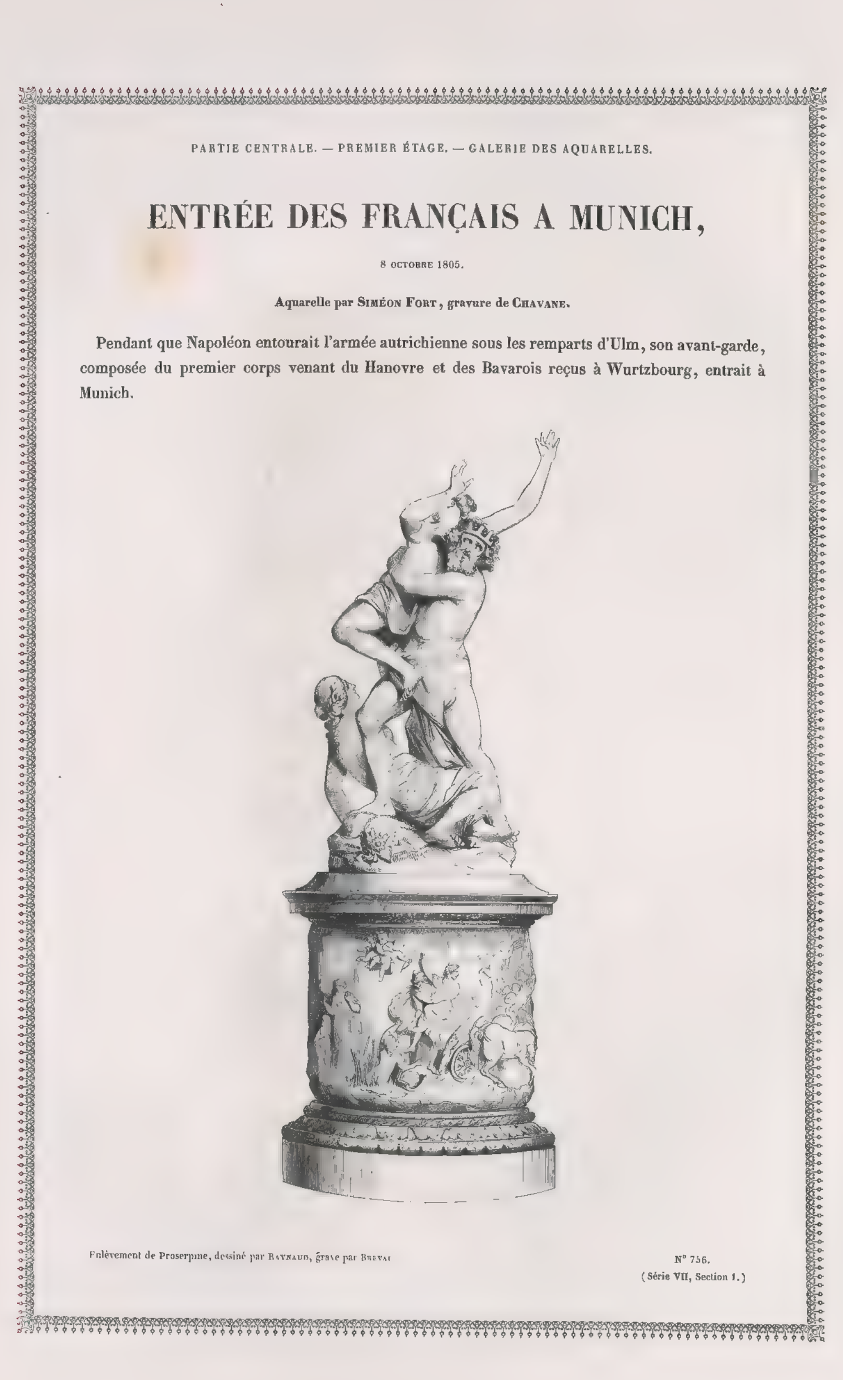


ENTRÉE DES FRANÇAIS A MUNICH,

8 OCTOBRE 1805.

Aquarelle par SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

Pendant que Napoléon entourait l'armée autrichienne sous les remparts d'Ulm, son avant-garde, composée du premier corps venant du Hanovre et des Bavarois reçus à Wurtzbourg, entrait à Munich.



Enlèvement de Proserpine, dessiné par RAYNAUD, gravé par BREVAL

Entrée des Français à Munich

ATTAQUE DU PONT DE GUNZBOURG,

9 OCTOBRE 1805.

Peint par **Alaux** et **Lestang**.



Dessiné par Sandoz, gravé par Budzilowicz

« Le combat de Wertingen a été suivi, à vingt-quatre heures de distance, du combat de Günzbourg. Le maréchal Ney a fait marcher son corps d'armée, la division Loison sur Longeneau et la division Malher sur Günzbourg. L'ennemi, qui a voulu s'opposer à cette marche, a été culbuté partout. C'est en vain que le prince Ferdinand est accouru en personne pour défendre Günzbourg; le général Malher l'a fait attaquer par le cinquante-neuvième régiment. Le combat est devenu opiniâtre, corps à corps. Le colonel Lacuée a été tué à la tête de son régiment, qui, malgré la plus vigoureuse résistance, a emporté le pont de vive force; les pièces de canon qui le défendaient ont été enlevées, et la belle position de Günzbourg est restée en notre pouvoir. Les trois attaques de l'ennemi sont devenues inutiles; il s'est retiré avec précipitation; la réserve du prince Murat arrivait à Burgau et coupait l'ennemi dans la nuit.

« L'ennemi a perdu plus de deux mille cinq cents hommes au combat de Günzbourg. Nous avons fait douze cents prisonniers et pris six pièces de canon.

« Nous n'avons eu que quatre cents hommes tués ou blessés. »

(*Quatrième Bulletin de la Grande-Armée.*)

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

A AUGSBOURG.

9 OCTOBRE 1805.

Aquarelle par **BAGETTI**, gravure par **CHAVANNE**.

« Ce matin, à la pointe du jour, les deuxième et troisième divisions du corps d'armée se sont mises en mouvement pour se diriger sur Augsbourg en passant par Aicha et Friedberg; à six heures, l'avant-garde est entrée à Aicha (l'ennemi avait évacué cette ville depuis deux heures).

« A midi elle était à Augsbourg, où elle a joint celle de la première division et la division du général Wathier, qui y entraient en même temps. »

(*Rapport du 17 vendémiaire an XIV*, Augsbourg, 9 octobre 1805.)

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

A LINTZ.

3 NOVEMBRE 1805.

Aquarelle par **BAGETTI**, gravure par **CHAVANNE**.

L'Empereur n'avait pas tardé à quitter Munich, et les différents corps de la grande armée continuaient leur marche. Le maréchal Lannes s'était emparé de Braunau; « il avait pris la route de Scharding, et poussé une avant-garde sur Efferding, près de Lintz; il reçut l'ordre d'occuper cette capitale de la Haute-Autriche et en prit possession le 3 novembre. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 269.)

PRISE DE GUNZBOURG,

9 OCTOBRE 1805.

Peint par **ALAUX** et **LESTANG** en **1835**, dessiné par **RAYNAUD**.

Le maréchal Ney, à la tête du sixième corps de l'armée française, a pris possession de la ville de Günzbourg le 9 octobre 1805.



Vue de la ville d'Augsbourg

[illegible]



Vue de la ville de [illegible]

[illegible]

COMBAT DE LANDSBERG,

11 OCTOBRE 1805.

Peint par Hipp. Bellangé en 1836, gravé par Péronnard.

Le maréchal Soult s'était porté avec son corps d'armée à Landsberg, pour couper une des principales communications de l'ennemi; il y arriva le 19 vendémiaire an XIV (11 octobre) à quatre heures après midi, et y rencontra un régiment de cuirassiers autrichiens, accompagné de six pièces de canon, qui se rendait à Ulm à marches forcées. L'ayant fait aussitôt attaquer par le vingt-sixième régiment de chasseurs, il resta maître du champ de bataille, s'empara de deux pièces de canon et fit à l'ennemi cent vingt soldats prisonniers, un lieutenant-colonel et deux capitaines.

(*Extrait du cinquième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Beneworth.



Combat de Landsberg

CAPITULATION DE MEMMINGEN,

14 OCTOBRE 1805

Aquarelle de **Siméon Fort**, gravure de **Chavane**.

Le maréchal Soult avec son corps d'armée avait traversé la droite de l'armée autrichienne réunie autour d'Ulm, et coupait ses communications avec le Tyrol.

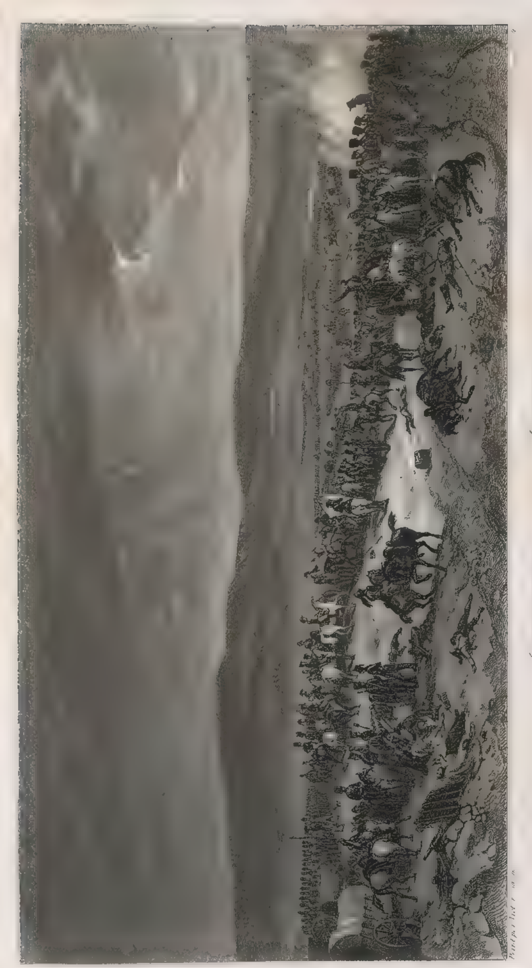
« Il arriva le 21 vendémiaire an XIV (14 octobre 1805) devant Memmingen, cerna sur-le-champ la place, et, après différents pourparlers, le commandant capitula. Neuf bataillons, dont deux de grenadiers, faits prisonniers, un général major, trois colonels, plusieurs officiers supérieurs, dix pièces de canon, beaucoup de bagages et beaucoup de munitions de toute espèce ont été le résultat de cette affaire. Tous les prisonniers ont été au moment même dirigés sur le quartier-général.

« Le maréchal Soult prit possession de Memmingen et se mit aussitôt en marche sur Biberach. »

(*Cinquième Bulletin de la Grande-Armée.*)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Bourguignon, gravé par Budzilowicz.





Capitulation de Memmingen,

COMBAT D'ELCHINGEN,

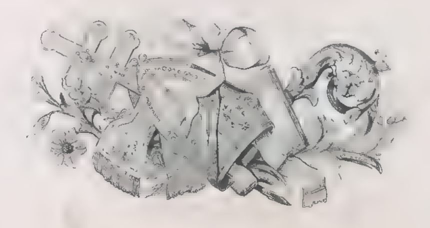
13 OCTOBRE 1805.

Peint par Roqueplan en 1837, gravé par Perronnard.

De tous côtés l'armée arrivait à marches forcées devant Ulm. Le 13 octobre, « elle était autour de la place, à deux lieues de rayon, et partout en présence des postes avancés de l'ennemi, lorsque l'Empereur Napoléon donna l'ordre d'attaquer le lendemain sur tous les points; il alla lui-même, le 14 au matin, faire une reconnaissance; il s'avança jusqu'au château d'Adelhausen, à quinze cents toises de la tête de pont. Pendant qu'il observait de ce point élevé, à l'ouvert du vallon de l'Iller, le mouvement des nombreux tirailleurs français qui, dans toutes les directions, refoulaient vers la place les avant-postes de l'ennemi, le maréchal Ney attaquait le pont et la position d'Elchingen. Le soixante-neuvième régiment de ligne, qui marchait en tête de la colonne de la division Loison, força le passage, culbuta un régiment autrichien qui, favorisé par les bois dans un chemin étroit et sinueux, défendait les accès du pont; les Français ne laissèrent pas le temps de le couper et le traversèrent au pas de course, pêle-mêle avec les fuyards. Ils se formèrent en bataille au pied de l'escarpement, sous le feu plongeant des Autrichiens; la colonne qui remontait la rive gauche se déploya en s'étendant par la droite.

« Toutes les troupes rivalisèrent d'intrépidité; deux charges successives furent repoussées par des feux de bataillon exécutés avec la plus grande fermeté. Enfin, à la troisième attaque et après trois heures de combat, le général Laudon, voyant sa ligne rompue et débordée, et le poste de l'Abbaye emporté, évacua la position d'Elchingen. Il se retira, et fut poursuivi jusqu'aux retranchements du mont Saint-Michel ou mont Saint-Jean, en avant d'Ulm. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 72 à 74.)



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud.



REDDITION D'ULM

(ALLÉGORIE)

20 OCTOBRE 1805.

Peint par CALLET.



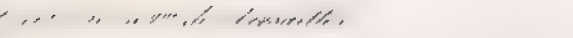
Dessiné par RAYNAUD, gravé par LAVOIGNAT.

Le feld-maréchal Mack, n'ayant pu suivre le mouvement du corps d'armée de l'archiduc Ferdinand, se trouvait renfermé dans Ulm avec une grande partie de l'infanterie et de la cavalerie. L'Empereur fit attaquer les positions retranchées qui couvraient cette ville et rejeta dans la place les troupes qui les défendaient. Les soldats demandaient à grands cris qu'on livrât l'assaut, et dans la situation désespérée où se trouvait l'armée des assiégés il n'y avait plus pour elle d'autre parti à prendre que celui de capituler.

Le général Mack, ayant eu connaissance de la capitulation du général Wernedt à Nordlingen, vit qu'il lui était impossible de recevoir aucun secours, et le 19 il signa une convention en vertu de laquelle « les troupes enfermées dans Ulm, au nombre de trente mille hommes, sortirent avec les honneurs de la guerre et défilèrent devant l'armée française en bataille sur les hauteurs du Michelsberg et du Frauenberg. Napoléon, placé devant un feu de bivouac, sur un rocher du côté de la ville, vit, pendant cinq heures, passer à ses pieds cette belle armée; il fit appeler près de lui tous les généraux autrichiens et les y retint jusqu'à ce que la colonne eut cessé de défiler, leur témoignant beaucoup d'égards et conversant alternativement avec eux. »

(*Précis des Evénements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII.)

N° 774.
(Série VII, Section 1.)

Reddition d'Ulm.

PASSAGE DE LA TRANN A LAMBACH,

1er NOVEMBRE 1805

Peint par SIMÉON FORT, gravé par CHAVANE.

Napoléon presse la marche de l'armée sur Vienne. Le pont de Lambach est brûlé; Davoust le fait raccommoder sous le feu d'une vive-fusillade de l'ennemi embusqué sur la rive opposée.

Le général Bisson est grièvement blessé en faisant lancer un bateau dans la rivière.



Bassin du Point du Jour, dessiné par LEMERCIER, gravé par NIVET.



Passage de la Traunn à Lambach

COMBAT DE STEYER.

5 Novembre 1805.

Aquarelle par SIMÉON-FORT, gravée par BEYER.

« L'Empereur Napoléon, arrivé à Lambach le 4 novembre, alla faire une reconnaissance aux avant-postes ; et s'étant assuré que l'ennemi avait, sur les différentes directions, replié tous les siens au delà de l'Ens, il se rendit à Lintz, où son quartier-général fut établi, et resta depuis le 4 jusqu'au 10 novembre. »

L'armée austro-russe, en se retirant devant l'armée française, avait brûlé ou détruit les ponts de toutes les rivières. Le maréchal Davout attaqua la ville de Steyer, située au confluent de l'Ens et de la Steyer, et rétablit les ponts sous le feu de l'ennemi.

« Le pont de Steyer servit successivement de passage au corps du général Marmont, qui de Volklabruck était venu à Lambach, et au corps du maréchal Bernadotte, qui avait aussi marché de Saltzbourg par Volklabruck et Lambach sur Steyer. »

(*Précis des événements militaires* par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 273 à 278.)

L'ARMÉE FRANÇAISE

MARCHANT SUR VIENNE

TRAVERSE LE DÉFILÉ DE MOELK.

10 Novembre 1805.

Aquarelle par SIMÉON-FORT, gravée par BEYER.

Après le combat d'Amstetten, l'armée française se dirigea sur Vienne du 7 au 10 novembre ; elle traversa le défilé de Mœlk ; le corps du maréchal Mortier suivit la rive gauche du Danube ; une flottille entretenait les communications sur les deux rives du fleuve.

Trophée tiré des galeries de l'Empire.

Nos 779 et 784
(Série VII, Section 1)





COMBAT D'AMSTETTEN,

6 NOVEMBRE 1805

Aquarelle de SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

« Après le passage de l'Ens, le prince Murat poursuivit vivement, avec la cavalerie légère et le corps de grenadiers d'Oudinot, l'arrière-garde qui couvrait la retraite de l'armée russe sur la chaussée de Vienne. C'était ce même corps autrichien de Kienmayer qu'il avait toujours poussé devant lui depuis le passage de l'Inn; mais après avoir passé le village de Stremberg, cette arrière-garde se replia sur un gros corps d'infanterie russe en position sur les hauteurs d'Amstetten, sous les ordres du prince Bagration. La position était forte; la cavalerie russe occupait la route, qui était très large dans cet endroit, et l'infanterie était à droite et à gauche avantageusement postée dans des bois de sapin. Après quelques charges que la cavalerie russe, bien appuyée sur les flancs, soutint avec fermeté, le prince Murat fit avancer la division de grenadiers; le général Oudinot forma ses bataillons en colonne, et, malgré le feu meurtrier des Russes, il fit charger sur divers points à la baïonnette, pénétra dans les bois, et déposta cette infanterie qui se retira en désordre. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIII, p. 302.)

« Le combat a été assez opiniâtre, est-il dit dans le *dix-neuvième Bulletin de la Grande-Armée;* les Russes ont été dépostés de toutes leurs positions, ont laissé quatre cents morts sur le champ de bataille et quinze cents prisonniers. »



OUDINOT (NICOLAS-CHARLES)

Né à Bar-sur-Ornain en 1767; — soldat en 1784, second lieutenant-colonel en 1791, général de brigade en 1794, général de division en 1799, maréchal de France en 1809, duc de Reggio en 1810.

Portrait tiré de la Salle de 1792.

N° 781.
(Série VII, Section 1.)



Combat d'Amstetten.

NAPOLÉON

REND HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX,

6 NOVEMBRE 1805.

Peint par DEBRET, gravé par BOSDERON.

Les prisonniers autrichiens en défilant devant l'Empereur témoignaient un extrême empressement de le voir. Ils se rappelaient qu'un jour, à l'armée d'Italie, dans une circonstance pareille, voyant passer devant lui des chariots remplis d'Autrichiens blessés, il avait ôté son chapeau en disant : « Honneur au courage malheureux! »

(*Journal de Paris* du 15 brumaire an XIV.)



Dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ.



LE MARÉCHAL NEY

REMET

AUX SOLDATS DU SOIXANTE-SEIZIÈME RÉGIMENT DE LIGNE

LEURS DRAPEAUX RETROUVÉS DANS L'ARSENAL D'INSPRUCK,

7 NOVEMBRE 1805.

Peint par MEYNIER, gravé par WOLF.

On lit dans le *vingt-cinquième Bulletin de la Grande-Armée :* « Le maréchal Ney avait eu la mission de s'emparer du Tyrol : il s'en est acquitté avec son intelligence et son intrépidité accoutumées.

« Le 16, à cinq heures après midi, il a fait son entrée à Inspruck; il y a trouvé un arsenal rempli d'une artillerie considérable, seize mille fusils et une immense quantité de poudre.

« Mais un trophée plus précieux, ajoute l'auteur du *Précis des évènements militaires*, fut la prise que fit un des régiments de son corps d'armée (le soixante-seizième), des drapeaux qu'il avait perdus dans le pays des Grisons, et qui avaient été déposés à l'arsenal d'Inspruck. » (T. XIII, p. 288.)

« Lorsque le maréchal Ney les leur a fait rendre avec pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par les vicissitudes de la guerre. L'Empereur a ordonné que cette scène touchante soit consacrée par un tableau. Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse. Ils sont l'objet de son culte. »





COMBAT DE DIERNSTEIN*,

11 NOVEMBRE 1805.

Peint par Beaume en 1836, gravé par Péronnard.

L'armée russe ayant passé le Danube à Krema, le maréchal Mortier se trouva avec la division Gazan entouré par l'armée ennemie et par le corps de Smith.

Le 11 novembre 1805, à la pointe du jour, le maréchal Mortier, à la tête de six bataillons, s'est porté sur Stein; il croyait y trouver une arrière-garde; mais toute l'armée russe y était encore, ses bagages n'ayant pas filé; alors s'est engagé le combat de Diernstein, à jamais mémorable dans les annales militaires. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ces quatre mille braves firent tête à l'armée russe.

« Maîtres du village de Léoben, ils croyaient la journée finie; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu dix drapeaux, six pièces de canon, neuf cents hommes faits prisonniers et deux mille hommes tués, avait fait diriger deux colonnes par des gorges difficiles, pour tourner les Français. Aussitôt que le maréchal Mortier s'aperçut de cette manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avaient tourné, et se fit jour au travers des lignes de l'ennemi dans l'instant même où le neuvième régiment d'infanterie légère et le trente-deuxième d'infanterie de ligne, ayant chargé un autre corps russe, avaient mis ce corps en déroute, après lui avoir pris deux drapeaux et quatre cents hommes.

« Cette journée a été une journée de massacre. Des monceaux de cadavres couvraient un champ de bataille étroit; plus de quatre mille Russes ont été tués ou blessés; treize cents ont été faits prisonniers; parmi ces derniers se trouvent deux colonels.

« De notre côté la perte a été considérable. Le quatrième et le neuvième d'infanterie légère ont le plus souffert. Les colonels du centième et du cent-troisième ont été légèrement blessés. Le colonel Wattier, du quatrième régiment de dragons, a été tué. »

(*Vingt-deuxième Bulletin de la Grande-Armée.*)

* Diernstein, où Richard Cœur-de-Lion avait été captif en 1193.

Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par Raynaud, gravé par Lavoignat.



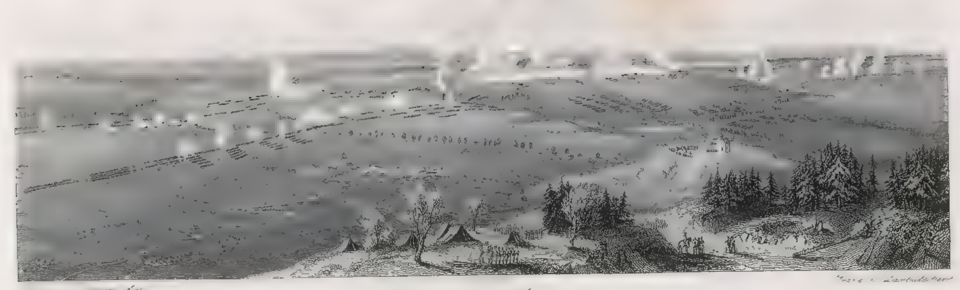
Combat de Diernstein





Combat de Dürnstein

11 Novembre ... heures du soir



Bataille d'Austerlitz

PASSAGE DU DANUBE PRÈS DE VIENNE,

13 NOVEMBRE 1805

Aquarelle par SIMÉON FORT, gravure de CHAVANE.

Le prince Murat, avec la réserve de la cavalerie, le maréchal Lannes, avec son corps d'armée, se portèrent le 13 novembre 1805 au-delà du Danube.

NAPOLÉON

REÇOIT LES CLEFS DE LA VILLE DE VIENNE,

13 NOVEMBRE 1805.

Peint par GIRODET.

Napoléon était à Saint-Poltën lorsqu'il apprit par un aide-de-camp du maréchal Mortier les détails de l'affaire de Diernstein. D'après les ouvertures qui lui avaient été faites à Lintz, par le comte de Giulay, il espérait terminer promptement la guerre.

Il était à peu de distance de la capitale de l'Autriche lorsqu'il reçut à son quartier-général une députation du magistrat de la ville, conduite par le prince de Sinzendorf. Napoléon donna l'assurance que les propriétés seraient respectées, et il fut convenu que la garde bourgeoise, qui formait seule la garnison de Vienne, conserverait ses armes et son arsenal particulier, qu'elle continuerait son service et partagerait les postes intérieurs avec les troupes françaises.

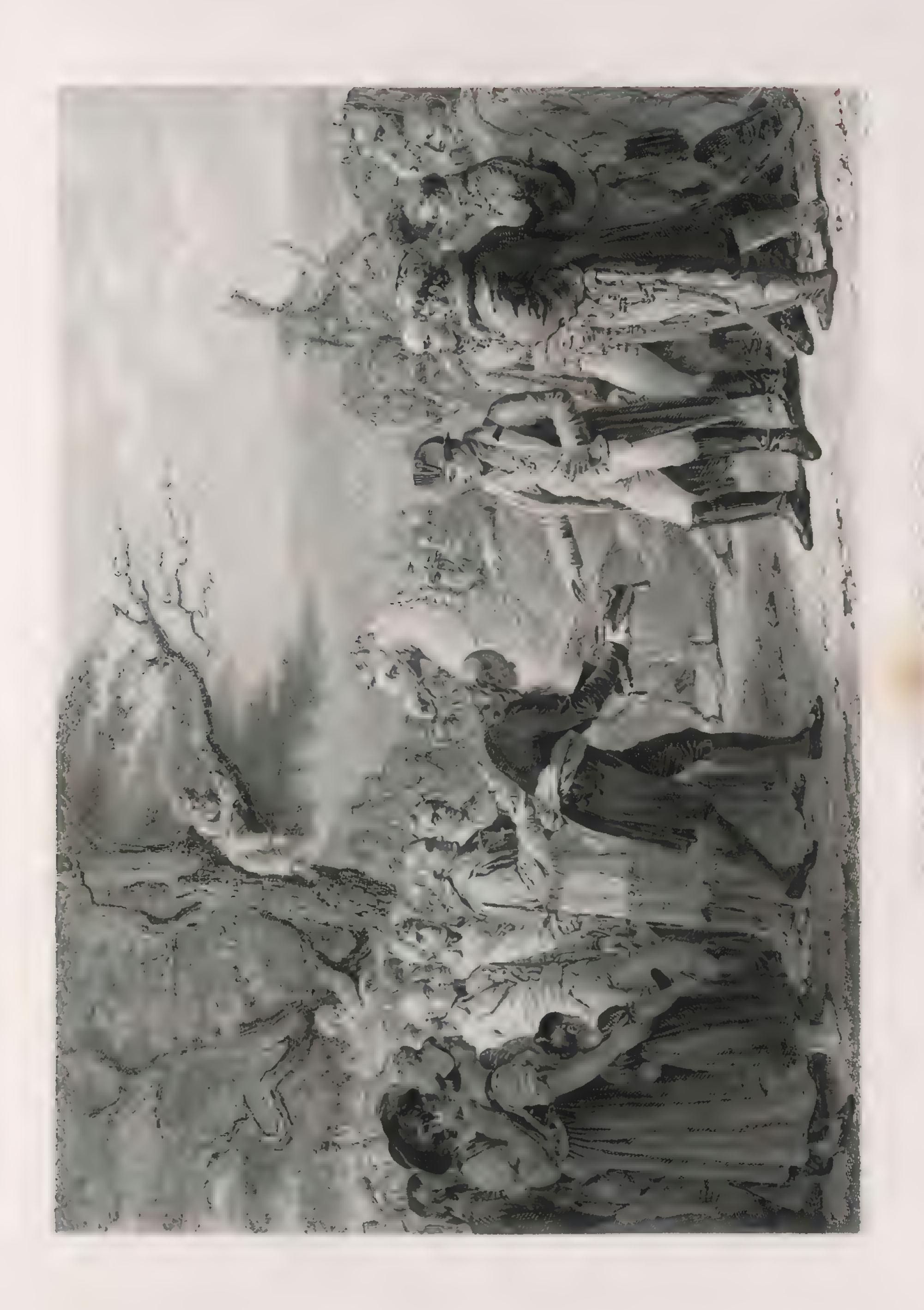
L'Empereur fut reçu à la porte du Danube par la députation de la ville, composée du prince de Sinzendorf, du prélat de Seidenstetten, du comte de Vétérani, du baron de Kees, du bourgmestre de la ville, M. de Wohlleben, et du général Bourgeois, du corps du génie.



Ornement tiré de la Chapelle, dessiné par RAYNAUD, gravé par BUDZILOWICZ



Passage du Danube près de Vienne



BIVOUAC DE L'ARMÉE FRANÇAISE

LA VEILLE AU SOIR DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ,

1er DECEMBRE 1805.

Peint par BACLER D'ALBE, gravé par AUBERT.

« Après l'affaire de Guntersdorf le général de Kutusow se retira pour opérer sa jonction avec la seconde armée russe, et il était vraisemblable qu'elle s'effectuerait sous la place de Brünn, en Moravie, où l'on savait que l'Empereur Alexandre, venant de Berlin, devrait rencontrer l'Empereur d'Autriche.

« Après avoir veillé à la sûreté de Vienne, l'Empereur transporta le quartier-général à Pohrlitz, où il apprit l'évacuation de la place de Brünn et du fort de Spielberg qui la commande. L'Empereur d'Autriche en était parti depuis deux jours avec toute sa cour pour se retirer à Olmütz. L'Empereur Alexandre avait été l'y joindre, après avoir rencontré à son passage à Brünn le général Kutusow, qui prît alors le commandement général de l'armée combinée. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 55 et 60.)

Le 20 novembre 1805 Napoléon arriva à Brünn à dix heures du matin.

Deux plénipotentiaires autrichiens ne tardèrent pas à y arriver pour proposer un armistice; mais dans l'état où se trouvaient les choses une bataille était imminente; les propositions ne pouvaient avoir de succès. L'Empereur savait que toutes les troupes russes n'étaient pas réunies, et il y avait pour lui urgence à livrer promptement bataille.

Il se rendit le 29 novembre au bivouac, que depuis on appela *la Butte de l'Empereur*, « détermina sa ligne de bataille coupant perpendiculairement la grande route d'Olmütz, la droite au lac de Menitz, la gauche au pied de la masse de montagnes qui séparent le bassin de Schwartza de celui de la March, ayant devant elle et pour appui le Bosenitz-Berg, montagne détachée et escarpée, que Napoléon fit retrancher et armer d'une forte batterie. Cette montagne, qui lui rappelait une position d'Egypte toute semblable, et sur laquelle il avait aussi fait élever des retranchements, s'appelait le *Santon*, à cause d'un tombeau que les Turcs y avaient autrefois construit. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 139.)

Le soir de la veille de la bataille, rapporte le *trentième bulletin de la Grande-Armée*, « Napoléon voulut visiter à pied et incognito tous les bivouacs; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats en le voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur en le saluant par des acclamations, les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres disant que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empereur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui et lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »





BATAILLE D'AUSTERLITZ,

2 DÉCEMBRE 1805

Peint par le baron Gérard, gravé par Blanchard.

Le jour de la bataille l'Empereur était à cheval avant le jour, entouré de tous ses généraux, Murat, Bernadotte, Soult, Lannes, Davoust, Duroc et Bessières. Napoléon attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du jour, s'apercevant que l'armée combinée quittait les hauteurs de Pratzen, il donna ordre au maréchal Soult de s'en emparer.

« Un instant après la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée; mais la rencontre imprévue du maréchal Davoust arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'engagea.

« Le maréchal Soult s'ébranle au même instant, se dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire. »

(*Trentième Bulletin de la Grande-Armée.*)

« Après deux heures de combat, les alliés perdirent les hauteurs de Pratzen et toute l'artillerie qu'ils y montrèrent. Dès ce moment ils n'eurent plus d'espoir de rétablir la bataille*. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 176.)

« Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, marche en échelons par régiments, comme à l'exercice. Une canonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne; deux cents pièces de canon et près de deux cent mille hommes faisaient un bruit affreux.

« Un bataillon du quatrième de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval et culbuté. »

(*Trentième Bulletin de la Grande-Armée.*)

« L'Empereur Napoléon, qui était à peu de distance, sous Blasowitz, en avant de sa réserve, impatiente de combattre, fut bientôt informé de cet événement. Il ordonna sur-le-champ au général Rapp de se mettre à la tête de ses mamelucks, de deux escadrons de chasseurs et d'un escadron de grenadiers de sa garde.

« Je fis mon mouvement dans un clin d'œil, rapporte le général Rapp; je partis au galop, et à deux portées de canon j'aperçus le désordre de nos troupes. Quelques fuyards me confirmèrent ce qui s'était passé, c'est-à-dire que la cavalerie russe était au milieu de nos carrés, sabrant nos soldats. Nous aperçûmes derrière ce champ de carnage la réserve ennemie, composée de fortes masses d'infanterie et de cavalerie, qui arrivait. Je mis mes troupes en bataille à mi-portée de fusil de l'ennemi, qui, de son côté, quitta notre infanterie sabrée pour se ranger en bataille. Quatre pièces d'artillerie arrivèrent au galop et furent mises en batterie devant moi; je chargeai de suite l'artillerie russe qui fut enlevée. La cavalerie de la garde russe nous attendait de pied ferme; nous l'enfonçâmes; elle fut mise en déroute et se sauva en désordre, repassa, ainsi que nous, sur le corps de nos carrés enfoncés. Tous ceux qui n'étaient pas blessés se relevèrent et se rallièrent. Un escadron de grenadiers à cheval vint me renforcer pendant que les réserves arri-

(*) Une gravure de la Bataille d'Austerlitz, représentant l'*Attaque des hauteurs du village de Pratzen à dix heures du matin*, se trouve sur la même planche que celle du *Combat de Dierustein* (11 novembre 1805). Voir ci-dessus, même Série, même Section.

vaient au secours de la garde russe; je ralliai mes troupes au moment où les troupes se formaient de nouveau en bataille; j'exécutai une nouvelle charge et nous enfonçâmes tout ce qui se trouva sur notre passage. Les Russes se battirent avec une valeur digne d'admiration, mais ne purent résister au sang-froid et à l'intrépidité de nos soldats. Nous nous battîmes constamment corps à corps, l'infanterie russe n'osant tirer dans la mêlée. Tout à coup la garde russe plia et alla chercher un refuge dans son infanterie, qui avait déposé ses havre-sacs pour mieux se battre. Nous enfonçâmes tout; le carnage devint terrible : le brave colonel Morland fut tué; le général Dallemagne, les officiers et les soldats se battirent avec une rare intrépidité. Je reçus un coup de pointe de sabre dans la tête, qui fit tomber mon chapeau sur le champ de bataille; mon cheval reçut cinq blessures. La défaite de la garde impériale russe eut lieu en présence de l'Empereur Alexandre et de l'Empereur d'Autriche, qui étaient sur une élévation à peu de distance du champ de carnage. Le prince Repnin, commandant les chevaliers-gardes, fut fait prisonnier. »

(*Précis des événements militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. IV, p. 192 à 195.)

« Le corps de l'ennemi, qui avait été cerné et déposté de toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir : vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs.

« Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mettent bas les armes et se rendent prisonnières; tout le parc de l'ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale, un nombre considérable de prisonniers; l'état-major ne les connaît pas encore tous; on avait déjà la note de vingt mille, douze ou quinze généraux; au moins quinze mille Russes tués, restés sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les rapports, on peut au premier coup d'œil évaluer notre perte à huit cents hommes tués et quinze à seize cents blessés. Cela n'étonnera pas les militaires qui savent que ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes, et nul autre corps que le bataillon du quatrième n'a été rompu. Parmi les blessés sont les généraux de division Kellermann et Walther; les généraux de brigade Valhubert, Thiébaut, Sébastiani, Compan et Rapp, aide-de-camp de l'Empereur; le général Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille; il s'est couvert de gloire. »

(*Trentième Bulletin de la Grande-Armée.*)



RAPP (JEAN, COMTE)

Général en chef de l'armée du Rhin. Mort en 1821.

Portrait tiré de la Salle des Guerriers célèbres. N° 797 (Série VII, Section 1.)



ENTREVUE
DE NAPOLÉON ET DE FRANÇOIS II
APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ,

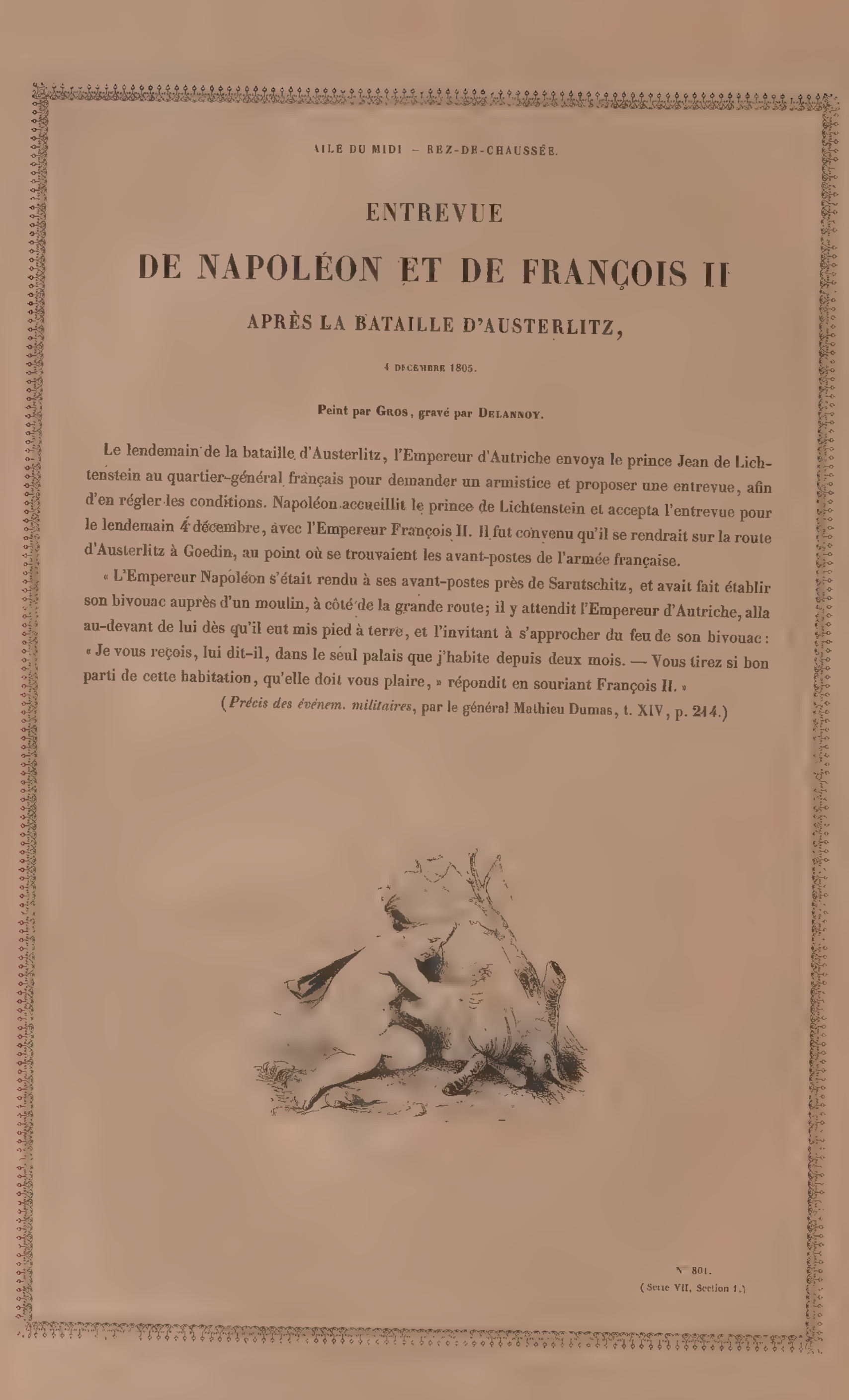
4 DÉCEMBRE 1805.

Peint par GROS, gravé par DELANNOY.

Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, l'Empereur d'Autriche envoya le prince Jean de Lichtenstein au quartier-général français pour demander un armistice et proposer une entrevue, afin d'en régler les conditions. Napoléon accueillit le prince de Lichtenstein et accepta l'entrevue pour le lendemain 4 décembre, avec l'Empereur François II. Il fut convenu qu'il se rendrait sur la route d'Austerlitz à Goedin, au point où se trouvaient les avant-postes de l'armée française.

« L'Empereur Napoléon s'était rendu à ses avant-postes près de Sarutschitz, et avait fait établir son bivouac auprès d'un moulin, à côté de la grande route; il y attendit l'Empereur d'Autriche, alla au-devant de lui dès qu'il eut mis pied à terre, et l'invitant à s'approcher du feu de son bivouac: « Je vous reçois, lui dit-il, dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. — Vous tirez si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire, » répondit en souriant François II. »

(*Précis des événem. militaires*, par le général Mathieu Dumas, t. XIV, p. 214.)





LE 1ER BATAILLON DU 4E RÉGIMENT DE LIGNE

REMET A L'EMPEREUR

DEUX ÉTENDARDS PRIS SUR L'ENNEMI A LA BATAILLE D'AUSTERLITZ,

24 DÉCEMBRE 1805.

Gravé par SAM. CHOLET.

Après la bataille d'Austerlitz et pendant les négociations, Napoléon étant revenu à son quartier-général de Schoenbrünn, il passa successivement la revue des différents corps de l'armée.

« Mardi 3 nivôse (24 décembre 1805), rapporte le *trente-sixième Bulletin de la Grande Armée*, Sa Majesté a passé la revue de la division Vandamme.

« Arrivé au premier bataillon du quatrième régiment de ligne qui avait été entamé à la bataille d'Austerlitz et y avait perdu son aigle, l'Empereur lui dit : « Soldats, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous ai donnée? Vous aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et que vous la défendriez au péril de votre vie : comment avez-vous tenu votre promesse? » Le major a répondu que le porte-drapeau ayant été tué dans une charge au moment de la plus forte mêlée, personne ne s'en était aperçu au milieu de la fumée; que cependant la division avait fait un mouvement à droite; que le bataillon avait appuyé ce mouvement, et que ce n'était que longtemps après que l'on s'était aperçu de la perte de son aigle; que la preuve qu'il avait été réuni et qu'il n'avait point été rompu, c'est qu'un moment après il avait culbuté deux bataillons russes et pris deux drapeaux dont il faisait hommage à l'Empereur, espérant que cela leur mériterait qu'il leur rendît une autre aigle. L'Empereur a été un peu incertain, puis il a dit : « Officiers et soldats, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle, et que, si vous vous en étiez aperçus, vous vous seriez précipités pour la reprendre, ou vous auriez péri sur le champ de bataille; car un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu? » Au même moment mille bras se sont élevés : « Nous le jurons, et nous jurons aussi de défendre l'aigle que vous nous donnerez avec la même intrépidité que nous avons mise à prendre les deux drapeaux que nous vous présentons. » « En ce cas, a dit en souriant l'Empereur, je vous rendrai donc votre aigle. »



Dessiné par GIRARDET, gravé par NIVET.

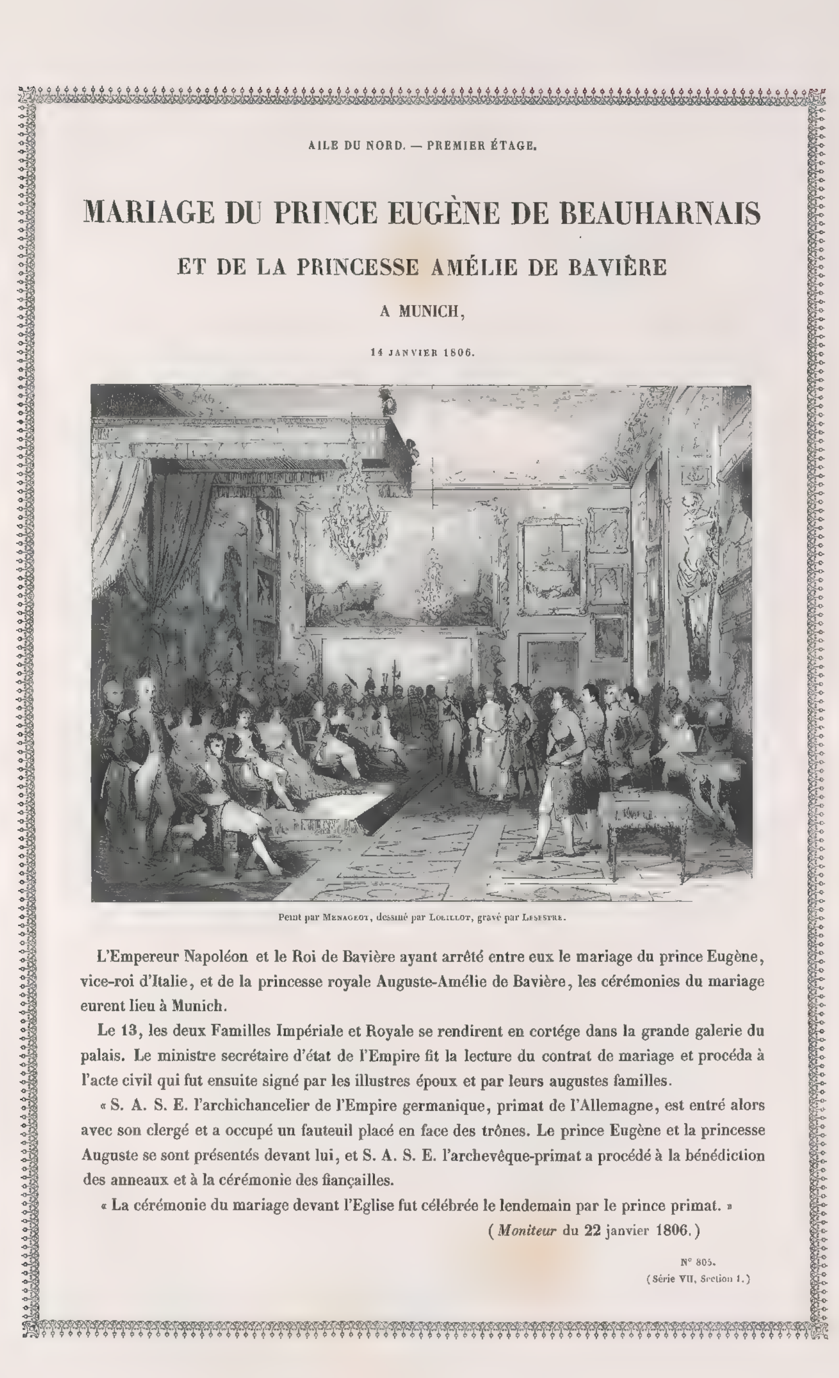


MARIAGE DU PRINCE EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

ET DE LA PRINCESSE AMÉLIE DE BAVIÈRE

A MUNICH,

14 JANVIER 1806.



Peint par MENAGEOT, dessiné par LORILLOT, gravé par LESESTRE.

L'Empereur Napoléon et le Roi de Bavière ayant arrêté entre eux le mariage du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et de la princesse royale Auguste-Amélie de Bavière, les cérémonies du mariage eurent lieu à Munich.

Le 13, les deux Familles Impériale et Royale se rendirent en cortége dans la grande galerie du palais. Le ministre secrétaire d'état de l'Empire fit la lecture du contrat de mariage et procéda à l'acte civil qui fut ensuite signé par les illustres époux et par leurs augustes familles.

« S. A. S. E. l'archichancelier de l'Empire germanique, primat de l'Allemagne, est entré alors avec son clergé et a occupé un fauteuil placé en face des trônes. Le prince Eugène et la princesse Auguste se sont présentés devant lui, et S. A. S. E. l'archevêque-primat a procédé à la bénédiction des anneaux et à la cérémonie des fiançailles.

« La cérémonie du mariage devant l'Eglise fut célébrée le lendemain par le prince primat. »

(*Moniteur* du 22 janvier 1806.)

N° 805.
(Série VII, Section 1.)

COMBAT

DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CANONNIÈRE

CONTRE LE VAISSEAU ANGLAIS LE TREMENDOUS,

21 AVRIL 1806

Peint par GILBERT, gravé par CHAVANE aîné.

Le 21 avril 1806, à six heures et demie du matin, la frégate de quarante canons *la Canonnière*, commandée par le capitaine de vaisseau César Bourayne, en croisière sur la côte sud-est de l'Afrique, aperçut treize voiles sur lesquelles elle se dirigea pour les reconnaître. Le capitaine Bourayne, après s'être assuré que deux de ces bâtiments appartenaient à la compagnie des Indes et formaient un convoi escorté par un vaisseau de ligne, *le Tremendous*, de soixante-quatorze canons, capitaine John Osborn, jugea prudent de se retirer devant des forces aussi supérieures. Mais *le Tremendous*, après avoir fait à *la Canonnière* des signaux auxquels elle ne put pas répondre, prit chasse sur elle, la joignit vers quatre heures du soir et la força à accepter le combat. Malgré l'énorme disproportion de forces entre les deux adversaires, l'action dura une heure et demie. L'équipage de la frégate y déploya une ardeur et un courage extraordinaires. Le vaisseau anglais fut tellement maltraité, qu'il lui fut impossible de poursuivre la frégate qui, heureuse de n'avoir pas succombé, s'éloigna du champ de bataille.



Dessiné par RAYNAUD, gravé par LACOSTE.





